

**MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE
LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**

**UNIVERSITE D'ALGER
FACULTE DES SCIENCES ET DES LETTRES
DEPRTEMENT DE FRANÇAIS**

MEMOIRE DE MAGISTER

Option : Sciences du langage.

La mise en mots et les représentations
langagières de la Casbah d'Alger.

Présenté par :
SEBIH Réda

Mme LOUNICI Assia.

Sous la direction de :

Année universitaire 2005

Remerciements,

Je ne remercierai jamais assez mon encadreur, M^{me} Lounici, à qui je suis très reconnaissant pour la confiance qu'elle a en mon travail, pour sa disponibilité, sa patience, ses lectures et ses conseils.

Mes parents m'ont énormément aidé, conseillé, soutenu, encouragé, guidé, corrigé et orienté. Je ne pourrai jamais leur rendre ce qu'ils ont fait pour moi. Que Dieu accepte de leur prêter santé, joie, bonheur, satisfaction et réussite auprès de leurs enfants. Et qu'ils veuillent bien accepter mes remerciements les plus tendres et les plus sincères.

Un remerciement très particulier à, mon frère et mes soeurs qui m'ont beaucoup soutenu et encouragé tout au long de mon travail.

Une reconnaissance très tendre va vers mon épouse qui m'a supporté, supporté mon éloignement, mon acharnement au travail et surtout mon désordre.

Je suis également très reconnaissant à Mme Safia Asselah-Rahal, Mme Kfiaoula Taleb Ibrahimi et M^r Youssef Imoun qui m'ont beaucoup encouragé depuis le début de ma recherche.

*Enfin, comment pourrai-je oublier de remercier toute ma grande famille (Filles et fils de la Casbah) qui m'ont ô combien conseillé et aidé pour mon enquête; tous mes enseignants depuis ma première année au primaire; Sid Ali dont la présence vaut son poids en or; tous les Casbadjis qui m'ont accordé leur temps pour mes questionnaires et tous ceux que Dieu a mis sur mon chemin et qui ont, de près ou de loin, contribué à ce que ce travail se concrétise.
Merci à tous et que Dieu vous garde*

Introduction générale :

Tout comme Alger, la Casbah se caractérise par une diversité ethnique très dense, elle a d'ailleurs toujours été décrite comme une ville cosmopolite. C'est ce qui explique le grand nombre de langues et de langages que l'on croise dans ses rues.

Depuis sa fondation en l'an 925 par les Berbères, El-Djazair n'a cessé d'être un terrain de conquêtes, de guerres et de conflits.

En effet, bien avant cette année, en l'an 25 déjà, alors qu'elle ne représentait qu'une toute petite cité de Maurétanie, elle passa très vite aux mains du pouvoir de Juba II. C'est ensuite autour de Rome de l'acquérir en l'an 40, elle eu le nom d'Ikosium (*l'Île*

aux mouettes). Alger restera ensuite romaine jusqu'à la chute de l'empire et à partir de cette date, plusieurs prétendant se disputaient son acquisition : les Vandales entre l'an 429 et 534, la tribu des Béni Mezghana lors de l'arrivée des Musulmans au septième siècle qui lui attribua (sous le pouvoir de Bologhine Ibn Ziri) le nom d'El-Djazair. Nom dont le sens vient du pluriel de Djazira : île, à cause des quatre îlots qui se trouvaient en face. Entre le dixième et le quinzième siècle, la ville sera entre les mains de la tribu des Hammadite, ensuite entre celles d'El Morabidine, des Hafside avant d'être conquise par la tribu d'Ethâaliba. Les Espagnols n'ont pas tardé à envahir les principales îles du port (en 1510) et à construire un Peñon qui sera détruit par Kheireddine Barberousse, frère de Āroudj. C'est l'occupation turque jusqu'en 1830, date à laquelle la France est venue s'installer de force pendant plus d'un siècle jusqu'à 1962.

Donc, le parcours historique d'Alger démontre qu'elle n'a jamais connu de paix. Si ce n'est depuis un peu moins d'un demi siècle.

Le plus intéressant pour nous dans l'histoire d'Alger c'est de comprendre comment toutes ces communautés qui y sont passées l'ont influencée au niveau social, culturel mais surtout linguistique.

Pour mieux cerner notre terrain de recherche, nous avons décidé de nous intéresser uniquement au cas de la Casbah. Un terrain unique dans le domaine de l'ethno-sociolinguistique de par sa complexité historique, politique, sociale et économique.

Notre travail s'est construit à partir du terrain, puisque nous avons adopté une approche empirico-inductive qui oblige le chercheur à aller recueillir sur le terrain des données authentiques. Autrement dit, ce sont les données qui définiront les résultats et non les hypothèses. Nous nous inscrivons donc dans une perspective sociolinguistique urbaine. C'est-à-dire que notre approche relèvera d'une « *problématisation aménagiste des réalités sociolangagières* »¹. Elle se caractérise par dix points dont nous ne retiendrons que les plus importants :

« - C'est une recherche qualitative et inductive.

- Le chercheur est attentif à l'effet qu'il produit sur les personnes concernées

par son étude.

- Le chercheur essaie de comprendre les sujets à partir de leur système de référence.
- Le chercheur ne met pas ses propres convictions et perspectives en avant : rien n'est pris d'emblée comme vérité.
- Tous les sujets sont dignes d'étude mais restent uniques.
- Le chercheur crée sa propre méthodologie en fonction de son terrain d'observation »².

Problématique :

Notre recherche consiste à définir, à travers une enquête de terrain, la mise en mots de la ville de la Casbah et son impact sur les représentations que l'on se fait du langage casbadji.

En d'autres termes, nous allons essayer de répondre aux principales questions suivantes :

1 : T. BULOT, « L'essence sociolinguistique des territoires urbains. Un aménagement linguistique de la ville ? » in, *Cahiers de sociolinguistique*. n°6, 2001, p.5.

2 : PH. BLANCHET, *linguistique de terrain. Méthode et théorie*. Presses Universitaires de Rennes, 2000.

- Comment les gens de la Casbah définissent-ils leur entité urbaine ?
- Comment s'y fait l'appropriation des espaces ?
- Comment se définit la fracture urbaine de la ville de la Casbah ?
- Par quoi se caractérise le langage Casbadji ?
- Comment se définit la représentation du langage casbadji ?
- Qu'est-ce qui caractérise la dialectique du même et de l'Autre dans cet espace ?
- y a-t-il différents réseaux sociaux à la Casbah ?
- Pourquoi désigne-t-on d'une façon aléatoire la Casbah par *ville*, *cité* ou encore *quartier* ? Qu'en est-il réellement ?

C'est le rapport langage-identité-pratiques sociales qui nous intéresse tout en gardant en vue le facteur temps au cours de notre étude. Pour cela nous allons travailler sur les deux plans, synchronique et diachronique en donnant plus d'importance à la réalité du terrain au présent car le passé ne peut qu'éclairer les résultats obtenus à travers notre enquête.

Une prè-enquête nous a permis d'estimer le coût en temps et en moyens qu'une étude approfondie nous exigerait. Par approfondie nous entendons une investigation du terrain à l'aide de questionnaire et d'entretiens. C'est d'ailleurs ce que nous avons tenté de faire pour cette prè-enquête et nous sommes arrivés à la conclusion suivante : La Casbah est un terrain à risque pour ne pas dire à haut risque. Les habitants sont sensibles au moindre déplacement officiel dans leurs rues. Ils attendent presque tous d'être relogés, alors dès qu'une personne est aperçue un stylo et un registre à la main pour prendre des notes, c'est tous les habitants des bâtisses avoisinantes qui se regroupent.

La présence des personnes qui ne peuvent rien faire pour régler leur problème du logement est indésirable et ils le font clairement savoir. C'est pour cela qu'il faudrait trouver des moyens beaucoup plus discrets pour faire une enquête et cela prend énormément de temps. Nous avons donc choisi de travailler sur un questionnaire qui nous permet de recueillir, à la fois, le discours épilinguistique et des données chiffrées. Éléments que nous avons mis en contraste pour une lecture plus profonde.

Evidemment nous allons travailler avec les questions dans tous les sens, c'est-à-dire que chaque partie complète l'autre et entretient avec elle des rapports d'objectivité et de complémentarité. D'ailleurs nous allons systématiquement justifier la formulation de nos questions sur un plan horizontal et vertical, autrement dit, nous allons expliquer les raisons qui nous ont poussés à formuler nos questions de telle manière et non d'une autre (horizontalement) avant d'expliquer les rapports qu'entretiennent les questions entre elles (verticalement).

Nous avons choisi des questions ouvertes ce qui a incité nos informateurs à produire un discours sur l'entité urbaine. L'analyse qui suivra portera, entres

autres, sur les trois principes directeurs de l'analyse du discours proposés par T. Bulot à savoir :

- a) *La perception d'autrui* : Ce qui représente la considération d'un espace sujet à une distinction ou une stigmatisation qui se fait entre les *uns* et les *autres* et des *uns* à partir des *autres*.
- b) *La polyphonie* : Par rapport à la dénomination des formes langagières et à la désignation des lieux, les mots sont chargés par les différents sens qui surgissent à chaque type de discours et par la « matrice discursive que constitue l'espace citadin. ». La matrice discursive est l'inventaire des indices (*constante de représentation*) ou d'une caractérisation de leurs sources de leurs *combinatoires* (*constante de configuration*).
- c) *L'interaction* : Elle met en évidence une matérialisation urbaine au plan discursif. C'est donc une concrétisation de la réalité urbaine³.

³ T. BULOT, *Ibid.*, p.7

Dans le premier chapitre nous allons tenter de voir si la Casbah peut être désignée aujourd'hui par le substantif ville ou non. Notre curiosité a été animée par le fait que dans les médias, les ouvrages historiques et les textes officiels, la Casbah est désignée tantôt par ville, tantôt par quartier, cité ou Médina. De plus, si elle fut effectivement désignée par ville à l'époque où ses frontières étaient celles d'Alger, a-t-elle pu garder ce statut ou l'a-t-elle perdu ? Et pour quelles raisons ?

Toujours dans le domaine de l'espace de la Casbah, nous allons nous intéresser dans le deuxième chapitre aux représentations que se font ses habitants de l'espace qu'ils occupent. En d'autres termes, comment considèrent-ils leur lieu de résidence vu qu'ils veulent presque tous le quitter le plutôt possible ? Est-ce qu'il y a un partage

des espaces dans ces circonstances ? Si la distinction était évidente entre la haute et la basse Casbah avant l'indépendance, si les espaces se partageaient aussi selon les origines (la haute pour les Arabes et la basse pour les Européens) quel rôle joue aujourd'hui cette frontière – la rue Arbadji Abd Errahman – qui sépare ces deux parties de la Casbah ?

Nous allons voir comment se faisait le partage des espaces durant la période d'avant la colonisation ensuite au cours de la présence française avant d'expliquer les actuelles représentations et appropriations des espaces.

Si découpage et appropriation il y a aujourd'hui, une répercussion sera logiquement observable au niveau des représentations que se font nos enquêtés de l'identité de la Casbah. C'est ce que nous allons tenter de retrouver à travers le troisième chapitre.

Pour cela, nous allons nous baser sur l'analyse pragmatique du premier degré : l'analyse des symboles indexicaux ou des déictiques. Cette étude se fera en deux temps : en premier lieu nous allons choisir un certain nombre de textes écrits à l'époque de la colonisation pour en constituer un corpus à partir duquel nous tenterons de décrire l'identité de la Casbah durant cette période. Dans un second temps, nous appliquerons cette analyse au discours que nous avons pu recueillir auprès de nos enquêtés en y poussant notre analyse un peu plus loin avec l'analyse pragmatique du deuxième degré : les implicatures ou l'analyse des implicites.

Notre but est de voir à quel point l'indépendance a-t-elle pu avoir des incidences sur le comportement des habitants de la Casbah et leur perception de leur espace de vie.

Notre idée initiale est que toutes les données linguistiques, sociolinguistiques et ethno-sociolinguistiques y compris celle relevant de l'idéologie linguistique avaient subi des changements *glottopolitiques* et *géolinguistiques* avec le départ des Français en 1962. S'il y avait deux points de vue décrivant la Casbah (celui des Français et celui des Algériens) après cette date plus aucune description n'avait pu garder sa pertinence. Alors qu'en est-il réellement aujourd'hui ?

Evidemment, toute représentation de l'identité urbaine entraîne *a fortiori* une représentation langagière. Nous avons donc voulu savoir s'il y avait plusieurs langages pratiqués à la Casbah et si chacun d'eux était décrit à partir de représentations spécifiques. C'est le thème du quatrième et dernier chapitre.

Autrement dit, nous allons d'abord voir si un langage propre aux gens de la Casbah existe ou non. Ensuite, nous nous intéresserons éventuellement à la relation qu'il y a entre ce langage et le parler algérois, entre ce langage et le parler des hommes et le parler des femmes car l'Histoire rapporte que les femmes pratiquaient le jeu de la Bouqala à la Casbah bien avant l'arrivée des Français. Alors qu'est devenu ce jeu et que sont devenus les proverbes et les poèmes qui constituaient son unique base ?

Chapitre I

La Casbah, ville, cité ou quartier ?

« Une ville est plus qu'un lieu de..., un espace où...Elle constitue un milieu intrinsèquement social [...] Milieu de production-échanges-consommation-idéologie-culture, tout ensemble. En définitive la ville se définit comme (...) un des modes d'être d'une société, à tel moment de l'histoire. »

M. Cornu, *Libérer la ville*, Casterman, Paris, 1977.

Introduction :

Au cours de la rédaction du brouillon de ce mémoire, nous avons abusé de l'utilisation du substantif « ville » pour désigner la Casbah comme l'ont déjà fait plusieurs auteurs, architectes, urbanistes, géographes et sociologues avant nous : Louis Bertrand dans *L'Alger Barbaresque* en 1891; E. Fromentin dans *Une année au Sahel* (1859); F. Fanon dans *Les Damnés de la terre* (1961); R. Mimoun, Jacques

Ferrandez dans La colline visitée. La Casbah d'Alger. 1993; Guide Ed Diwan, Alger, (2001)... etc.

En réalité, c'est lorsque la Casbah était le chef-lieu d'Alger qu'on la désignait par « ville ». Mais aujourd'hui, sa réalité architecturale est autre : Alger est une ville qui compte trois millions huit cent mille habitants, elle a connu une très grande expansion urbaine depuis l'indépendance. Alors, en considérant ces données, il est important de savoir si la Casbah a pu garder son statut de *ville* ou non. Et pour notre recherche il est très intéressant de savoir ce qui nous autorise à représenter la Casbah en discours par le substantif « ville » et ce qui nous en empêcherait.

I) Qu'est-ce qu'une ville ?

Avant de répondre à cette question, il est nécessaire de préciser deux points assez importants qui expliquent le cheminement de notre pensée.

Le premier, résume l'intérêt que nous trouvons en répondant à cette question. En effet, il est très intéressant, à notre sens, d'observer l'incidence qu'a la représentation géographique d'un lieu sur sa représentation sociale. En d'autres termes nous

voudrions savoir s'il n'existerait pas un lien entre la croissance urbaine d'un lieu et sa représentation sociale. Nous ne tenons nullement ici à formaliser ou à modéliser quoique ce soit, il s'agit uniquement, d'un premier travail sur la Casbah d'Alger, qui en plus est un cas spécial vu son histoire et son état.

Le second point est le fruit d'une curiosité scientifique qu'on peut résumer comme suit : puisque nous nous inscrivons dans une perspective sociolinguistique urbaine, il est indispensable, dans un souci d'exhaustivité, d'élargir notre champ de recherche à d'autres disciplines telles que la sociologie, l'urbanisme, l'architecture voire même la psychologie sociale. Nous partageons avec elles des questions communes dont : « qu'est-ce qu'une ville ? ».

Ce sont de nombreux chercheurs qui ont tenté d'y répondre. Leur conclusion fut identique : la définition de la ville n'est pas encore définitive pour le moment et tout travail ayant pour but cette « agglomération relativement importante dont les habitants ont des activités professionnelles diversifiées, notamment dans le domaine tertiaire. »⁴ (définition discutable puisqu'elle est très descriptive) peut apporter des éléments de réponse qui permettront un jour de saisir son fonctionnement.

I-1) une ville, des discours :

Grosso modo la palette sur laquelle repose les différentes définitions théoriques de la ville est extrêmement large; ces dernières sont géographiques, économiques, sociologiques et historiques.

4 Dictionnaire Petit Larousse 2002, entrée « ville ».

I-1-1) En Géographie :

Au niveau géographique nous ne nous attarderons pas sur les équations mathématiques qui renvoient à la représentation formelle de la ville, non parce qu'elles ne nous intéressent pas, bien au contraire, mais parce qu'elles sont assez discutables vu leur caractère figé alors que la ville, est en constante évolution.

Actuellement, la définition géographique de la ville est une tâche beaucoup plus difficile qu'il y a quelques siècles.

En effet, les murailles ou les fortifications permettaient à l'époque de délimiter la ville d'une façon très précise. Or aujourd'hui, avec les quartiers périphériques, les banlieues et les nouvelles cités, les frontières sont de plus en plus insaisissables.

En fait, la représentation actuelle des géographes tourne autour du passage suivant : « Ville : Paysage ou ensemble physionomique et socio-professionnel différencié, essentiellement non agricole, en rupture avec l'environnement indifférencié par sa densité (accumulation) et sa complexité (stratification sociale), ensemble fonctionnellement intégré dans un réseau hiérarchisé de complémentarité et exerçant sur son environnement une action régulatrice. »⁵. Même si ce raisonnement est assez répandu, il comporte certains dysfonctionnements dont le fait qu'il ne regroupe pas les villes des pays en voie de développement puisque leur réseau de complémentarité est externe alors que celui des pays développés est interne vu leur taille et le nombre des habitants.

M. WEBER en 1912⁶ avait déjà réalisé que les différentes définitions des villes ne seront jamais au centre d'un consentement général. Aujourd'hui, les géographes ne peuvent que confirmer cette hypothèse mais ils s'entendent néanmoins sur le fait que la définition de la ville diffère d'un pays à un autre.

5 J.B.Racine, *La ville entre Dieu et les hommes*, Paris, Anthropos, 1993.

6 Weber M. [*Die Stadt*], *La Ville*, traduit par Pr. Fritsch, Paris, Aubier-Montaigne, Traduction 1982.

Généralement, c'est le nombre d'habitants qui constitue un indice de différenciation. Dans certains pays, il faut qu'il y est au moins 2000 personnes pour qu'un lieu soit appelé *ville* (comme en Europe ou au Etats-Unis) alors qu'il suffit d'en recenser 200 pour le faire dans d'autres (comme en Autriche ou au Danemark).

Ces derniers temps, on parle beaucoup plus de la densité des villes que de nombre d'habitants.

Autre critère de définition géographique, celui de l'agglomération elle-même. En effet, on peut lire dans le dictionnaire du XIX siècle la définition suivante : « Assemblage d'un grand nombre d'habitations disposées par rues. »⁷ ce qui veut dire que la proximité des bâtisses a toujours été une des caractéristiques fondamentales des villes. Le même caractère est observé aujourd'hui, les agglomérations des villes sont de plus en plus importantes mais l'idée de rapprochement est cependant assez discutée : les grands quartiers dits *chics*, sont caractérisés par l'éloignement des bâtisses les unes par rapport aux autres – quelques dizaines de mètres les séparent – contrairement aux quartiers dits « défavorisés » où l'*entassement* est un aspect déterminant du bâti.

C'est ce qui a emmené les chercheurs à s'intéresser à la notion de *distance* dans les espaces urbains. A. FREMONT⁸ pense, à ce sujet, qu'il existe trois niveaux cognitifs dans l'espace vécu : *voir; se souvenir et valoriser*. Pour chacun de ces concepts, il distingue trois catégories de distance :

- 1) La distance ***standard*** qui est un espace géométrique.
- 2) La distance ***structurale*** qui dépend des *systèmes de relations et des configurations des réseaux*.

7 Larousse du XIX siècle

8 A. Frémont, *Géographie sociale*, ouvrage collectif avec J. Chevalier Hérim, J. Renard, Ed Masson, Paris. 1984.

- 3) La distance ***affective*** qui renvoie au rapport relevant de l'ordre spatial.

Mais ces critères géographiques sont-ils suffisants pour la définition de la ville ? La réponse négative est évidente. Alors qu'en est-il de la définition des autres disciplines ?

I-1-2) En politique :

Sur le plan politique, c'est parce qu'on a besoin d'une agglomération à tel ou tel endroit que les politiques décident d'y planter une ville. Le raisonnement de G. DUBY peut corroborer cette idée, il écrit : « Tout au long de l'histoire, la ville ne se caractérise ni par le nombre, ni par les activités des hommes qui y font résidence, mais par le trait particulier de statut juridique, de sociabilité et de culture. Ces traits dérivent du rôle principal que remplit l'organe urbain. Ce rôle n'est pas économique. Il est politique ... La ville (est) le point d'enracinement du pouvoir »⁹.

Actuellement, tout le regard du politique se tourne vers la relation qu'entretient la ville au temps. En effet, la ville moderne doit permettre de gagner du temps. Tous les facteurs entrent en jeu : les moyens de transport, la fluidité des déplacements, la proximité des axes, des édifices étatiques, des commerces, sans oublier le nombre d'heures de travail par semaine qui a une relation directe avec le temps que les citoyens peuvent passer en ville; temps qui se traduira rapidement en rentabilité de la ville.

1-1-3) En économie :

Sur le plan économique, les définitions sont plus compliquées à expliquer. Dans le but de simplifier les concepts, on a donné une sorte d'appellations aux villes telles que « ville-emploi » et « ville-service »¹⁰ ou encore celle de « ville-territoire »¹¹.

9 G. DUBY, *Préface à l'histoire de la France urbaine*, Tome I, Seuil, Paris, 1980.

10 Y.Y. PAPAGEORGIOU, *Urban Residential Analysis*, 1976, cité par Catherine BEAUMONT et Jean-Marie HURIOT, « La ville et ses représentations formelles », in *Penser la ville*, ouvrage collectif dirigé par Pierre Henri DERYCKE, Jean-Marie HURIOT et Denise PUMAIN. Collection Villes. Anthropos. Ed ECONOMICA. 1993.

11 Catherine BEAUMONT et Jean-Marie HURIOT, *op.cit.*, p.28

La première appellation renvoie à toutes les possibilités de travail offertes en ville ; la seconde à une ville d'approvisionnement et de consommation.

Quand à la dernière, elle renvoie à un espace approprié, « marqué par un groupe »¹² ce qui implique un *marquage* de l'économie spatiale et des facteurs historiques, géographiques, sociaux...etc.

Dans presque tous les dictionnaires ordinaires, on trouve la définition de la « ville-champignon » et celle de la « ville-satellite ». La première symbolise l'accroissement rapide de la population et la deuxième renvoie à une ville administrativement autonome mais dépendante d'un centre urbain voisin beaucoup plus important sur d'autres plans.

Toutes ces appellations ne renvoient qu'à un seul des aspects de la ville, mais qu'y a-t-il de commun entre ces définitions économiques ?

En réalité, dès la fin du XVIII siècle la ville fut considérée comme un lieu *moyen*, un centre de fonction où la ville répondait à des exigences. Ainsi, le premier point commun qui a pu subsister comme un élément indissociable du concept « ville » est le *marché*.

En effet, au centre d'un « jeu de force centrifuge et centripète »¹³, la ville – à travers le marché– vit et fait vivre grâce à la proximité, la consommation et la production ainsi qu'à la répartition des valeurs économiques imposées par la création, l'innovation et la diffusion. En parallèle avec le marché, le déplacement et le transport constituent une caractéristique déterminante de la ville. La plupart des villes du monde ont été dessinées et bâties selon un sens de déplacement, une organisation des rues et ruelles pour mieux canaliser et maîtriser le circuit de la ville et, du coup, le circuit commercial.

12 VILLENEUVE, cité par BAILLY dans *Territoires et territorialités*, in *Encyclopédie d'économie spatiale*, Paris, Economica (Bibliothèque de Science Régionale), 1993, p.259-279.

13 J. REMY, *La ville, phénomène économique*, Bruxelles, Ed Vie ouvrière, 1996.

Le second point commun est le *centre de pouvoir*. La ville est la vitrine de toutes les usines et entreprises à travers leur siège social, elle est le centre politique, juridique et

administratif de tous les citoyens, elle permet l'exercice du pouvoir lui-même grâce au groupement urbain.

Cependant, force est de constater que la ville ne peut être réduite à un simple lieu d'échange, de consommation et de pouvoir. P. AYDALOT la décrit comme « *l'unité définie par la quotidienneté du marché de travail* »¹⁴ au moment où J.B. RACINE pensait qu'en réduisant la ville à cette *état de chose*, on « *oublierait vite que la ville est aussi, sans doute depuis l'aube des temps historiques, la vivante incarnation d'un fait de civilisation, dans lequel s'exprime la culture d'une société, dans sa double composante matérielle et spirituelle, voire spirituelle et matérielle, dans la mesure où tant de villes ont d'abord été des lieux de cultes* »¹⁵.

I-1-4) En sociologie :

C'est ainsi que d'un point de vue sociologique, la ville semble s'organiser tout à fait autrement : elle est « *territoire et population, cadre matériel et unité de vie collective, configuration d'objets physiques et nœuds de relations entre sujets sociaux.* »¹⁶. En d'autres termes, elle est la résultante de la rencontre entre la réalité du bâti et l'identité de ses occupants, elle subit un marquage de terrain au moment même où elle marque à son tour ses propres occupants.

Marquage ici est à prendre avec beaucoup de précaution car si la trace du bâti peut être perçue socialement (un discours et des pratiques spécifiques sont le plus généralement perceptibles à travers un simple tour effectué dans une ville quelconque), il n'est pas aussi simple d'affirmer, encore moins de prouver que c'est la structure urbaine qui en est l'auteure.

14 P. AYDALOT, « le concept de ville et le statut de l'économie urbaine », in *Critique de l'économie urbaine*, AYDALOT. P, DECOSTER, E, J. HENRARD, paris Cujas, Tem n 11, 1976.

15 Propos rapportés par Y. GRAFMEYER, *Sociologie urbaine*, Nathan Université, Paris, 1994.

16 J.B RACINE, *La ville entre Dieu et les hommes*. Entropos Paris, 1993.

La ville n'existe que parce qu'on lui donne un sens, une image ou plus précisément une représentation. C'est la nature et l'origine de cette (voire de ces) représentation(s), qui pose(ent) problème aujourd'hui. Alors la ville est-elle ou n'est-elle pas un acteur ?

Actuellement, une contradiction frappante caractérise les thèses des spécialistes à ce sujet. À titre d'exemple, dans l'article « Ville » de l'*Encyclopédia Universalis* (2004) nous pouvons lire : « ...*Encore convient-il de ne pas naturaliser à l'excès le phénomène urbain. La ville est un lieu, non un acteur* ». Alors que dans la revue *Sciences humaines*, T. Paquot écrit : « *La ville peut aussi être un acteur susceptible d'intervenir dans les domaines économique, social et politique.* »¹⁷.

Entre le social et le spatial il s'agit beaucoup plus d'une combinaison qui reste à étudier et à analyser sous un regard de préférence comparatiste. J. REMY et L. VOYE sont arrivés à l'idée suivante : « *Les structures spatiales déterminent donc des effets propres mais non autonomes, c'est-à-dire des effets qui se déduisent comme tels de la structure spatiale, mais qui ne peuvent se comprendre qu'à partir de la structure sociale.* »¹⁸. C'est pratiquement le même raisonnement qu'avait eu H. LEFEBVRE lorsqu'il essayait d'expliquer la source des rapports sociaux à travers la complémentarité existante entre ces deux structures : « *...ils (les rapports sociaux) se projettent en un espace – et non dans un espace –, ils s'inscrivent en le produisant* »¹⁹.

17 T. PAQUOT, « Qu'est-ce qu'une ville ? », in *Sciences humaines* n° 70, Mars 1997, p 26-27.

18 J. REMY et L. VOYE, *Ville, ordre et violence*, Paris, PUF 1981.

19 H. LEFEBVRE, *La production de l'espace*, Anthropos, Paris, 1974.

Cette citation est à préciser puisqu'elle ne comporte pas une référence temporelle, et c'est chez M. CORNU que nous la trouvons : « *...une ville est plus qu'un lieu de...un*

espace où...Elle constitue un lieu intrinsèquement social (...) la Ville se définit comme (...) un des moments d'être d'une société, à tel moment de l'histoire »²⁰.

Un autre point que nous ne pouvons négliger quand il s'agit de la réalité sociologique d'une ville, c'est le discours.

En effet, la ville est valorisée ou dévalorisée, entretenue ou négligée attirante ou repoussante uniquement à travers le discours. Et ni les habitants, ni les politiciens, ni les architectes, ni les scientifiques, encore moins les urbanistes ne peuvent prétendre se passer du *dit sur la ville* pour mettre en œuvre leurs plans ou leurs études.

C'est le discours qui pousse les autorités à s'intéresser à tel lieu et non à tel autre; c'est le discours qui pousse les hommes politiques à prendre la décision de bâtir un monument à tel endroit plutôt qu'à tel autre, c'est donc le discours qui donne à la ville sa signification. Cette signification peut être mise à jour à travers la *sémiotique urbaine*²¹.

Cette dernière permet d'éclaircir l'image de la ville à travers l'analyse des pratiques symboliques et des stratégies de communication dans les discours médiatiques et politiques d'une part. D'autre part, à travers l'étude du sens donné aux constructions des espaces publics et des monuments; et enfin, à travers l'explication du fonctionnement de l'appropriation des espaces par ses occupants.

20 M. CORNU. Libérer la ville, Casterman, Paris, 1977

21 B. LAMIZET, *Le sens de la ville : essai de sémiotique urbaine*, éd. L'Harmattan.

1-1-5) En sociolinguistique :

En parlant du discours, nous savons tous et MONDADA, entre autres, le confirme, que la sociolinguistique a abordé la ville selon deux aspects :

-1- L'analyse des discours *dans* la ville.

-2- L'analyse des discours *sur* la ville.

A partir de là – et toujours d'après MONDADA— la ville est perçue comme « *un univers organisé produisant ses propres vernaculaires, ses formes spécifiques et systématiques, ses registres identitaires, comme un laboratoire où s'expérimentent formes d'intégration, de mise en réseau, mais aussi de ségrégation de locuteurs et de communautés linguistiques hétérogènes* »²².

Par réseau, il faut entendre la définition qu'en donne MILORY (1980) dans son *modèle des réseaux sociaux* : « *Un réseau est défini par les relations que chaque individu tisse autour de lui, et se caractérise par sa densité et sa multiplicité* »²³ c'est-à-dire que le réseau se caractérise par des rapports sociaux très forts identifiables à partir d'un puissant sens de partage et les frontières d'un territoire commun où la variabilité des comportements linguistiques est très réduite.

Ainsi, ce qui peut être révélateur pour la recherche sociolinguistique urbaine est la représentation que se font les habitants d'une ville des différents espaces qui la constituent et la représentation qu'ils se font de leur entourage social et culturel.

Cette représentation est en grande partie exprimée dans le discours des occupants mais peut très bien se traduire en actes ou plus précisément en comportements. En d'autres termes, vivre en ville sous entend le partage d'un code commun avec des membres d'une communauté. C'est ce que B. LAMIZET définit comme « *des pratique symboliques par lesquels s'exprime un rapport particulier à la sociabilité* »²⁴.

22 MONDADA, *Carrefours interdisciplinaires. Linguistique et paroles urbaines*. 2000, p.73.

23 MILORY,

24 B. LAMIZET *Op.cit.*, p.13.

Suite à ce court survol des différentes thèses (les plus connues) émises au sujet de la ville, il apparaît clairement qu'une définition précise et définitive n'existe pas encore. Cependant, nous avons choisi de retenir des critères de définition jugés assez pertinents pour dessiner les contours d'une ville « justifiable ».

Nous avons d'abord compris que d'un point de vue géographique, une superficie occupée est appelée ville si le nombre de ces occupants (ou leur densité) atteint un certain seuil qui diffère d'un pays à un autre. Puis, d'un point de vue économique, une ville est d'abord rentable, représentant un axe économique, un centre d'échange de toutes sortes et un pôle commercial. Sociologiquement, la ville est caractérisée par la diversité d'origine de ses occupants qui communiquent dans des dialectes ou des langues différentes formant ainsi des communautés identifiables à partir d'une « façon de parler » et un lieu occupé et virtuellement marqué. Enfin, c'est lorsque tous les critères cités plus haut se réunissent, dans un endroit à une époque donnée, que les hommes politiques lui attribuent le titre de « ville ».

Ceci dit, si l'un de ces critères venait à manquer, la ville n'aurait aucune existence formelle concrète. De plus, si un décalage flagrant séparait une donnée de l'autre, l'image représentée n'aurait guère de forme homogène, indice d'un déséquilibre apparent. Ainsi, la représentation obtenue suite à l'interaction entre les cinq composantes principales de la physionomie de la ville illustrerait tous ses maux et ses défauts.

Revenons à présent à notre terrain d'observation et essayons de voir si la Casbah d'aujourd'hui est ou n'est pas une ville.

II) La Casbah entre la ville et la vieille ville :

Nous allons dans un premier temps, disséquer la Casbah pour étudier son anatomie sur tous les plans : historique, géographique, économique, social et politique. Dans un deuxième temps, nous essayerons de voir si la Casbah a pu garder son titre de ville pour enfin tenter de décrire l'impact que cela peut avoir sur la représentation que se font les casbadjis²⁵ de leur lieu de résidence.

Depuis sa fondation, la Casbah a toujours été considérée comme une *ville*, elle fut ensuite désignée par *vieille-ville* (ou *vieille-cité*). Aujourd'hui, *ville*, *vieille-ville*, *forteresse*, *le vieil Alger* et bien d'autres appellations sont utilisées à tort et à travers sans aucune argumentation précise.

II-1) Et la ville de la Casbah fut :

II-1-1) Avant la colonisation française :

Tout d'abord, rappelons le contexte historique de la fondation de la Casbah.

Lorsque Diego de Haëdo tentait de retrouver l'histoire d'Alger, il avoua son incapacité à préciser (en parlant d'Alger) la date et l'auteur de sa fondation : « *On ignore l'époque de sa fondation ainsi que le nom de son fondateur, cependant l'historien maure Jean Léon (Léon l'Africain), a écrit dans sa description de l'Afrique qu'Alger ayant été anciennement construite par une peuplade de l'Afrique appelée Mesgrana (Beni Mesr'anna) avait dans le principe porté ce dernier nom...* »²⁶.

En fait, les documents les plus récents débute l'histoire de la fondation d'Alger à partir de l'an 1200 av. JC, date à laquelle les phéniciens avaient édifié un comptoir sur la baie d'Alger. Bien après, vers 135 av- JC les Romains en firent une colonie appelée Icosium (elle faisait alors partie de la Mauritanie Césarienne).

25 Casbadji est un mot arabe employé pour désigner un habitant de la Casbah.

26 Diego de Haëdo, *La vie à Alger les années 1600*. Edition G.A.L, 2004, p.7. Ouvrage dont le traducteur A. Rebahi pense qu'à défaut d'un texte plus fiable et mieux élaboré, ce livre demeure d'une valeur documentaire irremplaçable.

Sous le règne de leurs rois Gunther et Genséric, les Vandales la ravagèrent au V^{ème} siècle avant d'être chassés par les Byzantins qui furent à leur tour dépossédés d'Icosium vers 650 par les arabes.

C'est donc entre les princes berbères qu'EL DJAZAÏR fut fondée par le prince berbère BOLOGHIN sur les ruines de Icosium (l'ancien port romain) au cours de la seconde moitié du X^{ème} siècle, la première tribu des Beni Mezghanna s'y était établie. Occupée ensuite par la tribu arabe Ethâaliba au XI^{ème} siècle, elle sera la renardière des corsaires au XIV^{ème} et XV^{ème} siècle. En 1492, la chute de Grenade força les Maures, des arabes chassés d'Espagne, à s'y réfugier. Puis en 1510, Alger devient tributaire d'Espagne. Après la chute de Bougie et en 1516, le roi d'Alger Selim Ettoumi fait appel au corsaire turc Ârroudj pour libérer la ville. Chose faite, mais Alger en paya le prix puisqu'elle sera dominée par les Turcs des siècles durant. Les Français l'occupèrent à leur tour dès 1830 et très vite, tous les biens Algériens leur appartenaient. C'est à cette époque que la partie basse de la Casbah fut en grande partie rasée et remplacée par de nouvelles constructions modernes. Quant à la partie haute, elle fut épargnée grâce à la sévère crise financière qu'a connue la France en 1846. Depuis, on parle d'une *haute* et d'une *basse* Casbah.

II-1-2) Après l'arrivée des Français :

Durant la période coloniale, la Casbah abritait plusieurs communautés de différentes origines : juive, espagnole, africaine...etc. Elle les attirait par les offres de travail et le commerce. Au lendemain de l'indépendance, les propriétaires des maisons de la Casbah se sont accaparés des biens immobiliers abandonnés par les français – ces derniers se trouvaient dans les quartiers voisins comme Bab el Oued ou El Biar – ce qui a ouvert la porte à des milliers de personnes qui avaient fuit la misère des régions rurales. Aujourd'hui, la basse Casbah offre toujours une possibilité de travailler alors que la haute offre un loyer alléchant à tous ceux qui rêvent d'un toit en attendant des revenus meilleurs.

Bref, tout au long de son histoire, la Casbah fut considérée comme une ville parce qu'elle attirait les hommes des quatre coins du monde et du pays. Son Histoire reposait sur les fondations d'une ville et il n'a jamais été question de les remettre en cause. Ce qui veut dire qu'aujourd'hui, l'histoire la décrit toujours comme une ville puisque sa fonction n'a pas vraiment changé. Le seul problème qui se pose réside dans le fait que dans les récents textes officiels, on ne parle jamais de la Casbah en tant que ville mais en tant que quartier.

II-2) La Casbah, une ville, des discours :

Alors scientifiquement le questionnement s'impose de lui-même : l'actuelle Casbah est-elle une ville ?

Pour y répondre, nous allons essayer de confronter la réalité actuelle de la Casbah avec les critères de définition de la ville exposés plus haut.

II-2-1) Géographiquement, la Casbah s'étend sur 70,58 hectares dont la presque totalité est accidentée (118 mètres de dénivellation) : s'y élèvent 6874 bâtisses destinées à l'habitation, 518 immeubles administratifs, 16 établissements scolaires, le tout réparti en neuf « quartiers »²⁷ eux même regroupés en cinq îlots. C'est beaucoup pour un quartier Algérien, d'autant plus qu'elle compte plus de 50 453²⁸ habitants déclarés sans compter les résidents non déclarés (très nombreux à la Casbah parce qu'il résident en groupes soit dans des bains maures – les Hammams – soit dans les chambres appelées ghrof – ghorfa au singulier – occupées uniquement à titre de dortoir). Donc rien qu'à travers ces chiffres, nous pouvons le dire : oui la Casbah est – géographiquement – une ville.

27 Le mot a été prononcé par la responsable du service des Moyens Techniques de la mairie de la Casbah lors d'un entretien, nous y reviendrons plus bas.

28 Ce chiffre a été obtenu lors des dernières élections présidentielles 2004.

II-2-2) Economiquement,

Les choses ne sont pas aussi simples. Nous avons dit plus haut qu'une ville est essentiellement un axe commercial, un centre administratif, et un lieu d'échange et de circulation intensive à travers les transports. Il est clair que la répartition de ces derniers joue un immense rôle dans la stabilité de la ville et lui confère une image d'ensemble qui lui évite les lieux vides ou ce que B. LAMIZET appelle « *les non-lieux ou les déserts urbains* »²⁹.

Dans son article, B. LAMIZET fait référence aux faubourgs qui représentent des lieux à part, des lieux sans identité : « *On ne saurait évoquer la question des lieux de ville sans penser à ces lieux qui n'en sont pas, faute d'identité, faute d'investissement symbolique de la part des habitants de la ville comme de la part de leurs propres habitants. On peut donner à de tels espaces sans signification le nom de déserts urbains, pour désigner, ainsi, des espaces qui ne sont pas des lieux à proprement parler, faute de se voir reconnaître une identité et un statut symbolique dans la culture de l'urbanité* »³⁰. Mais quelle est donc la relation entre ces faubourgs et la Casbah ?

En réalité, la rentabilité d'une ville est le premier critère symbolisant sa puissance et sa stabilité. Plus une ville rapporte de l'argent, plus les hommes politiques s'intéressent à son entretien, son épanouissement et sa stabilité. Si les non-lieux urbains ou les déserts urbains pullulent dans une ville, le déficit économique – inévitable dans ces cas – déclenchera un processus de dégradation sociale et une décrépitude du bâti lui-même.

29 B. LAMIZET, « Qu'est-ce qu'un lieu de ville ? » in, *Marges linguistiques* n°3, mai 2002 dans <http://www.marges-linguistiques.com>.

30 Idem, p.3.

De plus, l'un des facteurs économiques les plus importants dans la constitution d'une ville est le transport. La ville facilite le déplacement, se dote d'accès faciles et de larges rues offrant à droite et à gauche plusieurs commerces et services aux consommateurs.

Or, aucune voiture ne peut pénétrer la haute Casbah car elle n'est pas carrossable. Seulement deux routes la longent mais ne la traversent pas, l'une relie la place des Martyrs à Bab Ejdid (allant de la rue Bab el Oued au Boulevard Hadad Abderrezak) et l'autre sépare la haute de la basse Casbah (de la rue Amar Ali à la rue Ben Chneb).

Le transport s'y fait à dos d'ânes pour les déchets et à dos d'hommes pour les marchandises. Actuellement très peu de magasins sont ouverts, les petites fabriques ne fonctionnent plus et les artisans se font très rares. Rien à la haute Casbah ne fait penser à une ville au niveau économique.

La basse Casbah par contre offre plus de possibilités d'exercer du commerce grâce à quelques routes qui la traversent (Rue Bouzrina et la Rue Amar El Kama). Plusieurs marchands s'y installent aux côtés de plusieurs magasins venant ainsi s'ajouter aux grands marchés Amar El Kama et le marché Bouzrina. La basse Casbah dispose aussi d'une station de transport urbain, de plusieurs bâtiments administratifs dont la Chambre de Commerce, les bureaux de la Trésorerie d'Alger, la Direction Générale de la Sûreté Nationale (DGSN) et bien d'autres.

Tous ces facteurs font que la basse Casbah répond largement aux critères exigés pour qu'un lieu puisse être appelé « ville ».

Seulement, la superficie des endroits commerciaux est très limitée par rapport à la superficie globale de la Casbah : les lieux non carrossables représentent plus de 70% du territoire casbadji.

Alors quelle déduction pouvons-nous tirer à partir de toutes ces données ?

En premier lieu, il est impossible d'aboutir à une conclusion définitive pour trancher si la Casbah est ou n'est pas une ville sur le plan économique. Ceci pour la simple raison qu'elle représente un cas unique à partir du moment où c'est l'une des seules villes au monde à avoir cette architecture singulière.

En second lieu, la Casbah peut être une ville car elle offre la plupart des services exigés par les consommateurs et elle représente (partiellement) un lieu de pouvoir avec ses 518 immeubles administratifs. Enfin, si la Casbah était une ville, comment expliquer l'impossibilité d'y circuler en voiture sur plus de soixante dix pour cent de son territoire ?

Comment expliquer la fermeture de plus en plus importante des commerces de la haute Casbah en particulier ? Et enfin, si la Casbah était une ville sur le plan économique, pourquoi le budget qui lui est alloué est équivalent à celui attribué aux autres quartiers d'Alger ?

II-2-3) Politiquement :

Il est clair que si les hommes politiques lui ont attribué un tel budget c'est que leurs analyses leur ont permis de conclure que la Casbah ne pouvait pas avoir plus d'argent qu'un simple quartier d'Alger. C'est donc à partir d'un préjugé économique que les politiques ont décidé de donner à la Casbah le titre de quartier et non celui de ville.

Effectivement, dans les textes officiels il est impossible de trouver l'emploi du mot « ville » désignant la Casbah. La raison est simple : il n'y a qu'une seule ville d'Alger, c'est Alger-centre. Il est pratiquement impossible de redonner le titre de chef lieu d'Alger à la Casbah (telle qu'elle le fut avant l'arrivée des Français) car elle ne peut pas accueillir les grands édifices étatiques comme le Palais du Peuple ou du Gouvernement.

La croissance de la Casbah depuis l'indépendance a été d'une anarchie telle qu'elle a perdu tout le prestige et l'importance dont elle jouissait avant cette date, d'ailleurs il a été à mainte fois question de la raser.

Aujourd'hui, elle est victime de sa propre expansion. Les actuels occupants de la Casbah vivent au rythme du vingt et unième siècle dans un lieu datant – en grande partie – de plusieurs siècles. Le conflit qui en résulte est malheureusement un choc sans vainqueur : la Casbah ne peut pas être rasée car elle représente l'histoire d'Alger et ses occupants ne peuvent être tous relogés car trop nombreux. C'est pourquoi sur le plan politique la Casbah n'a pas été prise en considération à l'image d'une ville.

B. LAMIZET disait dans son article³¹ que *la ville est le lieu de la mise en scène de la puissance politique*. Or, un simple coup d'œil sur la Casbah d'après l'indépendance nous permet de déduire qu'elle ne reflète la mise en scène d'aucune puissance ni d'aucun pouvoir. Son abandon a fait couler beaucoup d'encre et chaque année un nouveau plan de rénovation, ou devrait-on dire de transformation est adopté puis abandonné l'année suivante. Transformation parce que parmi tous les premiers projets, rares sont ceux qui n'ont pas prévu la démolition d'une dizaine de bâtisses (appelées douirates) pour les remplacer par des immeubles modernes.

Vers la fin des années quatre-vingts un groupe de propriétaires de bâtisses de la Casbah ont décidé de créer une association : la Fondation Casbah. Elle fut agréée le 9 novembre 1991. Le travail de cette association nous prouve que ce ne sont pas les hommes politiques qui ont tenté de préserver la Casbah mais ce sont ceux qui se nomment « *ses enfants* ».

Leur premier mérite est d'avoir pu convaincre les cadres du gouvernement à attribuer à la Casbah le titre de patrimoine national et de lui financer un plan de Sauvegarde en février-mars 1992. Ensuite, ils ont réussi à faire classer la Casbah au patrimoine mondial lors de leur réunion avec l'UNICEF à Tunis en décembre 1992.

31 B. LAMIZET, *Op.cit.* , p.1

Le plan de sauvegarde de la Casbah, cité plus haut, avait prévu entre autres plusieurs nouveaux immeubles-tours, idée à laquelle s'était opposée la Fondation Casbah. Ceci prouve que les projets de rénovation de la Casbah ne prenaient pas en compte son ordonnancement original.

En réalité, de la période coloniale jusqu'à nos jours il y a eu des centaines de projets de réhabilitation de la Casbah, aucun n'a abouti. Nous pensons que cela est dû au fait qu'aucun projet n'avait pris en considération toutes les composantes d'un lieu à savoir, son histoire, son architecture, ses habitants et leurs coutumes...etc.

Par curiosité, nous avons voulu connaître la somme que l'Etat a prévue pour la rénovation de la Casbah au cours des ces dix dernières années. La réponse fut très simple : aucun budget n'avait été prévu pour ce projet³².

Le responsable des Services Techniques de l'APC la Casbah est allé jusqu'à nous expliquer la source des fonds qui leur permettent d'entreprendre les nouveaux chantiers : ce sont les propres revenus de l'APC.

Il a fallu attendre les préparatifs de la dernière visite d'une délégation arabe – au cours du sommet arabe qui s'est tenu à Alger récemment – pour que la Casbah reçoive un chapitre supplémentaire de la part du trésor d'Alger, destiné au nettoyage général et à quelques réhabilitations.

Aussi choquant que cela puisse paraître, mais les travaux de nettoyage de la Casbah, ont permis de trouver plusieurs cadavres, parfois à l'état de squelette. Ils ont été découverts sous les ruines des maisons et même sous les déchets. Leur autopsie a confirmé qu'il s'agissait d'individus assassinés au cours de la décennie noire, de 1990 à l'année 2000³³ alors que ces découvertes ont été faites au cours de l'année 2005.

32 C'est le chef du service des moyens techniques de l'APC de la Casbah qui nous donné cette réponse.

33 Période durant laquelle le terrorisme avait fait énormément de victimes dans tout le pays et la Casbah fut un des lieux dont les habitants ont lourdement payé le prix.

Cette réalité prouve le fait que depuis la fin des années quatre-vingts aucun travail sérieux, ne serait-ce que le nettoyage, n'a été effectué. Bien plus, cela prouve que politiquement, la Casbah n'a jamais été considérée comme un lieu nécessitant un entretien et une rénovation périodique, ce qui peut paraître étrange puisque cet endroit a toujours été perçu comme la mémoire d'Alger. Conclusion, combien même on reconnaissait la valeur et l'importance de la Casbah, celle-ci n'a bénéficié d'aucun traitement de faveur sur le terrain, encore plus, elle n'a même pas eu droit au strict minimum : le nettoyage. Donc c'est sur le plan politique que la Casbah n'a pas été prise en compte comme une ville. D'ailleurs dans les textes officiels on ne la cite qu'en tant que *quartier* ou en tant que *site*.

Cette existence partielle de la Casbah dans les textes officiels n'est que le fruit d'une représentation mentale faite à son sujet par les dirigeants politiques. En d'autres termes, c'est à partir du moment où la Casbah fut qualifiée de *bidonville* qu'elle a cessé d'être une affaire d'Etat. Et si elle n'a pas été rasée c'est parce que son bâti possède une valeur historique et sociale inestimable. C'est cela qui a permis à des associations de défendre cette ancienne forteresse et de lui attribuer le titre de patrimoine national puis celui de patrimoine universel par l'UNESCO.

A bien considérer les faits, à partir du moment où la Casbah eu ce statut universel, son image a changé aux yeux des décideurs politiques (image décrite sur un plan essentiellement médiatique dans des articles de journaux ou lors de quelques émissions télévisées) mais sans que cela ne soit visible ni sur le terrain ni dans les textes officiels, si ce n'est les derniers travaux de nettoyage entrepris lors du dernier sommet Arabe à Alger.

Pour achever ce propos, dont le but était de voir si sur le plan politique la Casbah était ou non une ville, nous pouvons dire qu'il n'y a aucun texte, aucune phrase dans les documents officiels qui prouvent que pour l'Etat la Casbah est une ville.

Sa négligence, puis son intérêt sont le fruit d'une représentation collective et individuelle qui l'ont déplacée de l'image d'un bidonville à celle d'un lieu phare de l'histoire d'Alger.

II-2-4) En sociologie et sociolinguistique :

Depuis sa création, la Casbah a abrité plusieurs ethnies. Petit à petit le bâti a acquis un caractère spécifique et contrairement à ce qu'on pensait, l'architecture de la Casbah ne fait pas partie de ce qu'on appelait *un style turc* mais elle représente tout simplement un style spécifique propre à elle : « *On la disait turque mais les maisons de Turquie n'ont pas ces patios, ne lui ressemblent en rien. A leur arrivée, les turcs ont construit comme il était déjà d'usage dans le pays.* »³⁴

Aujourd'hui, on désigne par « maisons traditionnelles » toutes les constructions de la Casbah et beaucoup confondent celles de la haute avec celles de la basse Casbah.

Nous pensons qu'il y a d'abord un problème dans ce qui est désigné par traditionnel. Pour les couples DONNADIEU et DIDILLON « *architecture traditionnelle* » veut dire des « *constructions produites par un groupe culturel, pour lui-même, et qui servent de cadre à sa vie quotidienne : s'y inscrivent les besoins et les désirs du groupe, et, dans la mesure où il s'en distinguent, ceux de l'individu.* »³⁵

En effet, un simple tour dans la haute Casbah nous permet très vite de déduire que cette façon de construire n'est pas arbitraire, ses concepteurs avaient forcément un but, d'ailleurs à travers nos recherches, nous avons réalisé que le bâti a été conçu pour les besoins d'une société conservatrice qui avait son propre mode de vie : il y avait un partage des espaces que chacun devait respecter, les terrasses pour les femmes et les places pour les hommes.

34 R. Ravereau, *La Casbah d'Alger, et le site créa la ville*. Ed Sindbad, Paris.

35 H. et J.M. Didillon, C. et P. Donnadiou, « Habiter le désert / Maisons Mozabites ». in, *Architecture et Recherche*. Pierre Mardaga éditeur, 1977, p.23

L'intérieur de la maison était lui aussi partagé à un horaire précis : le dernier des hommes devait être sorti avant huit heures, même s'il ne travaillait pas.

La maison revenait alors aux femmes qui relevaient les rideaux des portes d'entrées des appartements – signe de l'absence des hommes – et ne le baissaient qu'au retour de leur mari ou frère en laissant ses chaussures devant la porte pour signaler sa présence. Il y avait aussi un partage des tâches ménagères entre les femmes, on l'appelait « Eddala » (le tour), c'est-à-dire que les tâches ménagères de chaque bâtisse s'effectuaient suivant une organisation minutieuse entre toutes les femmes qui devaient l'appliquer à la lettre. Cette répartition était établie par la propriétaire de la maison (moulate eddar). Tous ces rites et bien d'autres ont fait que la Casbah disposait d'un mode de vie spécifique.

Or, et c'est là où surgit le problème dont nous parlions plus haut, toujours selon DIDILLON et DONNADIEU, l'architecture traditionnelle qui est « *qualifiée parfois de populaire, ou de spontanée, [...] est rarement l'œuvre d'un spécialiste.*

Elle s'oppose au monument, au bâtiment de style qui représente la culture d'une élite »³⁶ alors que Le Corbusier décrit l'architecture de la Casbah comme suit :

*« L'urbanisme est l'expression de la vitalité d'une société... Ceux qui ont construit la Casbah avaient atteint au chef d'œuvre architectural et d'urbanisme. »*³⁷

Alors, le bâti de la Casbah est traditionnel ou non ? Répondre à cette question nous mènera à entrer dans des détails qui nous éloigneraient de notre objectif, mais nous pouvons résumer notre réflexion de la manière suivante :

D'abord il y a trois sortes de bâti à la Casbah : les constructions qui datent de l'époque Turque; les constructions de l'époque coloniale et les constructions récentes qui représentent un taux assez faible mais qui commencent à se multiplier ces dernières années.

36 C. et P. DONNADIEU ET H. et J. M. DIDILLON, Op.cit., p. 28

37 Passage emprunté à Le Corbusier, relevé dans *Le Guide d'Alger*, Sans référence Guides Addiwan 2001, p.81

Pour ce qui est des maisons construites par les Français et celles qui ont été récemment édifiées nous pouvons dire qu'elles ne sont pas traditionnelles puisqu'elles ont fait l'objet de plusieurs recherches, les matériaux sont récents et rien ne leur donne un caractère artisanal ou traditionnel.

Par contre les maisons de l'époque turque peuvent être appelées – à notre sens – traditionnelles puisqu'elles répondent à un désir et à un besoin d'une société à un moment donnée de l'histoire. Ces besoins sont l'isolement de l'extérieur et l'ouverture de l'intérieur, c'est-à-dire que d'un côté l'ancienne ville était bien gardée pour empêcher tout étranger d'y pénétrer facilement, comme déjà dit plus haut, cinq portes la gardaient en plus de la muraille qui la rendait complètement hermétique).

Mais une fois à l'intérieur l'accès aux maisons était facile pour peu que le visiteur connaisse son trajet, faute de quoi les habitants le remarquaient et très vite les motifs de sa présence lui été demandés. C'est d'ailleurs ce qui explique cette description négative de la Casbah par les Européens à l'époque coloniale : une fois perdus dans ces «*petites ruelles noires et étroites... où des Teurs farouches à tête de forbans (parlaient) à voix basse comme pour concerter un mauvais coup*»³⁸ ou dans ce «*labyrinthe*»³⁹, ils se sentaient doublement étrangers par rapport à ce lieu incomparable même s'ils habitaient à quelques mètres à la basse Casbah. Mais aussi par rapport au langage, au mode de vie et aux comportements. C'est que le *piège* fonctionnait très bien, le besoin d'isolement était satisfait.

D'un autre côté, le mode de vie, les moeurs et les habitudes ne pouvaient sortir de la Casbah vue l'impossibilité de les appliquer ailleurs que dans ce lieu conçu justement pour cela. C'est-à-dire pour préserver l'intimité des familles.

Par ailleurs, la plupart des maisons étaient construites avec des matériaux artisanaux, essentiellement de la pierre et de l'argile pour toutes les constructions d'origine.

38 A. DAUDET, *Tartarin de Tarascon*, Plon, Paris 1872. <http://www.Google.fr/alger_vue_par_les_voyageurs/alger-roi.net.html>

39 G. de MAUPASSANT, *Sur l'eau*, 1888. <http://www.Google.fr/alger_vue_par_les_voyageurs/alger-roi.net.html>

Donc oui, même si l'architecture représente une prouesse technique et même si elle abritait des familles royales et princières, la haute Casbah est caractérisée par ses maisons traditionnelles.

Nous ne prétendons pas contredire DIDILLON et DONNADIEU car pour eux, ce qui est traditionnel ne représente pas l'élite. Certes à l'époque, ces constructions furent modernes et abritaient en grande partie les familles du Dey et du Pacha, mais même aujourd'hui, beaucoup de propriétaires sont des personnes bien placées dans la hiérarchie sociale et la plupart sont des familles aisées pour ne pas dire autre chose, ils ont même créé l'association des propriétaires des maisons de la Casbah.

Les locataires eux, sont issus du milieu rural et généralement défavorable, c'est toute la différence : au cours de notre enquête, lorsqu'on demandait à un informateur s'il habitait la Casbah aujourd'hui, ceux dont les parents sont propriétaires ne manquaient pas de le signaler. Par contre, ceux qui sont locataires n'ajoutaient aucun autre détail et ce sont les autres questions qui nous l'ont fait savoir.

Ce que nous pouvons déduire à travers ces dernières lignes c'est qu'être locataire est une réalité qui stigmatise, vu le prix dérisoire à payer pour y accéder. Alors qu'être propriétaire est au contraire un signe de richesse, voire même de noblesse. Ainsi, combien même les bâtisses de la Casbah ont pour propriétaires des gens riches et parfois bien placés au gouvernement, elles restent traditionnelles parce qu'elles ne correspondent ni au mode de vie d'aujourd'hui, ni aux constructions actuelles, ce qui ne concorde pas avec la thèse de Didillon et Donnadiou.

Parfois il n'y a pas d'autre justification qui explique ce nous pensons, dans chaque règle il y a une exception, la Casbah en est une dans ce cas.

Revenons à notre question de départ qui consistait à savoir si la Casbah était une ville au niveau sociologique dans les discours et les pratiques linguistiques.

Nous avons posé cette question aux habitants de la Casbah (Q5). Les réponses n'ont rien arrangé au caractère assez complexe de la Casbah et du coup, de notre recherche. Observons ces réponses sur le graphe suivant (fig1)

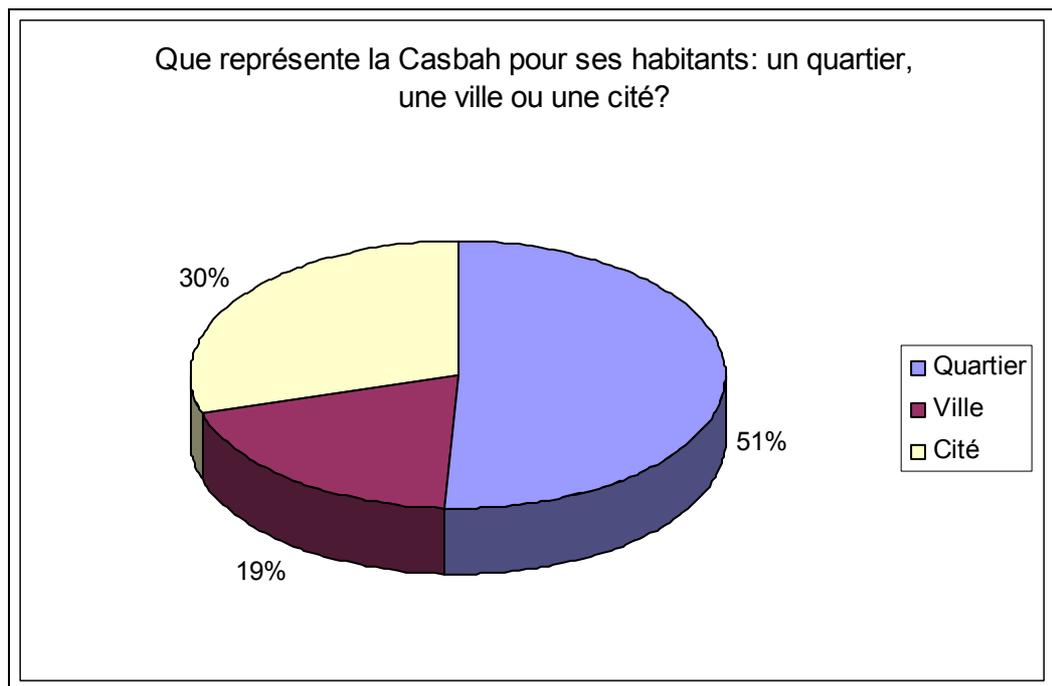


Fig-1

Tout d'abord nous allons essayer de justifier la formulation de notre question « Q 5 : pour vous la Casbah est : un quartier, une ville ou une cité ? »

D'un côté, ce sont les trois appellations les plus connues en Algérie, la plupart des informateurs auraient trouvé un problème de compréhension avec le substantif agglomération, faubourg ou avec le nom composé « ensemble d'îlots ».

Nous avons hésité à utiliser un nom administratif comme celui de commune, mais en fin de compte, nous avons préféré l'abandonner car nous aurions eu une donnée inexploitable par rapport à notre objectif.

D'un autre côté, nous avons essayé de limiter le choix à nos informateurs de sorte à ne pas leur compliquer la tâche et à tester en même temps leur connaissance de leur propre environnement.

Ceci sur un plan horizontal. Sur un plan vertical nous avons préféré poser cette question au début du questionnaire pour pouvoir analyser le cheminement des idées de nos informateurs, c'est-à-dire pour voir si se représenter la Casbah en tant que ville

irait dans un sens de valorisation alors que sa représentation en tant que quartier irait plutôt dans un sens de dévalorisation.

Nous pensons pouvoir déduire cette valorisation ou dévalorisation à travers les réponses données aux autres questions comme la Q11 : « Beaucoup de personnes disent que la Casbah a disparu, êtes-vous d'accord avec cet avis ? » et dont la réponse sera mise en relation avec celles de la Q4 « habitez-vous la Casbah maintenant ? » À travers laquelle nous essayerons de voir si une fois sorti de la Casbah ses habitants vont avoir une idée positive ou négative de leur ancien lieu de résidence, ou encore si habiter la Casbah aujourd'hui serait pour la plupart un privilège ou une souffrance, voire un complexe.

Il nous reste, avant de passer à l'application de cette analyse, à expliquer la proposition du substantif « cité ».

Il est clair que la Casbah n'est pas une cité à cause de son architecture non homogène, sa superficie très vaste et le nombre de ses habitants, mais nous l'avons quand même proposé pour voir si, tout au long du questionnaire, les informateurs qui auront choisi cette réponse, ne l'auraient pas fait parce qu'ils veulent s'abstenir de prendre une position quelconque, ni pour une Casbah légendaire à l'image d'une ville, ni pour une Casbah réduite aux limites d'un quartier.

Nous avons proposé « cité » également par curiosité scientifique, au cas où ce choix pourrait nous apporter une réalité à laquelle nous ne nous attendions pas.

II-3) Analyse des données :

Rien qu'à travers le graphe précédent (fig.1) nous avons pu constater que choisir le substantif « ville » pour représenter la Casbah se trouve en dernière position (19 %), ce qui veut dire que pour la plupart des habitants de la Casbah, leur lieu de résidence n'est pas une ville. Le nombre de ceux qui pensent que c'est une « cité » est curieusement en deuxième position (30%)⁴⁰.

40 nous tenterons de l'expliquer plus en avant.

C'est un chiffre assez proche du précédent (19%) vu le nombre des habitants de la Casbah, ce qui ne nous permet pas d'avoir une distinction catégorique entre les deux, mais qui nous permet quand même de remarquer que presque la moitié de nos informateurs, soit 49 %, ne font pas la différence entre une ville et une cité.

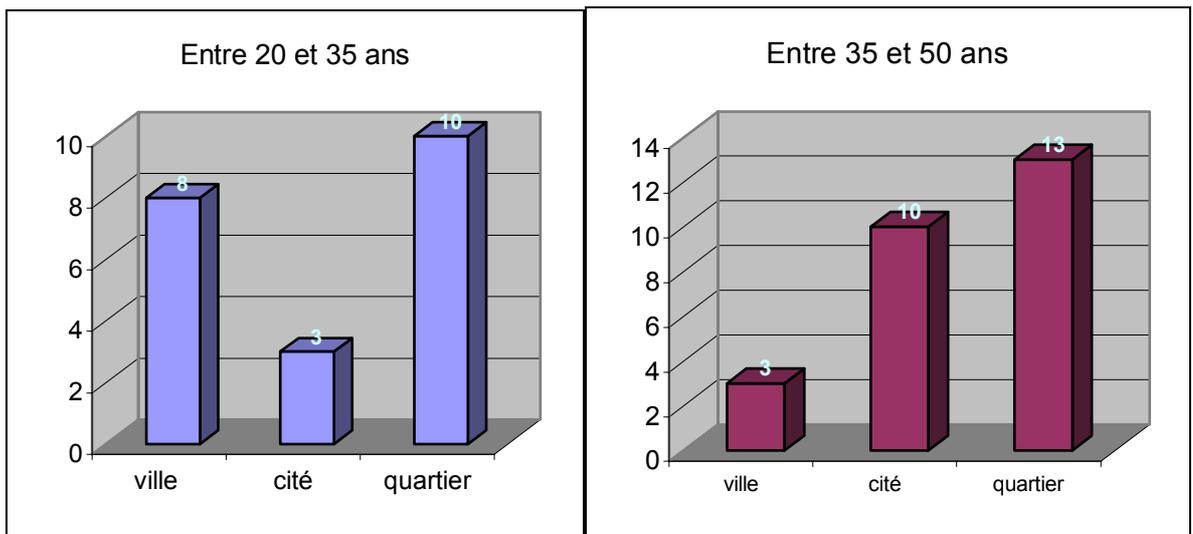
En réalité, ce qui nous a le plus intéressé, est le fait que le nombre de ceux qui pensent que la Casbah est un quartier soit en première position, soit 51 %. L'explication nécessite une analyse du choix de nos enquêtés en fonction de leur âge, cela nous permettrait de savoir si c'est un facteur influent ou non.

Voici schématisé en tableau ce que cela donne (Tab.1)

Âge	Quartier	Ville	Cité	Nombre d'enquêtés	Par rapport au nombre global (57)	total %
Entre 20 et 35 ans	47,6 % 10	38 % 8	14,2 % 3	21	36,8 % 21	100%
Entre 35 et 50 ans	50 % 13	11,5% 3	38,4 % 10	26	45,6 % 26	100%
Entre 50 et 70 ans	30 % 3	00 % 0	70 % 7	10	17.5 % 10	100%
Total :				= 57	100 % 57	

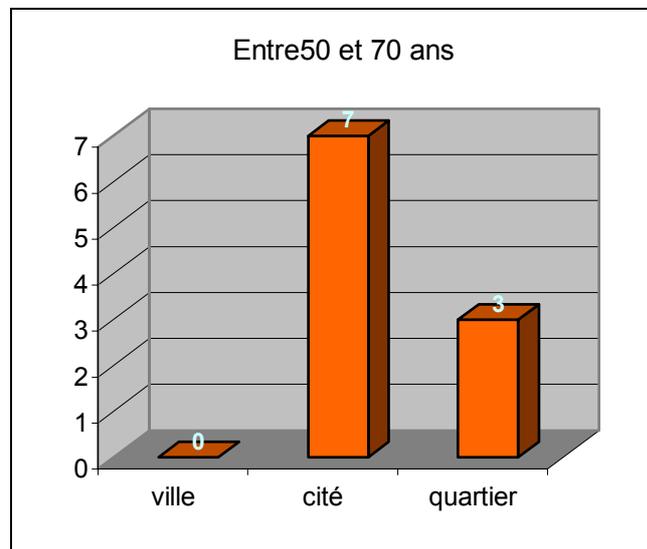
Tableau 1

Le tableau ci-dessus peut être traduit en graphes comme suit :



Graphe 1

Graphe2



Graphe 3

La première lecture que nous pouvons faire de ces trois premiers graphes est que pour la plupart des habitants de la Casbah, leur lieu de résidence est beaucoup plus un quartier qu'une ville ou qu'une cité. Mais dès que l'on considère les résultats obtenus par rapport à chaque tranche d'âge, les choses se compliquent et une explication s'impose.

Nous remarquons trois détails importants :

1) « La Casbah est un quartier » cette opinion constitue un point commun entre les informateurs âgés entre 20 et 35 ans et ceux âgés entre 35 et 50 ans à un taux de 48,9% (sans compter les informateurs âgés entre 50 et 70 ans).

Cette réalité peut s'expliquer par le fait que la majorité de ces personnes n'entendent parler de la Casbah, dans les masses médias et dans leur entourage, qu'en tant que quartier et cela depuis l'indépendance et même quelques années avant. L'influence des discours médiatiques et politiques a fait que même ceux qui ont connu la Casbah en tant que ville (les informateurs âgés de 50 ans) ont fini par admettre cette appellation vu la dimension qu'a prise l'expansion de la ville d'Alger.

Cependant, il reste un peu plus de 51% de nos informateurs (des deux premières catégories) qui jugent que la Casbah n'est pas un quartier puisqu'ils la voient soit en tant que ville, soit en tant que cité. D'où le deuxième point à expliquer.

2) Entre les deux premières tranches d'âge, la Casbah-ville ou la Casbah-cité, il y a carrément une contradiction (voir graphes 1 et 2).

En effet, dans la première catégorie (20 et 35 ans), 38% des enquêtés pensent que la Casbah est une ville alors que dans la deuxième catégorie (35 et 50 ans) 38,4% des informateurs pensent qu'elle est une cité. 14,2 % de la première catégorie trouvent que la Casbah est une cité, alors que 11,5 % de la deuxième catégorie la trouvent plutôt comme une ville (voir tableau 1). Cette contradiction peut s'expliquer comme suit :

D'abord les informateurs de la première catégorie ne pensent pas que la Casbah est une cité car pour eux toutes les cités se caractérisent par un ensemble d'immeubles identiques et assez grands, disposés d'une manière quelconque (pour former généralement un parking), elles comptent plusieurs magasins et quelques établissements scolaires.

La Casbah a tout cela nous dira-t-on; mais la cité que s'imaginent les gens âgés entre 20 et 35 ans est composée d'immeubles en béton, construits avec une architecture moderne, et ayant des espaces verts, ce que la Casbah ne possède pas dans sa totalité.

Donc, à partir du moment où les immeubles de la casbah sont très distincts au niveau architectural, à partir du moment où elle n'a rien des cités modernes, sauf dans sa partie basse (qui n'est pas majoritaire au niveau de la superficie), et puisqu'ils ne veulent pas lui attribuer le titre de quartier de par son tissu urbain très complexe, ce groupe d'informateurs de la première catégorie (qui sont huit en tout) préfèrent donner à la Casbah l'image d'une ville. Quant à ceux qui lui donnent l'image d'une cité, ils sont minoritaires : trois enquêtés sur un total de vingt et un.

Ensuite, Les informateurs de la seconde catégorie qui n'ont pas désigné la Casbah par le substantif quartier, pensent qu'elle est une cité à 38,4 %. Nous pensons que c'est parce que ces personnes ont gardé en tête l'image de la Casbah en tant que « citadelle ». Ils ont connu dans leur majorité (puisque'ils constituent un groupe d'informateurs qui dépassent la quarantaine) l'époque où la Casbah continuait à être appelée comme telle. Ainsi, à partir du moment où « citadelle »⁴¹ est très proche de « cité », ils ont préféré lui donner cette dernière image plus qu'un quartier et beaucoup plus qu'une ville. C'est donc à partir du substantif « citadelle » que nous expliquerons le troisième et dernier détail observé dans le troisième graphe.

3) 70 % de nos informateurs âgés entre 50 et 70 ans pensent que la Casbah est une cité. L'explication donnée plus haut est d'autant plus évidente ici car la plupart de nos enquêtés entendaient beaucoup parler de la Casbah en tant que citadelle. Il suffit de voir le nombre de ceux qui ont choisi d'appeler la Casbah comme quartier (30%) ou comme ville (0 %).

Avant de conclure cette partie, observons la réalité sociale de la Casbah. Nous avons dit plus haut qu'une ville était caractérisée par la diversité dans l'origine de ses occupants, que ces derniers communiquaient dans des dialectes ou des langues différentes formant des communautés identifiables à partir d'une « façon de parler », et enfin un lieu virtuellement marqué par ceux qui se font propriétaires de la ville.

41 C'est l'une des réalités urbanistique à laquelle nous ne nous attendions pas et dont nous parlions lorsque nous étions en train de justifier la formule de notre question (Q5), p.32.

Sans risque de nous tromper, on peut dire qu'il n'y a pas un lieu en Algérie où les gens sont d'origines aussi diverses qu'à la Casbah. Les langues qui y sont parlées sont l'arabe dialectal, le kabyle et dans quelques endroits, le français. Nous avons constaté, à travers nos déplacements sur le terrain, que la présence du kabyle est extrêmement rare, pour ne pas dire inexistante.

L'explication tient dans le fait que ceux qui parlent le kabyle le font à la maison et presque jamais dans la rue.

Donc d'une façon générale, la Casbah est caractérisée en grande partie par l'usage d'une seule langue : l'arabe dialectal avec ses différents accents, c'est ce qui crée l'image de *l'Autre*, l'altérité et la ségrégation, en d'autres termes, l'arabe algérois se distingue de l'arabe de Annaba, d'Oran et même de l'arabe casbadji comme nous verrons dans le quatrième chapitre.

Ainsi, la Casbah représente une ville sur le plan social à un degré assez faible, car combien même elle possède les traits sociaux d'une ville, elle ne jouit pas d'une reconnaissance sociale en tant que telle : ses propres occupants ne lui attribuent pas ce titre.

Conclusion :

Récapitulons, nous avons constaté que sur le plan historique, la Casbah a toujours été considérée comme une ville et ceci peut être confirmé à travers les textes historiques et littéraires, les médias et les mémoires. Sur un plan géographique, elle représente également une ville grâce à sa superficie, au nombre de ses habitants et à sa diversité architecturale. Mais au niveau économique, nous avons dit que la Casbah était *a priori* beaucoup plus une non-ville et ceci à cause de sa faible rentabilité, son activité économique quasi-absente et la faible superficie des lieux représentant l'aspect d'une ville commerciale. De plus, nous avons expliqué les raisons qui ont fait que sur le plan politique, elle n'est plus considérée comme une ville à proprement parler : aucun texte officiel ne la désigne ainsi. Socialement, la Casbah a le profil d'une ville mais ses habitants ne la voient pas ainsi.

Donc, représentée en chiffres par rapport aux cinq critères qui définissent la ville, la Casbah est une ville à 55 % et ne l'est pas à 45 %. Alors, quelle déduction pouvons-nous faire à travers toutes ces données ?

Notre point de départ était de chercher à savoir ce qui nous autoriserait à utiliser le substantif « ville » pour désigner la Casbah et ce qui nous en empêcherait. Notre conclusion est la suivante : il serait vain d'essayer d'être catégorique en avançant que la Casbah est ou n'est pas une ville. Une définition définitive de la ville elle-même n'existe pas encore. D'ailleurs, dans Le Petit Lexique de l'Urbain, il est dit que le mot ville « *ne signifie rien de précis. Il est même employé d'une manière remarquablement approximative, tantôt dans le sens de commune, tantôt d'agglomération, tantôt d'aire urbaine, de ville nouvelle, etc.* »⁴².

⁴² Le Petit Lexique de l'Urbain : <<http://www.crdp-Lyon.cndp.fr>>

Mais nous pensons que ce n'est pas pour autant que son emploi puisse être anarchique. En effet, attribuer l'appellation ville à la Casbah est aisément défendable s'agissant d'un domaine historique ou géographique. Mais il serait imprudent de l'employer dans un domaine social, politique ou économique. C'est une appellation qui va dans un sens et non pas dans un autre.

Chapitre II

La mise en mots de la Casbah.

Des représentations de l'espace casbadji.

« ...Alger⁴³ reflète deux temps différemment qualifiés qui coexistent dans notre présent. Ils s'imprègnent de cette double architecture qui les nourrit. Quand on passe des ruelles de la Casbah aux quartiers européens, nous passons instantanément d'un passé mal connu à un présent mal assimilé (...) L'articulation de la vie quotidienne à Alger, baigne dans ce mélange architectural juxtaposant le style mauresque au style colonial. Il est difficile de préciser la nature des humeurs qui imprègnent nos goûts et nos comportements, tellement elles font référence à des logiques souvent contradictoires.»⁴⁴

43 « Alger » renvoie ici à la Casbah.

44 Djamel AZZI, *Momo Miroir de la Casbah*. Ed El Maarifa, 2003.P5

Introduction :

Il reste peu de trace de ce qu'était la vie en société après la fondation d'El-Djazaïr. Ce qui nous est parvenu nous permet, quand même, de l'imaginer. Ainsi, d'après la description détaillée de Diego de Haëdo⁴⁵ chapitre après chapitre, nous pouvons déduire qu'aux XVI^e et XVII^e siècles, presque tout à la Casbah était caractérisé par le chiffre trois : il y avait trois catégories d'habitants, les Maures, les Turcs, et les Juifs. Il y avait trois parties distinctes, la haute Casbah, la Casbah centrale et la basse Casbah. Il y avait également trois langues parlées à l'époque : le turc, l'arabe et la langue *franque*, un mélange de mots espagnols ou italiens au moyen duquel une langue fut créée permettant la communication entre les musulmans et les chrétiens.

Pour ce qui est de l'occupation de l'espace, il paraît, toujours selon Haëdo, que la haute Casbah appartenait aux familles nobles ainsi qu'aux grands et riches propriétaires; la Casbah centrale était occupée par les gens modestes, les ouvriers, les employés à plein temps et quelques commerçants. Quant à la basse casbah, ce sont les vendeurs, les étrangers, les mendiants et les divers commerçants qui l'occupaient. Nous y reviendrons plus en détails car la complexité du terrain est une caractéristique qui a, depuis toujours, marqué la Casbah et ce sont ces détails qui nous permettront de comprendre le découpage antérieur et actuel de l'ancienne ville, la territorialisation et les représentations langagières que l'on se faisait et que l'on se fait aujourd'hui des différentes langues parlées à la Casbah⁴⁶.

45 D. de HAËDO, *La vie à Alger les années 1600. Topographie et histoire générale d'Alger*. Ed G.A.L., (Grand-Alger Livres), Collection Histoire, 2004. p.55.

46 Au fur et à mesure que nous évoquerons le côté historique de la mise en mots de la Casbah nous citerons quelques exemples récents (à titre comparatif seulement) mais sans détails puisque nous y reviendrons lorsque nous analyserons les représentations actuelles.

Nous allons dans un premier temps tenter de brosser un tableau représentant le partage des espaces et l'appropriation de ces derniers par les habitants de la Casbah de la période allant du XVI^e au XVIII^e siècle, puis à l'époque coloniale (depuis 1830 jusqu'à l'indépendance, 1962) et enfin à partir des années 1970 jusqu'à nos jours.

I) La Casbah entre le XVI^e et le XVIII^e siècle :

I-1) Les Maures :

Nous avons dit qu'il y avait trois communautés : les Maures, les Turcs et les Juifs. En ce qui concerne les Maures, il y avait quatre catégories : Ceux qui sont nés dans la ville, à la Casbah, les Kabyles, les Arabes et enfin ceux qui venaient d'Europe : de Grenade, d'Aragon, de Valence ou de Catalogne.

1) Ceux qui sont natifs de la Casbah sont appelés d'après l'expression du même auteur cité plus haut : *Bildi*, c'est en fait une appellation très proche de celle qui existe de nos jours : *Belda* (enfant du pays), nom utilisé par les jeunes désignant un casbadji natif ou un « vrai » Algérois en faisant référence à un individu originaire d'Alger, pour le différencier d'un étranger appelé *berrani* : celui qui n'est pas originaire d'Alger ou de la Casbah. Les Maures occupaient environ 2500 maisons à la fin du XVI^e siècle d'un total de 12200 maisons⁴⁷.

2) Les Kabyles qui venaient des montagnes, et certaines familles berbères venues d'Afrique pour habiter Alger dans l'espoir d'améliorer leur situation sociale et financière étaient désignés (en grande majorité) par le surnom *zouaoua*. Un individu kabyle était appelé *zouaoui*. Aujourd'hui, la même appellation existe encore mais elle est de moins en moins fréquente. Elle est utilisée pour désigner les berbères qui ne sont pas originaires des montagnes et des campagnes, ce sont les propriétaires de fermes et de terrains sur les plaines et les hauts plateaux; les berbères d'Oran par exemple.

47 Chiffres empruntés à HAËDO, *Op.cit.* , p.47-67.

3) Les Arabes appelés *laârreb*, ceux qui venaient de leurs douars, vivant dans les champs et ayant pour foyer des tentes faites de toutes pièces à l'aide d'étoffes, de morceaux de toiles et d'anciens tapis, étaient en général les mendiants d'Alger. Actuellement, on utilise le mot *âroubia* pour désigner les familles arabes vivant dans les montagnes. En fait, aujourd'hui cette appellation est beaucoup plus utilisée pour désigner des arabes (et non plus de berbères) caractérisés par un tempérament jugé brutal mais qui en fin de compte n'est que le naturel des personnes campagnardes (une vie rude nécessite beaucoup de force d'où la brutalité qui souvent caractérise aussi les comportements) d'ailleurs on n'évoque ce mot à Alger que lorsqu'il s'agit de justifier le comportement ou la réaction d'une personne de cette origine.

4) Les Maures européens eux, étaient divisés en deux catégories : ceux qui venaient de Grenade et d'Andalousie, on les appelait des *Mudjares*, alors que ceux qui arrivaient du royaume d'Aragon, de Valence et de Catalogne étaient appelés les *Tagarins*.

Les familles dont les parents sont nés à Alger (la première catégorie), vivaient en grande majorité à la haute Casbah. Ils jouissaient d'une bonne réputation et avaient plusieurs privilèges accordés par Arroudj Barberousse depuis sa prise du pouvoir dans le but de gagner la confiance de ceux qui pouvaient réclamer leur terre. Parmi ces privilèges les Bildi ne devaient payer aucune taxe. C'est une prérogative que les Turcs reconnurent même lorsqu'ils ont pris totalement le pouvoir en main.

La deuxième catégorie de Maures regroupait la plupart des Kabyles que l'on reconnaissait à leur teint fort brun (ce qui n'était pas général à tous) et leur corps assez bien bâtis. Ceux-là habitaient la Casbah centrale, là où ils pouvaient trouver refuge à leur arrivée et où ils pouvaient exercer différents travaux.

Quant aux Arabes, ils étaient, à l'époque, les gens les plus pauvres de la Casbah, ils vivaient un peu partout à la basse Casbah pour mendier car c'était le seul endroit où ils pouvaient rencontrer plusieurs étrangers, faire le tour des marchés et des mosquées beaucoup plus fréquentées que celles de la haute Casbah : il y venait un plus grand nombre de fidèles.

Avec ces arabes vivaient également à la basse Casbah, les maures européens. Ils travaillaient et maîtrisaient plusieurs métiers. Ils étaient serruriers, maçons, cordonniers, charpentiers, tailleurs, potiers, fabricants d'arquebuses, de poudre, du salpêtre ...etc.

I-2) Les Turcs :

La deuxième communauté qui vivait avec les Maures, était composée des six classes de Turcs : les Caïds, les Saphis, les janissaires, les corsaires, les marchands et les maîtres avec leurs ouvriers.

1) Par Caïd, on désignait n'importe quelle personne ayant une responsabilité politique, publique ou commerciale quelle qu'elle soit. Du commandant à l'administrateur, de celui qui recevait la gabelle et les taxes des ventes en ville au responsable du blé du Pacha, ils étaient tous appelés Caïds.

Ces derniers, toutes catégories confondues, gouvernaient le pays et gardaient ce titre toute leur vie. Ils habitaient tous la haute Casbah bien que la plupart possédait plusieurs maisons un peu partout dans la ville.

2) Les Saphis se spécialisaient dans la défense d'Alger. Fils d'anciens renégats adoptés par les Pachas, les Saphis jouissaient eux aussi de plusieurs privilèges dont un salaire assez important qu'ils recevaient même en restant chez eux sans rien faire. Ils vivaient avec les Caïds et les hauts responsables Turcs à la haute Casbah.

3) Janissaire fut dans un premier temps un nom donné à tous les fils de chrétiens, ils formaient le corps de l'armée de guerre de la Turquie. Ce fut le sultan Mourad qui mit en service le système des janissaires. Système, car dès qu'une personne recevait ce titre, plusieurs articles de lois se mettaient en pratique dont plusieurs prérogatives. C'est ce qui ne plaisait pas à Khair-Eddine Barberousse qui – après la mort de son frère Aroudj – décida d'ôter ce titre aux chrétiens dès leur installation en Algérie ce qui créa une grande rivalité entre eux et les corsaires.

En effet, les janissaires chrétiens perdirent plusieurs droits à commencer par ce titre même ainsi que les sorties en mer avec les corsaires (ni pour la course ni pour la guerre) car ces derniers ne pouvaient pas jouir du titre de janissaires s'ils n'étaient pas Turcs de naissance. Quelques temps plus tard, Mohamed Pacha (fils de Salah Raïs Pacha d'Alger) les réconcilia en adoptant une nouvelle loi de grâce qui toucha même les juifs, qui se faisaient turcs. Ce fut au tour de Djafar Pacha d'abolir cette loi mais cette fois, seul les juifs appelés *slami* (les juifs convertis à l'Islam) furent exclus du titre de janissaire.

Etre janissaire fut un titre excessivement respecté même par le pacha en personne.

L'histoire rapporte que les janissaires ne devaient jamais manquer de quoi que ce soit, autrement, tout ce qu'ils feraient sera légitime et ils le firent : en 1579, l'Algérie passait de passer par une dure période de crise. L'hiver venu, une famine inégalée régna à Alger, alors les janissaires s'en prirent aux maisons des caïds les plus importants de la ville, ils forcèrent leurs magasins et s'emparèrent de tout ce dont ils avaient besoins.

Les janissaires habitaient, bien sûr, la haute Casbah et pouvaient avoir une maison dans n'importe quel endroit de la ville souhaité.

4) Les corsaires sont pour la plus grande partie d'entre eux des renégats de différentes origines. Ils étaient turcs, maures ou chrétiens. Ils passaient tout leur temps en mer; ils habitaient essentiellement à la basse Casbah.

5) Les marchands étaient issus en majorité de la communauté de renégats et de quelques juifs *slamis*. Ceux d'entre eux qui habitaient la haute Casbah, étaient les plus riches et possédaient plusieurs magasins. Les autres habitaient près de leurs magasins à la Casbah centrale ou à la basse Casbah. Ce qui est connu d'eux c'est qu'il ne leur était pas convenu d'habiter dans leurs locaux, ils étaient aussi très critiqués vu leur manque de sérieux avec les chrétiens ou les juifs. En d'autres termes, ils ne tenaient aucunement leurs promesses et prenaient toujours plus que leur dû quand ils marchandaient avec eux.

6) Des maîtres et leurs ouvriers, ils nous est parvenu peu de données. La plupart habitaient la casbah centrale et louaient à leurs ouvriers soit des appartements près des magasins ou lieux de travail (entre la basse et le centre) soit des chambres dans des *foundouqs* construits à cet effet.

I-3) Les Juifs :

Les juifs représentaient la troisième communauté des habitants de la Casbah. Ils y vivaient en trois classes : les juifs espagnols, ceux des îles Baléares et les juifs originaires d'Afrique.

Rappelons que l'histoire des juifs en Algérie remonte au XI^e siècle avant J.C., lorsque les Phéniciens et les Hébreux formaient une même communauté ayant leur propre langage et leurs traditions communes⁴⁸.

Au XVI^e siècle le commerce était l'activité commune à tous, ils étaient épiciers, bijoutiers, tailleurs, vendeurs à la criée, et même revendeurs d'objets dérobés par les corsaires. C'est eux qui battaient la monnaie d'or, de cuivre et d'argent.

Presque tous habitaient la basse Casbah pour leurs commerces. Quant à leur intégration, il faut savoir qu'après les mutineries antijuives de 1391 en Aragon et en Castille, tous les juifs s'étaient réfugiés au Maghreb central, il était impératif qu'ils se fassent accepter et à n'importe quel prix. Ils ont dû tout accepter, changer de tenue et en porter une qui les distinguait même des Juifs arabes.

En effet, c'est à cette époque que débute l'ère des clivages : les Juifs venus d'Espagne étaient appelés les Mégorachim, ils portaient des bérets qui les différenciaient des Tochavim (les juifs arabes) qui mettaient un turban. Au fil du temps, ils ont gardé cette discrétion pour passer inaperçus. Au XVI^e siècle, ils faisaient leur travail et ne se mêlaient pas de ce qui ne les concernait pas.

48 Selon les propos de Aïssa CHENOUF, *Les Juifs d'Algérie, 2000 ans d'existence*. El Maarifa Edition, Alger, 1999, p.22.

II) La Casbah durant l'époque coloniale :

Les choses avaient beaucoup changé à cette époque et sur pratiquement tous les plans, mais plus particulièrement au niveau de la territorialisation et de la ségrégation raciale. Rappelons que c'est en grande partie à cause des dettes d'une firme juive que les Français ont débarqué à Alger.

C'est en effet à cause des dettes –non payées – de cette entreprise (Bacri & Bouchnak) que Hussein Dey *frappa*⁴⁹ le consul Duval avec son éventail, ce fut le coup déclencheur de toute l'histoire de l'invasion française puis de la guerre d'Algérie.

C'est une affaire qui, au départ, mit les Juifs en bonne entente avec les Français, ces derniers les considéraient comme « des auxiliaires précieux »⁵⁰ mais le fait que les juifs aient combattu aux côtés des Algériens et des Français a fait que ni les uns ni les autres ne leur faisaient confiance.

En effet, ils luttèrent avec les Algériens contre l'assaut des Français en 1837 (à Constantine) alors qu'ils avaient combattu aux côtés des Français en 1830 et 1833 la résistance arabe dans différents fronts.

Bref, même si les Juifs ont bénéficié, tout comme les Algériens, de la naturalisation collective (décret d'Adolphe Crémieux attribué le 24 octobre 1870) cela n'a rien arrangé à la réputation des Juifs : en plus des différentes organisations antijuives, des journaux antisémites, et des agressions, l'Etat français à l'époque avait publié des tracts et pris des décisions officielles contre les Juifs, en voici un exemple⁵¹ :

49 Certains historiens disent que le Dey n'avait pas frappé le consul mais l'avait invité à quitter la salle en indiquant la direction de la porte avec son éventail qui était passé à quelques millimètres de son visage.

50 Aissa CHENNOUF, *Op.cit.*, p.74.

51 Illustration empruntée à Aissa CHENNOUF, *Ibid.* p 88

Il s'agit de la liste des magasins juifs en opposition avec les magasins français de la Casbah. C'est la première note de bas de page qui nous intéresse : « Français n'achetez rien chez les juifs. »

DÉSIGNATION
DES
MAGASINS JUIFS & DES MAGASINS NON-JUIFS

NOUVEAUTÉS

Nous commençons la publication des magasins juifs et au-dessous les magasins Français :

MAGASINS JUIFS

Rue Bab-Azoun :
Au Tapis Vert. — Au Petit Profit. — A la Renaissance. — Au Pauvre Indigène. — Aux Montagnes Russes. — Au Bon Marché. — Au Pauvre Diable. — Au Vieux Colon. — Au Caban Blanc. — Gaspillage. — Aux Quatre Saisons. — Au Hasard. — Roi des Soldeurs. — A la Petite Jeannette. — Aux Trois Quartiers.
Fabrique des Vosges, rue Dumont-d'Urville. — A la Grande Poste. — rue de la Liberté, 6. — A la Gazelle, rue d'Isly. — Au Petit Duc, rue Henri-Martin. — Au Petit Paris. — Quatre Nations. — Au Petit Louvre, rue d'Isly.
(L'ANTIJUIF).

FRANÇAIS N'ACHETEZ RIEN CHEZ LES JUIFS

Voici le nom des marchands de nouveautés français auxquels vous devez accorder vos préférences.

Ainsi, les Juifs ne furent admis par aucun des deux camps : les Français leur reprochaient le fait que c'était des gens qui tentaient toujours de former un clan, qui n'essayaient pas de s'intégrer et qui soutenaient les décisions de leurs chefs religieux même si elles allaient en contradiction avec les lois en vigueur.

Evidemment, les Juifs et les Français n'étaient pas les seuls étrangers à Alger, il y avait des Italiens, des Espagnols, des Portugais, des Maltais et des Africains de différentes origines.

Les Français occupaient les quartiers chics d'Alger et à la Casbah ils étaient concentrés dans les grandes rues de la basse Casbah. Les Italiens occupaient eux aussi la basse Casbah mais ils se partageaient les quartiers populaires avec les Juifs. Quant aux Espagnols, qui n'étaient pas nombreux, ils n'avaient pas un endroit approprié, ils étaient un peu partout sauf à la haute Casbah qui était essentiellement arabe.

A l'époque, la Casbah était divisée en trois arrondissements administratifs : le quartier de la Marine (dit l'ancienne Préfecture) fut désigné comme premier arrondissement, la haute Casbah (ledjbel) représentait le second et la Casbah centrale représentait le troisième arrondissement.

Pour les Algériens, il y avait deux parties dans la ville : la haute et la basse. Mais pour les étrangers, il y en avait trois.

D'après les histoires racontées par nos informateurs lors de certaines discussions qui précédaient le passage aux questionnaires, la grande rue (reliant Bab El-Oued à Bab Azzoun) marquait une frontière qui favorisait la production d'un discours discriminatoire des deux côtés, et à double sens, d'une territorialisation d'abord linguistique avant d'être ethnique et enfin, le marquage d'une double référence temporelle, celle d'avant et celle d'après l'invasion de l'armée française, pour les Algériens et celle d'avant et celle d'après la conquête de l'Algérie pour les Français et les autres Européens.

Nous reviendrons à l'analyse des discours produits à l'époque coloniale lors d'un travail de recherche ultérieur, dans ce qui suit nous allons tenter de retrouver la mise en mots de la Casbah à travers les discours linguistiques et épilinguistiques.

III) Les représentations actuelles :

III-1) Les représentations de l'espace casbadji :

Puisque plusieurs familles quittent chaque année la Casbah au moment où plusieurs autres prennent leur place, nous avons adressé ce questionnaire à deux catégories de personnes, ceux qui y habitent actuellement et ceux qui l'ont quittée mais y ont quand même passé quelques temps. Ce détail est intéressant puisqu'il nous permet de suivre s'il y a ou non une évolution dans les représentations que se font les habitants de la Casbah au fil du temps. Si celles-ci ne changent pas, il faudra tenter de trouver les raisons et de même dans le cas contraire. C'est ce qui explique la formulation de la quatrième question :

4) Habitez-vous la Casbah maintenant ?	
Oui <input type="checkbox"/>	Non <input type="checkbox"/>
* Depuis combien de temps ?	* Depuis combien de temps l'avez-vous quittée ?
* Dans quelle rue habitez-vous ?	* Dans quelle rue habitiez-vous ?

Ceci sur le plan horizontal. Sur le plan vertical, nous pouvons justifier cette question par le fait que toute réponse donnée, tout discours produit dans la suite du questionnaire peut avoir une relation avec le lieu de résidence de notre informateur. L'analyse le prouvera.

Parmi les personnes interrogées, quarante résident encore à la Casbah et quinze l'ont quittée depuis au moins une année (trois informateurs n'ont pas précisé leur lieu de résidence actuel).

La conséquence de la démolition de la partie basse de la ville d'Alger après l'arrivée des Français en 1830, est le fait que depuis, l'on parle de « *ville haute* » (le djbel) et de « *ville basse* » (lewta). Au cours, et après la colonisation, on les désignait par la haute et la basse Casbah. Qu'en est-il après l'indépendance ? Et qu'en est-il aujourd'hui ?

Au lendemain de l'indépendance, la plupart des propriétaires de bâtisses à la haute Casbah ont occupé les appartements abandonnés par les Français.

A l'époque, la différence haute/basse Casbah ne se faisait que sur un plan architectural. Mais quelques années après, l'écart commençait à se creuser entre les « *vrais* » et les « *faux* » casbadjis.

En réalité, cette forme de ségrégation existait même au cours de la présence française. Quelques enquêtés (âgés entre 72 et 80 ans) nous ont révélé ce détail sans même être conscients de ce qu'ils nous donnaient comme informations. Par exemple, lors d'une fête de mariage, beaucoup de femmes qui se disaient « *vraies casbadjies* » tenaient à marquer leur territoire en occupant les premières places devant la mariée si celle-ci était la fille d'une des leurs, et à l'écart si elle ne l'était pas. De plus, le langage, les habits et même les gestes différenciaient les femmes casbadjis des autres femmes venues de milieux ruraux.

Après l'indépendance, beaucoup de ceux qui ont fuit la campagne ont soit loué des chambres ou des appartements à la basse Casbah, soit ils se sont accaparés un logement comme les autres. D'après l'enquête réalisée pour le présent travail, il s'est avéré que durant les quelques mois qui ont suivi l'indépendance, la majorité des Kabyles occupaient la haute Casbah alors que les Souafa c'est-à-dire les Arabes originaires du sud algérien, occupaient la basse.

L'explication de ce phénomène est simple. Tout dépendait de l'origine du propriétaire de la Douera (la bâtisse) : s'il était kabyle, il hébergeait les membres de sa famille, les voisins du village et les connaissances. S'il était originaire du sud ou du reste du territoire, à part la Kabylie, c'est pareil, tout ceux qui venaient de ces régions avaient une adresse ou un nom qu'ils devaient impérativement trouver pour s'assurer un hébergement.

Mais ce n'était qu'une question de mois puisque très vite, ni les Kabyles ne sont restés majoritaires à la haute Casbah, ni les Souafa ne l'étaient à la basse.

Les gens ne s'occupaient plus de ces détails : des familles entraient et sortaient chaque jour, et parfois, à peine installées qu'elles décidaient de déménager à nouveau.

En images accélérées, la Casbah a connu pendant une bonne dizaine d'années une véritable effervescence. Les visages, les familles, les accents, les habitudes, tout changeait constamment, et la seule ségrégation qui existait était langagière (nous y reviendrons dans le quatrième chapitre.)

III-2) Analyse des données :

III-2-1) Du découpage de la Casbah :

Pour le moment, voyons comment les habitants de la Casbah se représentent leur lieu de résidence.

En chiffres, les résultats obtenus peuvent être traduits comme suit :

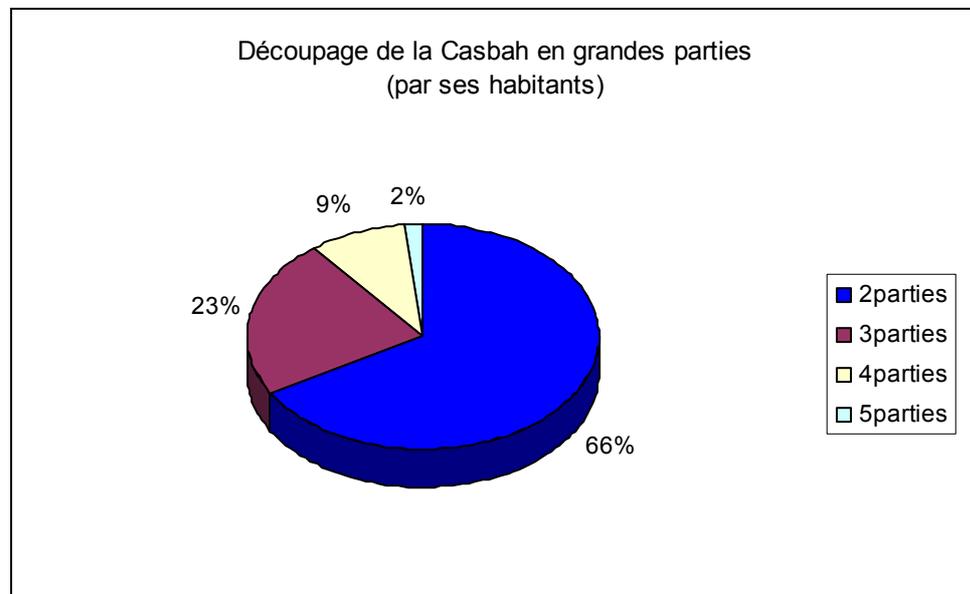


Figure 2

Les données représentées par secteurs dans la figure 2 montrent qu'effectivement, nous pouvons avancer que la plupart de nos informateurs pensent qu'il y a deux grandes parties à la Casbah. Un quart des enquêtés la divisent en trois parties; presque le dixième en quatre et 2% pensent qu'elle se compose de cinq parties.

Seulement voilà, nous ne pouvons prétendre que la séparation entre la haute et la basse Casbah soit aussi évidente et aussi commune à tous comme elle l'était auparavant. 66% est un chiffre important pour une enquête mais il ne faut pas oublier que presque 35% des informateurs sont contre l'idée que la Casbah soit divisée en deux parties, et c'est énorme. En effet, si nous calculons le nombre de ceux qui ne pensent pas que la Casbah est divisée en deux parties par rapport au chiffre réel des actuels habitants, on trouvera que plus de 34235 personnes, et plus de 20721 personnes la divisent en trois parties, la différence n'est pas écrasante.

Ce sont donc des chiffres qui prouvent que si le découpage architectural est commun à tous : haute (désignée par partie traditionnelle)/basse (partie coloniale), le découpage social lui est beaucoup plus compliqué à identifier et encore moins à décrire.

D'abord, si la haute et la basse Casbah abritaient des communautés distinctes, on aurait obtenu un chiffre beaucoup plus élevé que 66%. De plus, lors des échanges qui s'engageaient avec les informateurs autour d'une des questions posées, nos enquêtés nous demandaient toujours de leur préciser ce que nous entendons par « grandes parties »⁵², d'ailleurs, c'est la récurrence de ce genre de questions et le silence qui précède la réponse qui nous a permis de comprendre qu'il y a une différence incontestable entre la distinction haute/basse Casbah sur le plan architectural et social.

En termes plus clairs, notre enquête nous a permis de déduire que si la Casbah était divisée en deux parties au niveau architectural, elle n'est divisée ni en deux, ni en trois, ni en cinq parties au niveau social, elle n'est plus divisée.

L'Autre est reconnu non pas à son adresse mais à son accent, nous y reviendrons dans le quatrième chapitre.

52 On pourrait nous reprocher le fait de ne pas avoir posé la même question (6) dans les deux sens : architectural et social. En réalité, si nous avons connu quelques échecs avec les premiers questionnaires lors de notre pré-enquête c'est à cause des questions qui visent à mettre à jour une fracture urbaine ou une ségrégation sociale. C'est donc pour ne pas irriter nos informateurs et pour gagner leur confiance que nous avons préféré laisser la sixième question vague.

Ensuite, logiquement, si différence il y avait entre les grandes parties de la Casbah, elle devrait être clairement observable à travers les réponses aux questions 7 et 8⁵³ :

« 7) En partant de votre propre opinion, décrivez chacune des parties que vous avez énumérez en mettant une croix dans la case qui vous semble adéquate :

				Tout le temps	Souvent	Rarement	Jamais
Partie A, Nom :.....	Aspect des lieux		Ils sont propres				
			Ils sont calmes				
	caractère des habitants	Leur langage est :	Normal	Peu différent	T. Différent	Beau	Bizarre
		Leur politesse est	T.Bonne	Bonne	Moyenne	Mauvaise	Absente

8) Délimitez chaque partie dans le tableau suivant :

Partie	Ses limites	Elle commence à partir de	Elle se termine à :
Partie A :			
Nom :.....			
Partie B :			
Nom :.....			
Partie C :			
Nom :.....			
.....

Or, les réponses données furent d'une ambiguïté telle qu'il est parfois impossible de trouver le moindre point commun entre elles permettant leur classification. Pour expliquer ce que nous voulons dire, observons d'abord les graphes représentant les réponses de nos informateurs.

53 Proposer trois tableaux à nos enquêtés au lieu de cinq est une conclusion à laquelle nous sommes arrivés à travers notre pré-enquête. D'un côté, eux-mêmes finissent à chaque fois par regrouper les cinq parties en trois et d'un autre côté, si les premiers questionnaires n'étaient pas faisables c'est parce qu'ils demandaient beaucoup de temps à force d'exiger des précisions aux informateurs qui avaient l'impression qu'on leur demandait de choisir un camp, donc de les diviser. Un informateur nous a même accusé de vouloir semer l'idée de la division entre eux.

III-2-2) La représentation des rues au niveau de :

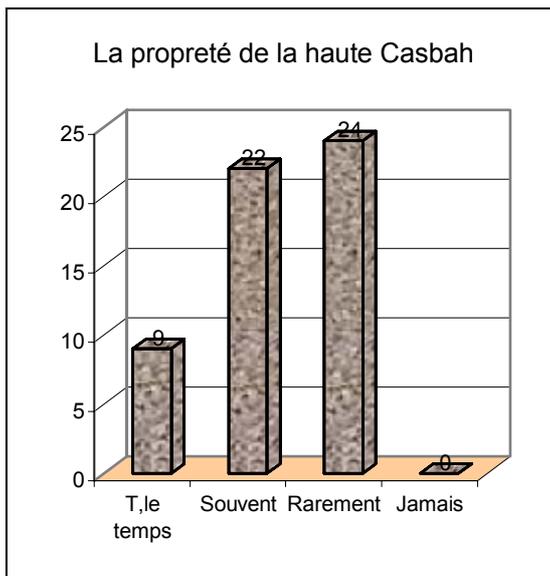
● La propreté.

Nous allons commencer par l'observation des données concernant la propreté de la Casbah telle qu'elle est perçue par ses habitants.

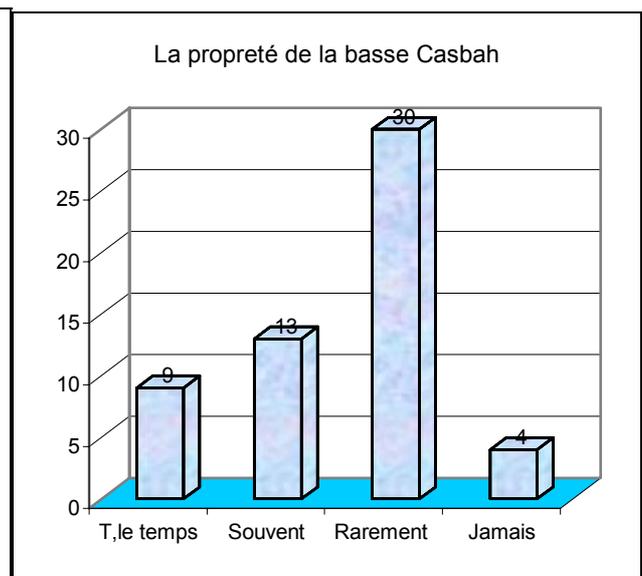
Sur un plan horizontal, on peut expliquer le choix de cette notion « propreté » par le fait que s'il y avait à la Casbah une fracture urbaine évidente, il serait intéressant de savoir si celle-ci ne s'appuierait pas également sur l'hygiène des uns et des autres.

Nous voudrions tout simplement savoir à travers cette question, si la « différence » ne prendrait pas naissance, d'abord, dans la rue entre les endroits propres et les endroits non propres. Sur un plan vertical, les réponses proposées pourront être confrontées avec les autres pour confirmer les informations fournies auparavant et par la suite. C'est-à-dire que si un informateur nous avait découpé la Casbah en deux parties, il ne doit remplir que deux tableaux et non trois; ceci d'un côté, d'un autre côté, la comparaison des réponses données à travers les premières questions et le tableau nous permettra de vérifier l'équilibre permettant à une description argumentée d'en être déduite.

Voici les résultats obtenus en graphes :

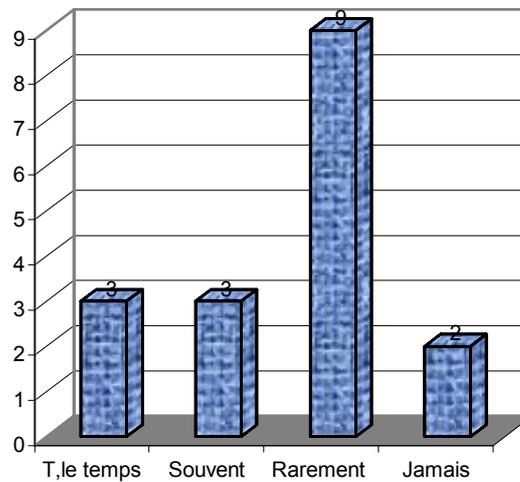


Graphe 4



Graphe 5

La propreté de la Casbah centrale,



Graphe 6⁵⁴

Les graphes 4, 5 et 6 nous montrent d'emblée que pour nos informateurs, toutes les parties de la Casbah sont rarement propres. Pourtant, au cours des conversations qui s'engageaient avec eux, ils disent tous que la haute Casbah était plus propre que la basse et que cette dernière l'était plus que la Casbah centrale. Le problème est que sur les graphes cette différence n'apparaît pas tellement et qu'à première vue, elles sont toutes pareilles. L'explication nous est venue une fois sorti de la Casbah : nos enquêtés nous répondaient en comparant la Casbah aux autres quartiers d'Alger puisqu'ils nous considéraient comme étranger. Leurs réponses relevaient donc d'un ordre général.

54 Le troisième graphe regroupe les données qui concernent la quatrième voire la cinquième partie de la Casbah pour ceux qui l'ont découpé ainsi, eux même les regroupent de cette manière.

Nos enquêtés nous demandaient pour chaque question une explication ce qui fait qu'en leur demandant de comparer les trois parties entre elles sur le plan de l'hygiène uniquement, ils modifiaient immédiatement leurs réponses en disant que la haute Casbah était la plus propre.

Un indice confirme notre point de vue : aucun de nos informateurs n'a dit que la haute Casbah n'était « jamais » propre dans les tableaux. Pourtant, les autres parties ont été considérées comme « jamais propres » à un certain pourcentage même très faible.

Ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'un taux assez important de nos informateurs pensent que les trois parties (voire les cinq) sont souvent propres et un taux plus élevé d'enquêtés disent qu'elles l'étaient tout le temps.

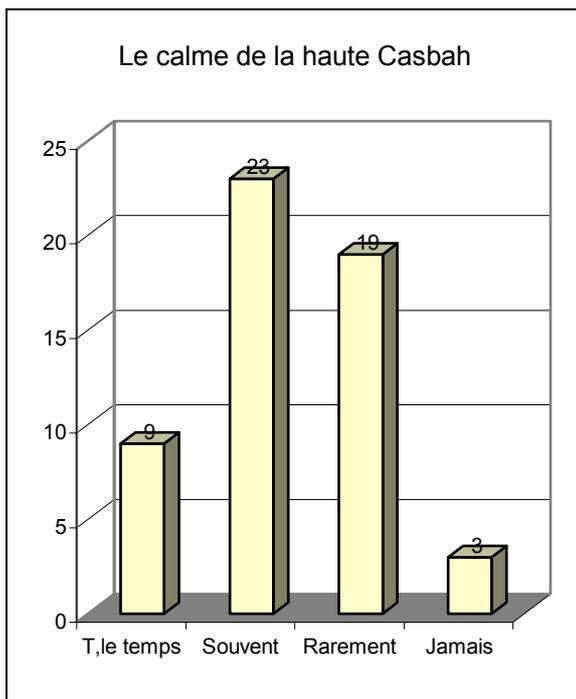
En moyenne, entre les trois graphes 15 % des enquêtés pensent que toutes les parties de la Casbah sont souvent propres et 23% pensent qu'elles le sont tout le temps. C'est étonnant parce qu'entre un même lieu tout le temps propre et un lieu rarement propre voire qui ne l'est jamais, il y a plus qu'une différence, il y a tout simplement une **contradiction**.

Mais le mot est trop important pour une étude de cette nature; alors soit notre terrain est plus compliqué qu'on ne le pensait, soit notre questionnaire est défaillant. Pour valider l'une des hypothèses, nous avons analysé les autres données obtenues.

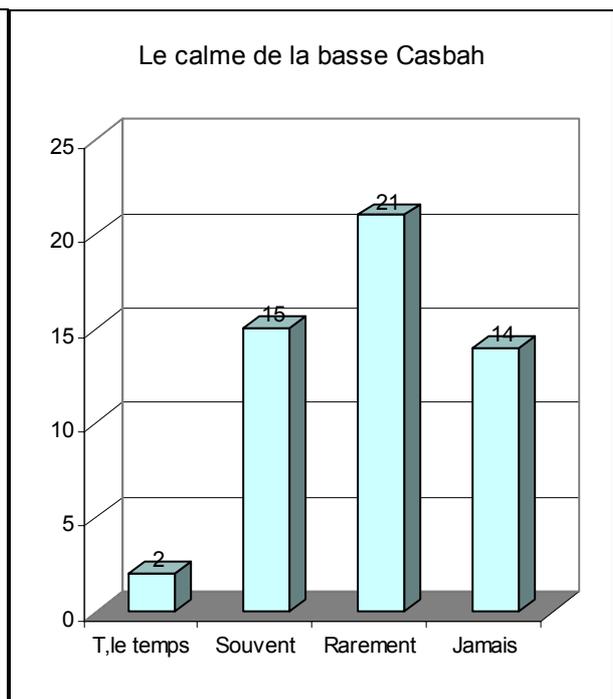
Du calme des différentes parties de la Casbah :

- Parmi ces autres données, nous avons voulu savoir s'il y avait une distinction entre les différentes parties de la Casbah au niveau du calme de leurs rues. Les raisons sont pratiquement les mêmes que celles explicitées horizontalement et verticalement plus haut, sauf qu'avec le calme, nous pouvons vérifier si la discrimination (si elle existe) se fait au niveau spatial ou social.

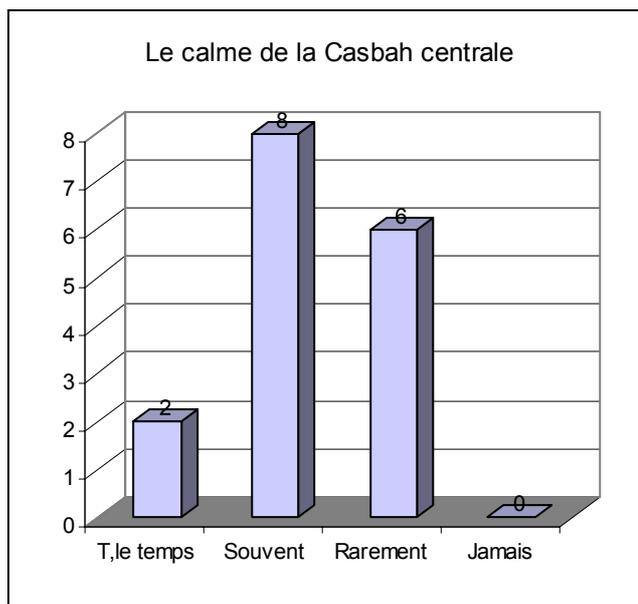
Les résultats obtenus sont représentés dans les graphes suivants :



Graphe 7



Graphe 8



Graphe 9

Au niveau du calme, une lecture superficielle nous permet de déduire que la haute Casbah et la Casbah centrale sont **souvent** calmes : les pourcentages les plus élevés sont enregistrés pour l’adverbe « souvent ».

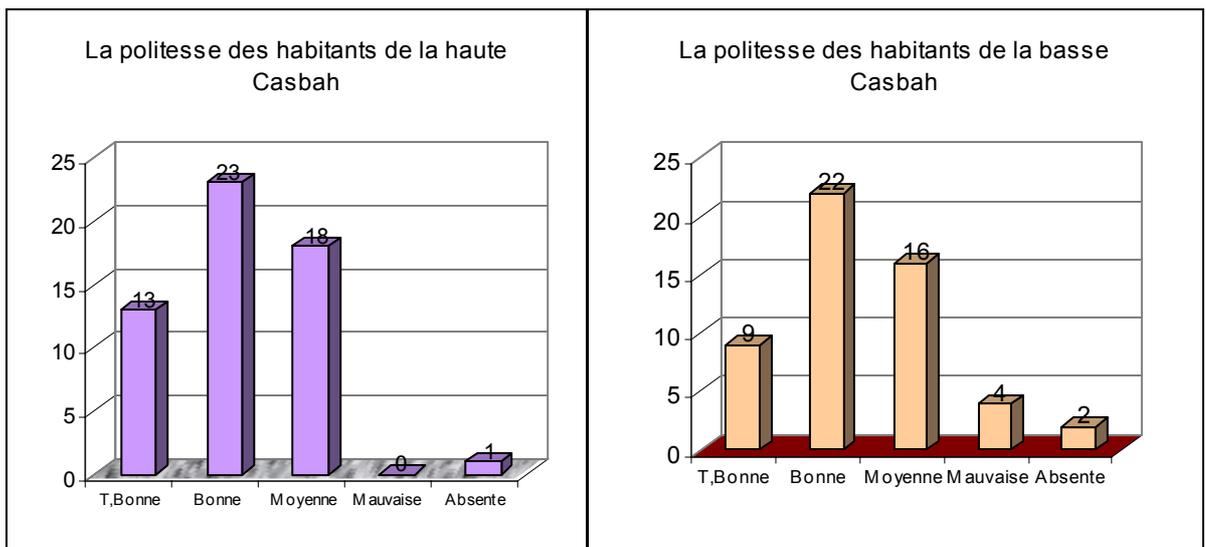
Alors que le calme de la basse est considéré comme rare. Or, une lecture un tout petit peu plus approfondie de ces graphes accentue notre étonnement puisque les taux nous paraissent complètement flous. En effet, si 42% de nos informateurs pensent que la **haute** Casbah est **souvent** calme, comment se fait-il que 35% de ces mêmes informateurs affirment qu'elle l'est **rarement** (graphe7). Les pourcentages sont très proches l'un de l'autre.

Et si 40% de nos enquêtés pensent que la **basse** Casbah est **rarement** calme, comment se fait-il que 29% de ces mêmes enquêtés pensent qu'elle l'est **souvent** alors que presque le même taux (27%) de ces informateurs nous révèlent qu'elle ne l'est **jamais** (graphe6). La différence entre les chiffres n'est pas importante (elle est même parfois négligeable) mais lorsque ces derniers renvoient à des termes complètement contradictoires, une explication s'impose. Ce n'est pas fini, à croire les résultats de l'enquête, Une très grande partie de nos informateurs pensent que la Casbah est souvent calme. C'est drôle car pour un quartier populaire aussi petit et abritant tant de monde, il ne serait pas étonnant que personne ne veuille croire cette affirmation. Dédution : la contradiction persiste.

● **De la politesse des habitants de la Casbah :**

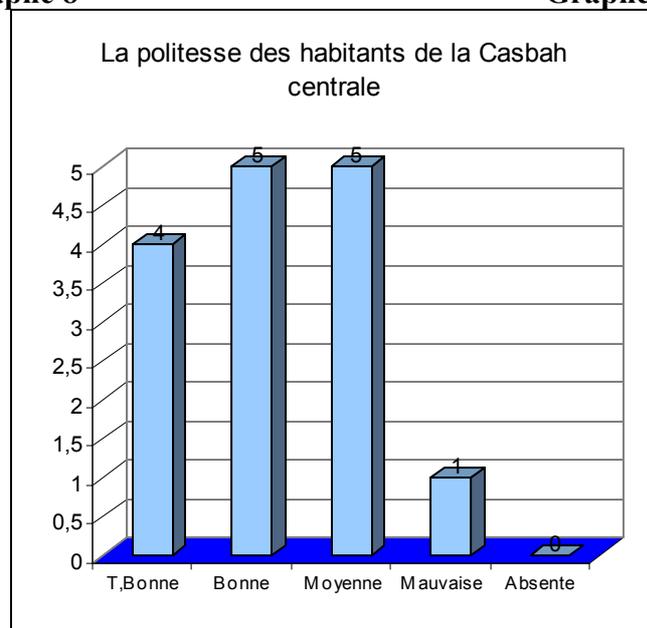
Avant de passer à l'explication et pour compliquer encore un peu plus les choses, essayons de changer de domaine et voyons s'il y a toujours cette contradiction au niveau social⁵⁵. Les résultats sont traduits en graphes comme suit :

⁵⁵ Nous utilisons ces chiffres uniquement pour confirmer ou infirmer la présence de cette contradiction, nous nous intéressons ici à la représentation de l'espace casbadji par ses habitants.



Graphe 8

Graphe 9



Graphe 10

Nous avons voulu savoir comment la politesse des gens de la Casbah est-elle appréciée par eux-mêmes. Nous avons pensé que s'il y avait une distinction entre les différentes parties de la Casbah, elle serait représentée, entre autres, à travers les comportements, donc éventuellement à travers la politesse des uns et des autres.

Pour expliquer ce choix sur un plan horizontal, la politesse est souvent un trait distinctif entre les différentes communautés.

On parle des théories de la politesse dans un processus de technologisation⁵⁶ des interactions voire des comportements. P. BROWN et S. LEVINSON ont mis en place une conception de la politesse⁵⁷ basée, entre autres, sur le principe de face, lui-même développé et analysé par Goffman. Nous ne cherchons pas à analyser la politesse des gens de la Casbah ici, ce qui nous intéresse le plus est la représentation de la politesse que se font les habitants entre eux. Sur un plan vertical, nous avons choisi ce caractère d'une façon aléatoire, il s'agit d'une vérification et non d'une donnée nouvelle. En d'autres termes, nous voulons savoir si notre hypothèse (la contradiction qui caractérise la perception de l'espace) est toujours valable sur le plan social ou non.

Les graphes ci-dessus, montrent dès le premier coup d'œil, que la politesse des gens de la haute Casbah est qualifiée de *bonne*; celle de la basse est entre *moyenne* et *bonne*; alors que celle de la Casbah centrale est à un taux identique entre *bonne* et *moyenne*. Mais si nous observons ces graphes un peu plus en détail, nous comprendrons très vite que la réalité ne s'arrête pas là.

D'un côté, l'adjectif qualificatif « moyenne » choisi pour caractériser une politesse est l'équivalent d'une position neutre pour ne pas dire une abstention. En d'autres termes, nous pouvons dire que cette politesse est perçue comme moyennement bonne ou moyennement mauvaise, c'est exactement comme une bouteille perçue à moitié vide ou à moitié pleine : tout dépend de ce que nous voulons donner comme image.

D'un autre côté, à la question 9 « Y a-t-il un endroit à la Casbah que vous n'appréciez pas ? » Presque la totalité des réponses concernaient la basse et la Casbah centrale. De plus, les raisons furent dans leur majorité, « à cause de la mauvaise éducation des habitants » (nous y reviendrons).

56 Brown et Levinson, *Politeness*, Cambridge, 1987.

57 *Idem*.

En fait, le problème est le suivant : si la politesse des habitants de toutes les parties de la Casbah est considérée comme bonne, comment se fait-il que la plupart de nos informateurs disent ne pas apprécier un endroit soit à la basse Casbah, soit à la Casbah centrale en ayant, dans la majorité des cas, comme argument : « la mauvaise éducation de leurs habitants » ?

Aucun doute, la contradiction est évidente et c'est elle qui nous a permis d'arriver à la déduction suivante : **À la Casbah, l'appropriation des espaces ne se fait pas à l'échelle de la communauté mais plutôt à une échelle restreinte d'un groupe voire d'une famille.**

C'est ce qui explique la divergence des résultats obtenus, une divergence qui a atteint souvent le seuil de la contradiction. Cette déduction est plus simple à accepter lorsqu'on pense au nombre de personnes ou de familles qui s'installent puis repartent chaque mois ou chaque année. La Casbah a depuis toujours connu, et ces dernières années en particulier, une mobilité si importante que rares sont les quartiers où toutes les familles se connaissent et rares sont ceux qui partagent les mêmes habitudes, les mêmes coutumes ou les mêmes préoccupations. Ce qui fait que dans chaque quartier on trouve un groupe de personnes qui s'approprient la Casbah toute entière, un autre dont le seul souci est d'en sortir à tout prix, et un autre groupe de gens qui veulent s'intégrer par tous les moyens.

III-2-3) Découpage individuel, frontières virtuelles :

Un autre argument concernant cette perception individuelle de l'espace casbadji : nous avons demandé à nos informateurs de préciser les limites géographiques des grandes parties de la Casbah qu'ils ont citées en répondant à la question **8** :

8) Délimitez chaque partie dans le tableau suivant :

Partie \ Ses limites	Elle commence à partir de	Elle se termine à :
Partie A : Nom :		
Partie B : Nom :		
Partie C : Nom :		

Les réponses furent d'une divergence frappante et ce, à tous les niveaux. D'abord, par rapport aux limites géographiques réelles entre chaque informateur, aucune partie n'a les mêmes frontières, à croire que la plupart ne connaissent pas le nom des rues et encore moins les endroits où se trouvent ces rues. Ensuite, par rapport aux noms qui nous sont proposés.

Le problème de ces données est que les noms désignés renvoient à un même endroit sauf qu'à chaque période ils changent de superficie et donc de repères spatiaux entre les différentes générations. En d'autres termes, les différents noms qu'ont eus les rues de la Casbah à l'époque coloniale puis durant les années soixante-dix, quatre-vingts et quatre-vingt-dix renvoient aux mêmes endroits certes mais qui n'ont pas la même superficie, donc qui n'ont pas les mêmes frontières, ce qui fait que pour certains la haute Casbah s'arrête à tel endroit, alors que pour d'autres elle s'arrête un peu plus haut ou un peu plus bas.

Le pire c'est qu'il n'y a qu'une seule grande route qui sépare la haute de la basse Casbah.

Prenons l'exemple des limites données par nos informateurs à la haute Casbah⁵⁸.

⁵⁸ Les données identiques n'ont pas été reprises ici, c'est pour cette raison qu'il y a 28 informateurs seulement.

Les réponses ont été représentées en tableau (tab.2)

<i>Informateur n°</i>	<i>Limites de la haute Casbah</i>	
	<i>Elle commence à partir de...</i>	<i>Elle se termine à...</i>
1	Bab Djedid	Sidi Mhamed Chrif
2	Rue Malika. B (ex Canton)	Rue de la Victoire
3	Porte Neuve- Haute Casbah	Marché
4	Bab Ejdid	Amar Ali
5	Arbadji Abd Errahman	Bab El Djadid
6	Bab Ejdid – Citadelle	Zoudj Ayoun-Djamaâ Lihoud
7	Sidi Ramdhan	Djamaâ Ketchaoua
8	Rue Ben Chneb	Rue Arbadji Abd Errahman
9	Serkadji	Djamaâ Lihoud
10	Rue Porte Neuve	Rue N’fissa
11	Haute Casbah- Etat Major	N’fissa
12	Citadelle	Rue N’fissa
13	Boulevard de la Victoire	Hôpital Aïssat Idir
14	Bab Ejdid	Marché Amar Ali-Djamaâ Lihoud
15	Rue Arbadji et Amar Ali	Bd de la Victoire
16	Etat Major	Rue Médée
17	Bab Ejdid	Sidi Ramdhan
18	Dar Elhgoula (Serkadji)-Sdjiourat	Rampe Vallet- 2 ^{ème} Kdim
19	Bab Ejdid	2 ^{ème} Kdim
20	Bab Ejdid – Café Gourari	Djamaâ Lihoud – Essafir
21	Serkadji	Safir
22	Bab Ejdid	Djamaa Lihoud- Arbadji Ali
23	Bab Ejdid	Djamaa Lihoud
24	Bab Ejdid	Sidi M ^{ed} Chrif
25	Palais du Dey	Djamaa Ketchaoua
26	Bab Ejdid	Sidi Abd Errahmen (rue de la Lyre)
27	Dar Essoltan	Djamaa Lihoud
28	Bab Ejdid – soustara	Djamaa Lihoud- Sidi Abd Errahmen

Le tableau ci-dessus rend évidente la marge de différence qui change pratiquement d’un informateur à un autre. Le problème est que les différents noms qui renvoient à une seule rue par exemple, ne renvoient pas à la même superficie. Entre Bab Ejdid, Porte Neuve et Sidi Ramdhan, il y a une immense différence. En réalité, officiellement, on ne parle plus de rues ou de quartiers à la Casbah mais d’îlots.

III-2-4) Le découpage officiel, les îlots :

En effet, les responsables des services techniques de la Casbah nous ont expliqué que, dernièrement ils ont découpé la Casbah en 5 îlots pour pouvoir gérer la rénovation de certaines parties et la reconstruction des autres.

De haut en bas, les cinq îlots sont :

- 1) Îlot Sidi Ramdhan : Il comprend la superficie allant du Boulevard Hahad AbdErrezak, en tournant à droite avec la rue Ben Chneb puis en remontant vers la mosquée Sidi Ramdhan jusqu'au boulevard de La Victoire. Il est appelé aussi Secteur ASROUT par les services techniques de la Mairie.
- 2) Îlot Ammar Ali : Du boulevard de La Victoire en descendant par la mosquée Sidi Ramdhan puis en tournant à droite avec la rue Arbadji Abd Errahman et en remontant pour revenir au boulevard de La Victoire par la mosquée Sidi Abd Allah, c'est le secteur NET COM. Le deuxième secteur (HYD) reprend l'itinéraire allant de la descente de la mosquée Sidi Abd Allah, traversant la rue Arbadji jusqu'à la rue Bouzrina puis en remontant vers le marché Ammar Ali, la mosquée Mohamed Chrif ensuite à gauche par la mosquée Djamaâ Essafir jusqu'à l'extrémité du boulevard Ourida Meddad.
- 3) Îlot Mer rouge : Il est limité par le marché Bouzrina, le boulevard Ourida Meddad et la descente de la mosquée Mohamed Chrif. Il est désigné par le secteur DTP.
- 4) Îlot Ammar El Kama : Il comprend toute la partie basse allant de la rue Ahmed Bouzrina au boulevard Ernesto Che Guevara.
- 5) Îlot Lalahoum : Il englobe toute la partie nord-est restante.

Il est clair que le découpage en îlots ne fait pas de différence entre haute ou basse mais se base sur d'autres critères beaucoup plus urbanistiques et architecturaux. Cette cartographie n'a aucune relation avec le découpage de nos informateurs et n'arrange rien à la complexité des données obtenues.

Ainsi, entre la cartographie officielle et la cartographie de chaque informateur tout paraît anarchique, et bien il n'en est rien : cette complexité et cette divergence est logique lorsqu'on a compris qu'à la Casbah, les repères spatiaux ne se font pas au nombre des grandes parties, mais aux nombres des groupes ayant les mêmes références : il peut s'agir d'une même tranche d'âge, d'une même famille ou d'un groupe de personnes ayant les mêmes origines.

C'est ce qui corrobore la conclusion à laquelle nous sommes arrivé plus haut. En d'autres termes, si l'appropriation des espaces se faisait d'une manière collective, on aurait trouvé deux ou trois délimitations distinctes entre nos informateurs. Nous avons eu cependant, sur 58 enquêtés, dix abstentions et 28 délimitations distinctes concernant la haute Casbah seulement. 28 frontières pour un seul endroit, c'est une preuve irréfutable que la territorialisation n'est pas commune au niveau des communautés mais au niveau des petits groupes de familles, voire d'individus.

III-2-5) Les cafés Gourari et Tlemçani :

Le dernier argument que nous avons pour étayer notre thèse est un exemple, celui de la conséquence de cette territorialisation limitée :

Il y a à la basse Casbah deux cafés très connus (le café Gourari et le café Tlemçani). Nos informateurs nous ont appris qu'à l'intérieur, les anciens casbadjis – non dans le sens de « vieux » mais dans celui « d'originaires » – occupaient toujours les tables du côté gauche. L'explication tient dans le fait qu'il y a à gauche des deux cafés, deux mosquées : Djamaâ Elkbir, et Djamaâ Ejdid.

Les anciens casbadjis se réunissent à l'endroit le plus proche des portes des deux mosquées où ils font tous les jours leurs prières sur le même côté : gauche. Puis en sortant de la mosquée, ils s'installent dans les tables les plus proches de la sortie des cafés qui sont à gauche.

Cette appropriation d'endroits très restreints: des tables d'un café et de quelques mètres carrés dans des mosquées reflète très bien la caractéristique spécifique de la territorialisation limitée de l'espace casbadji.

Conclusion :

Le point de départ de l'appropriation des espaces à la Casbah était bien distinct depuis le débarquement des troupes françaises. Après la construction des nouveaux immeubles, la frontière entre la haute et la basse Casbah était plus qu'évidente⁵⁹. Sur le plan architectural, certains auteurs vont même jusqu'à parler d'opposition entre une nouvelle et une ancienne ère. Et sur le plan social, les Européens s'installaient dans la basse Casbah alors que les arabes s'installaient à la haute.

Après 1962, les données n'étaient plus les mêmes. La basse Casbah n'était plus un terrain interdit, et la frontière entre les deux parties ne fonctionnait plus de la même manière. On se demande même si elle a eu, après cette date, une quelconque fonction que ce soit. En effet, durant les années soixante, les gens avaient d'autres préoccupations que de voir où habitaient telle communauté et où était installée telle autre. Des centaines voire des milliers de personnes s'installaient puis repartaient de la Casbah et aucun chiffre n'illustre cela aujourd'hui. Seuls quelques enquêtés âgés, témoins permanents des faits à l'époque, ont pu nous raconter les détails des événements.

Les natifs de la Casbah commençaient à être en nombre inférieur à celui des personnes qui ne l'étaient pas et une ségrégation commençait à voir le jour. Elle n'était plus ethnique mais langagière et vestimentaire. L'Autre ne parle pas « casbadji » et ne s'habille pas comme les Algérois⁶⁰.

C'est donc à partir de cette période que le découpage de la Casbah n'avait plus aucun sens pour ses habitants, la territorialisation se définie d'une manière quasi-individuelle à tel point qu'un même endroit peut avoir des dizaines d'appellations et des dizaines de limites. C'est la preuve qu'il n'y a pas un « système » qui gère la territorialisation au niveau sociolinguistique.

59 Voir l'illustration de la séparation entre la haute et la basse Casbah sur la carte géographique en annexe III.

60 Nous reviendrons à cette ségrégation dans le quatrième chapitre.

Nous avons, vu à travers les données obtenues, que la divergence entre les informations fournies par nos enquêtés, atteignait souvent les limites de la contradiction. Il s'est avéré qu'il n'y a eu aucune erreur mais qu'au contraire, les résultats devaient être contradictoires puisqu'on demandait à nos informateurs de se positionner sur le terrain alors qu'il n'y avait pour eux aucun repérage identitaire au niveau spatial.

La représentation de l'espace casbadji se fait encore une fois d'une manière égocentrique et non collective. Egocentrique est à considérer ici dans un sens plus ou moins large, c'est-à-dire que les représentations en questions se font à l'échelle d'une famille ou d'un petit groupe comme elle peuvent se faire à une échelle encore plus restreinte d'un seul individu.

Chapitre III

De l'identité Casbadji.

« ...l'identité urbaine, à la fois très reconnaissable et très évanescence selon le prisme par lequel on l'aborde, se définit par rapport à un processus quasi dialectique entre conjonction (le rapport à la communauté) et disjonction (le rapport à l'altérité) ».

T. BULOT et N. TSEKOS. *Langue urbaine et identité.*

Introduction :

Elle a commencé par être connue comme la « *Ville aux mille canons* », *El Mahroussa* (la bien gradée), *la citadelle, la forteresse, la médina, Alger la blanche et Elbahdja*⁶⁰; elle est ensuite devenue *la ville arabe, la ville indigène, la vieille cité barbaresque, le labyrinthe, le quartier arabe*⁶¹ avant de se transformer en *un bidonville*⁶² et un *ghetto*⁶³. Les trois séries d'appellations correspondent aux trois ères ou époques qu'a connus la Casbah d'Alger.

Par sa position géographique, son climat, son port et ses terres fertiles et prometteuses, Alger d'avant le XVIII^e siècle (qui se limitait aux frontières de la Casbah uniquement) n'avait guère connu de paix des siècles durant. Mais ses prétendants ne la rendaient que plus forte. D'un petit *comptoir romain*, à l'une des villes les plus fortes de la Méditerranée qui dictait ses lois dans toute la région et ce, pendant plus de trois siècles, la Casbah a pu se forger une identité assez impressionnante qui lui a permis d'être surnommée la « ville aux mille canons » par les étrangers au moment où ses habitants la baptisait El Mahroussa surtout après le terrible tremblement de terre qui a frappé Alger vers 1716. El Mahroussa veut dire « la bien gardée »; non pas par ses soldats mais par Dieu. Cette appellation nous l'avons retrouvée chez quelques uns de nos informateurs qui l'ont justifiée par le fait que malgré la fragilité de la Casbah et malgré les nombreuses tentatives d'invasions, de colonisations et de destructions qu'elle a subies en plus du tremblement de terre, elle existe toujours : Il n'y a aucune autre explication pour eux sauf celle de la bienveillance divine.

60 Toutes ces appellations ont été relevées dans « Alger historique. » in, *Guide d'Alger*. Ed., Guides Addiwan. 2001, p.15.

61 La vieille cité barbaresque et le quartier arabe sont des appellations utilisées par Léon LEHURAUX, *Alger la lumineuse*, site Internet <<http://google.fr/Alger> vue par les voyageurs/alger-roi.net.htm>.

La ville arabe, la ville indigène et le labyrinthe ont été utilisés par beaucoup d'auteurs français dont E. FROMENTIN. *Une années dans le Sahel*. 1859. Guy de Maupassant, *Le Gaulois*, Plon, 1888.

62 Bidonville est une appellation qui a d'abord fait le tour des médias avant d'être reprise par les chercheurs et les spécialistes en sociologie comme Djaffar LESBET « La Casbah une cité en reste. » in, *Revue Réflexions, La ville dans tous ses états*. Sous la direction de M. MADI, Casbah édition, Alger, mars 1998. p.75-101.

63 *Ghetto* figure dans un article sur Internet de I.S, Casbah, Travail et vie quotidienne, jeudi 5 août 2004. <<http://www.google.fr/casbah-algérie-travail-et-vie-quotidienne.html>> 05/08/2004.

Il a fallu attendre le XIX^e siècle pour voir la flotte algérienne anéantie face à l'offensive anglaise dirigée par Lord Exmouth en 1816. Puis une deuxième défaite en 1830, non au port mais à l'intérieur des terres : « de dos » comme disent certains face aux troupes françaises qui réussirent à faire abdiquer le pouvoir de l'époque.

Les documents qui traitent d'Alger et de son identité entre le XIV^e et le XVIII^e siècles ne sont pas nombreux, en plus du fait qu'ils soient très rares. Les plus connus se comptent sur les bouts des doigts : H. De Haëdo (1612); E. D'Aranda (1656); R. Du Castelet des Boys (1665); F. De Rocqueville (1675); N. Laugier de Tassy (1725); L. D'Arvieux (1735)...

Nous ne nous attarderons pas dans la description de la représentation de l'identité d'Alger au cours de ces années, bien que nous lui consacrerons quelques paragraphes, mais nous y reviendrons lors d'une recherche ultérieure beaucoup plus approfondie.

Par contre, il y a énormément d'auteurs (Français et Algériens) qui ont décrit d'Alger pendant de la colonisation française, ce qui pourrait nous permettre de brosser un tableau des représentations que l'on se faisait de l'identité d'El Djazaïr. Ceci sera possible à travers l'analyse de ces discours et celui de quelques informateurs, témoins des dernières années de ces représentations avant l'indépendance, sur un plan littéraire et pragmatique.

Ensuite, nous analyserons les données que nous avons obtenues à travers notre questionnaire pour tenter de dépeindre l'actuelle (voire les actuelles) représentation(s) de l'identité de la Casbah.

I) Des incalculables drapeaux, emblèmes et blasons d'Alger :

I-1) Avant 1830 :

Bien avant la fondation d'El-Djazaïr, la région était sujette à d'innombrables agressions. En effet, dès l'an 25 et jusqu'au seizième siècle, Icosim (Icosium⁶⁴) a fait partie des royaumes hammadite, ziride, rostémide, zianide, almoravide, mérinide, hafside, une cité phénicienne puis un port romain avant d'être sérieusement menacée par les Espagnols.

Durant toute cette période, El-Djazaïr n'avait pas une identité à part entière mais elle en changeait avec chaque nouveau conquérant et occupant.

Sa réputation se limitait à sa position géographique et à ses richesses naturelles fort intéressantes d'où ses nombreux prétendants.

Pour éloigner les Espagnols, installés sur les îlots en face de la cité, la population d'El-Djazaïr (soutenue par les habitants de Jijel et de Béjaïa) a fait appel aux forces ottomanes. C'est à cette époque qu'on a commencé à parler d'un « nouvel Etat » : la Régence d'Alger. Les Espagnols furent certes chassés par Kheireddine Barberousse le 27 mai 1529, mais Alger restera turque jusqu'en 1830 soit trois siècles d'occupation. De 1830 à 1962 l'Algérie sera occupée par les Français qui vont sérieusement la marquer.

En fin de compte, d'un royaume à un autre et d'un état à un autre, Alger n'a pratiquement jamais eu le temps de se caractériser par « Une » identité propre à elle. L'une des preuves par laquelle nous pouvons corroborer notre idée est le fait que les historiens ne se sont pas mis d'accord sur la date à laquelle Alger a été fondée. En effet, certains disent qu'elle fut créée au X^e siècle, d'autres au XV^e siècle alors que dans quelques encyclopédies on nous apprend qu'Alger a été fondée par les Berbères en l'an 925⁶⁵.

64 Icosim lorsqu'elle faisait partie du Royaume de Juba II, ensuite Icosium quand les Romains l'ont occupée en l'an 40.

65 F. De Mulder. *Alger*, Encyclopédie *Encarta* 2005 (sur CD.Rom).

Cette différence de dates prouve que chacun délimite un repère temporel renvoyant au commencement d'une existence définie nécessairement à travers une identité bien distincte. Mais puisque les historiens ne sont pas d'accord sur une date précise, se basant chacun sur des arguments jugés irréfutables, nous pouvons déduire que c'est la diversité d'identités qu'a eue Alger qui a condamné les historiens à un désaccord perpétuel.

Tentons une explication : Alger abritait tellement de communautés d'origines diverses qu'il était pratiquement impossible d'en faire une description détaillée. Il y avait des Arabes, des Maures, des Kabyles, des Saphis, des Janissaires, des Corsaires de toutes origines, des Juifs, des Africains...etc. En tout, une dizaine de communautés qui avait chacune son propre rapport et sa propre représentation de l'identité d'El-Djazaïr.

Faute de textes ou de matière (riche et diversifiée) à analyser pour déceler ces représentations nous ne pouvons avancer autre chose, sauf peut être pouvons nous citer quelques passages d'un des auteurs du XVI^e siècle, qui nous illustre la pauvreté des supports disponibles.

Citons donc Léon L'Africain qui, durant plus de sept ans (de 1510 à 1517), a effectué plusieurs voyages à Alger avant d'écrire *Description de l'Afrique*⁶⁶. Ouvrage assez volumineux mais dans lequel la description d'Alger est « *sommaire sans jamais indiquer de nom de lieu... [alors que l'étymologie du mot Gezeir, El-Djazaïr] est en partie inexacte* »⁶⁷.

Il décrit Alger comme suit : « *Elle est très grande et fait dans les 400 feux. Ses murailles sont solides et extrêmement fortes construites en grosse pierres. Elle possède de belles maisons et des marchés bien ordonnés dans lesquels chaque profession a son emplacement particulier.*

66 Léon L'AFRICAIN. *Description de l'Afrique*. Nouvelle édition traduite de l'italien par A. Epaulard. Maisonneuve, Paris 1956.

67 Gilbert BEAUGE, "Les mots et les images. Alger 1550-1930". in *Alger, une ville et ses discours*. Editeurs Naget Khadda et Paul Siblot. Collection : *le fil du discours*. Praxiling. 1996. p.62.

On y trouve aussi bon nombre d'hôtelleries et d'étuves. Entre autres édifices, on remarque un superbe temple très grand, placé sur le bord de la mer, et devant ce temple une très belle esplanade aménagée sur la muraille même de la ville, au pied de laquelle viennent frapper les vagues. On voit autour d'Alger de nombreux jardins et des terrains plantés d'arbres fruitiers... »⁶⁸

Il est très facile de remarquer que l'auteur n'évoque à aucun moment les gens qu'il rencontre il s'agit dans son ouvrage de géographie et surtout d'Histoire comme les récits des différentes guerres menées sur le sol algérois.

Léon L'Africain est l'un de ces auteurs qui ont, certes, laissé des traces de ce qu'était la vie à Alger au cours du XVI et XVII^e siècle mais quoi qu'il en soit, tous ces textes et même les images qui les accompagnent parfois (telles que les cartes géographiques et les peintures) représentent un seul point de vue : celui d'un étranger, un missionnaire ou un artiste venu à Alger au cours d'une expédition. C'est Alger vue par les étrangers, ce qui ne nous permet pas de déduire les représentations réelles que se faisaient les habitants d'El-djazaïr de l'identité de leur ville, mais du moins on peut en tracer une esquisse d'une manière indirecte. C'est-à-dire que nous allons tenter de retrouver les caractéristiques de ce rapport à travers les récits de voyages (et peut être dans un travail ultérieur, à travers les représentations iconographiques, les cartes géographiques et les premières photos d'Alger au XIX^e siècle).

Faute de moyens donc, les représentations que se faisaient les différentes communautés occupant Alger, entre le X^e et XVIII^e siècle, ne nous sont parvenues qu'à l'état de fragments, contrairement à celles des voyageurs qui ont pu produire des récits de voyages restés intacts jusqu'à nos jours.

68 Léon L'Africain, *Description de l'Afrique*, Paris, 1981, cité dans *Guide d'Alger Op.cit.*, p.19.

Nous pouvons citer ces membres d'expéditions, pas nombreux mais dont l'impact des récits sur la communauté internationale fut, dans la plupart des cas, désastreux. Il s'agit de Nicolas de Nicolay, Léon L'Africain, Juan Pacheco, Diego de Haëdo, D'Aranda, D'Arvieux...etc.

Dans l'ensemble de ces ouvrages, il s'agissait de représentations faites à partir d'un premier regard posé sur l'espace algérois.

Pour beaucoup de ces auteurs, Alger avait un aspect plus négatif qu'appréciable. On peut même parler d'une stratégie de dévalorisation de l'espace à travers une image négative de ses occupants. L'espace se voyait ainsi attribué une (voire des) fonction(s), comme les terrasses, les cafés, les mosquées, les hammams...etc. A titre d'exemple, les terrasses telles qu'elles étaient citées dans l'œuvre de Laugier de Tassy connotent des lieux de fuite, des lieux d'où l'on guettait le retour des corsaires : « ...*la plus grande attente des algériens est d'observer si leur corsaires reviennent avec des prises* »⁶⁹.

L'espace est ainsi jugé complice avec les Algériens vus comme des êtres qui dérangent : « *Le café est associé à la fainéantise à l'oisiveté et à la suspicion; la mosquée à la superstition* ». On peut trouver cette image chez Haëdo : La « *grande paresse et oisiveté des musulmanes (se traduit par le fait que) le mobilier de leur maison est peu de chose, parce qu'elles ne travaillaient pas comme les chrétiennes à l'augmenter par leur industrie et leur activité.*

Aussi voit-on que tout en ayant des maisons très grandes et beaucoup d'appartements ornements, elles ont à peine une pièce bien arrangée. »⁷⁰

69 Laugier de Tassy, *Histoire du royaume d'Alger*. Amsterdam, H. du Sauzet 1725.

70 Diego de Haëdo, *Topographie et Histoire générale d'Alger*. Valladolid, A Coello, 1612.

Il n'y a pas que les femmes qui sont mal vues, les algériens ont la réputation d'être avares : « *Les habitants du royaume d'Alger sont naturellement fort avares, et ils ne font pas difficulté de se reconnaître tels. Ils disent communément, que lorsque les chrétiens veulent peindre un algérien, ils représentent un homme à qui on bouche un œil avec un piastre, pendant qu'on lui crève l'autre avec un couteau; ce qu'il se laisse faire pour gagner le piastre* ». ⁷¹

Entre le XVII^e et XVIII^e siècle, les expéditions à destination d'Alger se raréfient et les récits n'évoquaient que sommairement la régence d'Alger. A cette époque, El-Djazaïr est vue comme un Etat indocile pirate et bandit à cause des activités de sa flotte au large de la méditerranée. Ces activités se résument en un ensemble de taxes imposées à tous les bateaux et navires qui passaient dans la région. C'est ce qu'on appelait aussi la *course*. Cette dernière était un phénomène très répandu en méditerranée. Elle était pratiquée par des navigateurs de tous les pays, sauf que les récits (écrits et oraux) ne rapportaient que les aventures des corsaires algériens leur donnant ainsi l'image d'une bande de pirates sans aucune morale, soutenue par un Etat lui-même complice de ces activités jugées méprisables. Quelques rares textes écrits à cette époque confirment ce qui vient d'être dit, c'est-à-dire la pratique de la course par les Européens. Citons par exemple F. Braudel : « *En 1608, près de Rôde, la flotte de Saint Etienne s'empare de tous les vaisseaux turcs chargés de pèlerins pour la Mecque.* » ⁷².

C'est donc entre le XVI^e et le XIX^e siècle qu'Alger se forgea cette identité (même vue négativement par la communauté internationale). Elle réussit à dicter ses lois en méditerranée et s'est beaucoup enrichie grâce à la course.

71 L. de TASSY, *Op.cit* p.116-117.

72 Citation relevée dans *Guide d'Alger, Op.cit.*, p.30.

Ce fut loin d'être une période de paix. En effet, les Rois et Amiraux d'Espagne, Charles Quint et Charles III, avaient attaqué à trois reprises le port d'Alger à travers trois expéditions guerrières avant d'être imités par les rois Français et Anglais, les Tsars Russes, les Princes d'Italie, les Papes y compris les Moines guerriers de Malte. C'est l'époque des Raïs et des légendes. Les exploits des corsaires rapportés par les algériens se transformaient en récits de voyages extraordinaires à double fonction : source de fierté pour les Algériens et source de haine pour les Européens qui multipliaient leurs attaques.

Ce discours oral (et quelques écrits) alimentait les idées de fierté vis-à-vis de la flotte algérienne. Une fierté passée de la flotte aux habitants de la Casbah puis à l'ensemble du pays.

C'est à travers ce discours valorisant que l'identité d'Alger s'est confirmée et consolidée. C'est ce même discours qui a attribué à Hamidou Ben Ali le titre (puis la légende) du fameux Raïs Hamidou avant d'être désigné par « *l'illustre fils de la Casbah* »⁷³.

Les histoires rapportées faisaient basculer les faits de bravoure vers le mythe et parfois de la réalité à l'imaginaire. Ainsi, lorsque Raïs Hamidou (commandant des plus importants navires d'Alger) se savait condamné au large de Gibraltar, suite à des blessures mortelles causées par les éclats d'un obus sur son navire, il demanda à son lieutenant de jeter son corps par-dessus bord. En racontant cette histoire, les gens ajoutaient (et ajoutent) toujours cette fameuse justification qu'il l'avait fait « à l'image d'un **authentique D'ziri** ». Nous comprenons par là que le « vrai » algérois est ce guerrier entêté, ce héros d'une bravoure inégalée et démesurée. L'exagération était de coutume dans presque tous les récits de cette époque. Mais qu'en est-il du niveau intellectuel des Algérois ?

⁷³ *Guide d'Alger, Op.cit.*, p.34.

On sait que le niveau d'instruction des héros d'un pays a beaucoup d'influence sur l'identité de ce dernier. Et bien il faut souvent aller très loin pour découvrir les autres valeurs qu'avaient les Algérois célèbres à cette époque. Ces renseignements sont tous des indices que l'on retrouve souvent dans les anciens noms de rues et de quartiers d'Alger. Cette méthode avait justement cela pour tâche : préserver la mémoire des algérois pour contrer la volonté qu'avaient les différents occupants d'Alger d'effacer et de détruire tout indice reflétant la mémoire d'El-Djazaïr.

Prenons un exemple au cours de l'occupation d'Alger par les Turcs : Il y a une mosquée qu'on appelle jusqu'à nos jours Djamaâ Sidi M'hamed Bou Qobrine (la Mosquée de Sidi M'hamed aux deux sépultures).

Commençons par l'histoire : il s'appelle Mohamed Ben Abd Errahmane, né en 1728, il fut un grand intellectuel ayant fait des études très poussées à l'ancienne Zaouïa, aujourd'hui Université, d'El-Azhar en Egypte. A son retour il établit l'Ordre religieux kabyle. On lui témoigna un grand respect pour avoir sauvegardé l'identité berbère. Rappelons qu'Alger a été fondée par les Berbères en 925, ce qui explique cette revendication de l'identité algéroise comme principalement kabyle.

En 1790, après sa mort, la population a soutenu sa famille pour inhumer son corps dans son pays natal en Kabylie, bien qu'il eu passé beaucoup de temps à Alger. Les Turcs, n'étant pas d'accord et ne pouvant agir contre, décidèrent d'exhumer son corps et de le transporter durant la nuit pour l'ensevelir à Alger. Mais les Algérois, plus rusés, inventèrent une légende : il paraît que les disciples du marabout creusèrent toute la nuit pour vérifier si réellement son corps a été exhumé, ils disent l'avoir trouvé intact bien que les Turcs confirment leur déplacement en Kabylie ce jour là. A partir de ce jour, les Algérois donnèrent à ce grand religieux berbère le nom de Sidi M'hamed Bou Qobrine : Avec une sépulture à Alger et une autre en Kabylie.

Au niveau linguistique et sociolinguistique, cette histoire a favorisé l'installation d'un discours constituant une stratégie pour la préservation de l'identité algéroise : une identité berbère.

En effet, sur l'épigraphie dédicatoire de la mosquée Sidi M'hamed Bou Qobrine (construite en 1792) il est inscrit : « *Celui qui visitera cette mosquée avec intention, sera au nombre des heureux dans les deux vies, s'il plaît à Dieu* ». Comme si les deux tombes faisaient référence aux deux vies : la vie et la mort. Il est très facile de déduire que l'objectif de ce discours linguistique n'est pas la bénédiction des visiteurs mais la préservation de l'identité de la ville car en Islam, toutes les mosquées sont les demeures de Dieu, et la mosquée Sidi m'hamed Bou Qobrine n'est pas plus bénie que les autres. Toutes les mosquées accueillent ceux qui se font hôtes dans la demeure de Dieu et non chez une personne.

Est-ce une appropriation de l'espace ? Oui car d'un côté la proposition « celui qui visitera cette mosquée avec intention » met à l'écart ceux qui se rendent dans ce lieu pour faire la prière et non pour voir le tombeau du saint Sidi M'hamed. C'est-à-dire que celui qui ignore l'histoire de ce religieux et dont le souci est d'accomplir simplement son devoir dans la demeure de Dieu, n'aura pas de cette bénédiction dans les deux vies car « l'intention » ici renvoie à l'intention de venir rendre hommage à ce marabout en connaissant son histoire et ses exploits.

D'un autre côté, ceux qui ont édifié la mosquée l'ont conçue en deux salles, celle où repose Sidi M'hamed est à droite de la salle principale. Ce qui veut dire que c'est en quelque sorte une double fonction de la mosquée, servir Dieu, et sauvegarder la mémoire d'Alger berbère à travers la sauvegarde de l'histoire de cet homme. De plus, imaginons que le tombeau ne faisait pas partie de la mosquée, à coup sûr, l'histoire du religieux universitaire n'aurait pas subsisté une seule décennie.

Mais pour quelle raison les Turcs ont-ils décidé d'aller jusqu'en Kabylie, pendant la nuit pour exhumer un corps et le transporter jusqu'à Alger ? N'est-ce pas une tentative d'appropriation de l'histoire de ce religieux ? Ou est-ce trop beau pour les kabyle de compter parmi les leurs un homme intellectuel de ce rang ?

Peu importe les raisons qui expliquent cet acte, il est évident que dans cette affaire, c'est l'identité d'Alger qui était mise en jeu à travers l'identité de ses enfants.

Plus tard, avec l'arrivée des Français, ces noms, mis en place par une culture typiquement algéroise, ont été remplacés (dès les premiers mois de leur installation à Alger) par d'autres qui, eux étaient purement français.

I-2) A partir de 1830 :

Nous commencerons par continuer à observer l'impact qu'avaient eu les nouveaux noms attribués aux différents quartiers et rues d'Alger avant de nous intéresser au discours écrit, majoritairement dévalorisant, ayant pour but d'effacer l'identité algéroise.

Pour ce faire, nous ferons appel à la pragmatique du premier degré qui consiste à analyser les signes indexicaux, entre autres, les déictiques.

Les premiers noms des rues d'Alger furent donnés par un simple fonctionnaire de la préfecture du régime nouvellement installé. C'est également lui qui exigea la numérotation des maisons. La plupart de ces noms renvoyaient aux différents héros et saints Français. Isly, Randon, Salembier, Saint Eugène...Sinon, les appellations étaient données selon l'inspiration, elles étaient tout simplement en langue française : Boulevard de la Victoire, Rue de la Lyre,...

Ainsi, les nouveaux noms des rues sont venus remplacer les appellations algériennes connotant la barbarie et l'insupportable déséquilibre entre l'occident et l'exotisme qui leur faisait face.

Ce qui dérangeait le plus dans les noms d'origine, était le fait qu'ils étaient tous chargés de sens et renvoyait chacun à une histoire populaire ou à une caractéristique propre, évoquant l'identité des lieux. Citons quelques exemples : il y avait la rue *Forne Eldjmal* (le Moulin des Chameaux); *Souk Essmen* (Marché au Beurre); *Dar Enhass* (La Maison du Cuivre); *Djamaâ El-Maâdjazine* (La mosquée des paresseux qui a été détruite); *Sabat Errih* (la Voûte des vents); *Sabat Lehmar* (la Voûte de l'Âne) ...

Ruelle après ruelle, et histoire après histoire, la visite de la Casbah était pleine de surprise, les lieux chargés de sens et dotés d'une fonction qui isolaient Alger dans une catégorie de ville unique au monde.

Les noms d'origine ne renvoyaient ni à l'Afrique noire, ni au désert interminable, ni à une région montagnarde, ils désignaient tout simplement l'identité d'Alger à travers ses légendes, ses mythes, ses religieux, les exploits de ses héros et même ceux de ces bandits.

C'est pour cette raison que dès que ces noms furent, en grande partie, changés qu'Alger perdit son caractère unique et prit l'allure de n'importe quelle ville du monde avec des noms de rues à référence occidentale. Le passage suivant illustre aisément ce qui vient d'être dit : *« Rue de la Mer Rouge, rue des Pyramides, rue de la Girafe, rue du Palmier, rue de la Grenade!... C'est l'Afrique du Tour du monde et des livres d'images, - oasis, caravanes, chameaux et chameliers, explorateurs et tueurs de lions. Là-bas, rue des Lotophages, nous voici en pleine antiquité homérique... Les Syrtes de la Libye fument derrière la ligne des sables. Ulysse et ses compagnons débarquent sur l'inhospitalière côte africaine... Rue Hannibal, on songe à Carthage, on voit Salammbô qui danse sur sa terrasse, au clair de lune, devant le golfe endormi... Rue Micipsa, rue Jugurtha, rue Caton, rue Salluste, histoire numide et romaine. Sophonisbe, réfugiée dans son harem, à la pointe du rocher de Cirta, boit la coupe de poison envoyée par son amant.*

Le conquérant latin, le sénateur ou le proconsul se prélassent, à l'heure de la sieste dans le xyste ou sur le belvédère de sa villa... Rue des Abdéramès, rue des Maugrebins, rue Barberousse ! Voici le flot de l'Islam envahisseur, l'Afrique des Croisades, des corsaires, des esclaves et aussi celle des Mille et une nuits... Enfoncez-vous maintenant dans ce couloir obscur, aux demi-ténèbres douteuses, sous l'enchevêtrement des rondins de thuya qui soutiennent les étages en surplomb : c'est la rue Médée, ou, plus sinistre encore, la rue du Diable, -l'Afrique des sorcières et des djinns, des vendeuses de philtres, des incantations et des maléfices... »⁷⁴

74 L. BERTRAND, *L'Alger Barbaresque*. Nouvelles Éditions du Siècle, Paris, 1938.

A travers l'acte de nommer ou de renommer les rues et quartiers de la ville, le but était de s'approprier l'espace en supprimant toute trace de civilisation en place. Effacer donc une identité pour favoriser l'installation d'une autre, voilà le but que s'était tracé la politique française.

Quelques années après, pour des raisons administratives et surtout coloniales, ce sont des terres entières qui sont appropriées par l'Etat français après avoir dépossédé leurs propriétaires sous prétexte de « papiers incorrects ». Plus tard, des familles seront dépossédées même de leurs noms ancestraux parce que trop difficiles à transcrire.

Durant toute la période de l'occupation, la représentation de l'identité d'Alger était passée par deux étapes du côté des Français) :

- une identité rejetée.
- une identité revalorisée.

Pour retracer ces étapes et pour pouvoir décrire les représentations que se faisaient les Français de l'identité algéroise nous avons choisi un certain nombre de textes⁷⁵ sur lesquels on va tenter de faire une analyse indexicale des représentations.

Procès d'indexicalisation dans les anciennes représentations de l'espace casbadji :

D'abord, pourquoi les déictiques ?

En premier lieu, la pragmatique étant « ... *cette partie de la sémiotique qui traite du rapport entre les signes et les usagers des signes.* »⁷⁶, elle peut nous être très utile car dans les ouvrages écrits par les voyageurs et les hommes de lettres français, il y a des « signes » qui s'étaient imposés dans le contexte qui était le leur, c'est-à-dire celui de colons, représentant la modernité et allant vers un exotique inconnu. Le discours employé pourrait certainement nous permettre de découvrir des données intéressantes.

⁷⁵ voir annexe 2.

⁷⁶ Francis Armengaud, *La pragmatique*. Que sais-je. 1990. p.5

En second lieu, les déictiques font partie de l'indexicalité qui est cette vision égocentrique ou cette « perspective égocentrique » à travers laquelle nous nommons les choses, les êtres, les lieux... Cet « Ego » du locuteur sert donc de point de départ ou de « centre déictique » pour localiser les choses dans l'espace environnant. Et c'est exactement ce dont on a besoin : comprendre comment les Français se représentaient Alger à travers les textes qui furent écrits dans des contextes différents et à des années différentes, mais à partir d'un seul point de vue : celui d'un étranger.

Ces déictiques ont plusieurs caractéristiques dont le fait qu' :

- « -a) il s'agit d'expressions dont la signification ne peut être donnée sans recours à des éléments liés au contexte pragmatique (espace, temps, sujets présents, objets présents) ;
- b) à Chaque fois que le contexte pragmatique change, la signification de l'expression change, car dans chaque contexte, elle se réfère à des états de choses différents ;
- c) (elles sont véhiculées par) des expressions (qui) comportent des indicateurs réflexifs dont la valeur est descriptive : les déictiques et les index qui marquent la dépendance contextuelle »⁷⁷

Avant de passer à l'analyse, il est nécessaire de présenter notre corpus :

Corpus et analyse :

Nous avons choisi huit textes dont les dates de parution varient entre 1830 et 1930. Notre objectif est d'essayer d'y trouver des indices d'appropriation de l'espace à travers une analyse indexicale.

Parmi les déictiques qui ont attiré notre attention, les adverbes de lieu : **[ici]** et **[là]**.

Nous avons remarqué la présence significative de ces déictiques dans plusieurs textes. Commençons par celui de René JANON (extrait IV dans le corpusII).

77 Bernard COHIN (1984); reprenant les idées de Bar Hillel.

« ...**ici**, des montagnards kabyles et des paysans arabes, engoncés dans leurs épaisses cachabias de laine rousse ; **là**, de vieux pêcheurs napolitains en cotte bleue, la pipe plantée dans une tête de vrai loup de mer, une casquette de marinier sur le coin de l'oeil, tiennent de longues palabres dans un jargon chantant et aliacé. Ils se racontent des exploits professionnels, évoquent des souvenirs de Palerme, de Sardaigne ou de Capri, échangent des conseils de navigation qui vous font venir l'eau à la bouche,»⁷⁸

Il y a un double sens communiqué à travers l'emploi de ces deux déictiques : d'une part, les Kabyles et les Arabes n'occupent pas les mêmes endroits que les Napolitains, une frontière sépare donc le « ici » du « là ».

D'autre part, cette frontière est mise en évidence par les caractéristiques attribuées aux uns puis aux autres : les premiers sont méprisables, figés dans leur tenue « engoncée », ils sont désignés simplement par « Arabes » et « Kabyles » alors que les seconds sont désignés par leur profession « vieux marins ». Quelques mots suffisent pour décrire les premiers alors qu'il a fallu deux paragraphes pour caractériser les seconds.

Enfin, les « montagnards Kabyles » et les « paysans Arabes » ne paraissent pas travailler, leurs activités importent peu alors que les Européens « se racontent des exploits professionnels, (qui) évoquent des souvenirs de Palerme, de Sardaigne ou de Capri, (et) échangent des conseils de navigation qui vous font venir l'eau à la bouche. ».

Ainsi, la ségrégation commence par les déictiques avant de se transposer sur l'identité des lieux occupés par les uns et les autres.

En effet, dans beaucoup de textes, les endroits occupés par les Algériens sont mal vus alors que ceux occupés par les Européens sont propres et modernes. Il suffit pour le comprendre de lire un extrait de l'ouvrage de Louis Bertrand⁷⁹ (extrait n° V)

78 R. JANON, "Hommes de peine et Filles de joie "

79 Louis BERTRAND, *L'Alger barbaresque*, Nouvelles Editions du siècle, Paris, 1938.

« Mais, à mon avis, la *vraie* Casba n'est pas **là**, dans ce tumulte et ces couleurs ardentes du réveil. La vraie ne se livre point ainsi aux regards du passant. Elle est retirée, murée et comme ensevelie derrière une triple barrière d'ombre, de silence et de refus. Ses portes basses, percées d'un guichet où s'encadre parfois une face méfiante, repoussent le visiteur par tous les clous et par toutes les pointes de leurs ferrures. Elle est comme en état de défense permanente. Le soir surtout, après le couvre-feu, cette solitude et cette obscurité prennent quelque chose de menaçant. »

[là] indexe les marchés où « les marchands de fleurs et de légumes qui étalent leurs éventaires. » mais aussitôt, l'auteur écarte de la Casbah cet aspect qu'ont toutes villes du monde, celui d'avoir un marché en précisant que la « vraie » Casbah n'est pas là, mais plutôt derrière un visage qui fait peur parce que tout le temps caché.

Ainsi, à travers le déictique « là » l'auteur installe une opposition entre les deux parties de la Casbah : la haute et la basse. « Ici » la basse renvoie aux multiples parfums de la vie et aux marchés « *Le matin, à l'aube, la Casba, habituellement voilée et silencieuse, a des éclats et comme des réveils de vie joyeuse. Ça et là, s'ouvrent des carrefours et des placettes, où les marchands de fleurs et de légumes étalent leurs éventaires* »⁸⁰. Par contre « là » : la haute Casbah est retirée, murée, repousse et fait peur : « *Soudain, un frôlement presque imperceptible. On se retourne non sans un petit mouvement de crainte. Un fantôme drapé de blanc vous suit. Il vous suit longtemps. Ses pas ne font point de bruit sur les dalles. Et puis, tout à coup, il disparaît derrière une de ces portes bardées de clous, qui se referme sur lui sans faire plus de bruit que ses pieds nus...* ».

Louis BERTRAND *Op.cit.*

Les déictiques « ici » et « là » renvoient à une *fracture urbaine*⁸¹ qui s'appuie sur un vécu multiforme dont les déclencheurs sont historiques, ethniques et sociopolitiques. A ce niveau, une fois la *tension*⁸² exprimée et les frontières dessinées, la plupart des auteurs qui s'inscrivent dans la même vision du monde, étendent leur perspective égocentrique à une perspective anthropocentrique. Autrement dit, ils amorcent à chaque fois un discours plus ou moins long de généralisation pour décrire une communauté ou toute une partie de la ville à partir d'un seul détail ou une seule personne.

Pour mieux expliciter ce que nous voulons dire, nous allons analyser l'emploi de quelques autres déictiques : les pronoms personnels dans les textes descriptifs d'Alger.

Prenons à titre d'exemple les déictiques : « ils » ; « elle » ; « notre » ; et « nos ».

Lorsque Léon LEHURAUX décrivait Alger⁸³, il a cité les peintres et les artistes pour qui cette ville fut une source d'inspiration, la relation implicite qu'il établit entre Alger, les artistes et la France est spectaculaire

*« Nombreux sont les peintres et les écrivains qui se sont éivrés de cette richesse d'atmosphère et qui ont laissé, sur la cité enchantée, des œuvres dans lesquelles ils ont voulu traduire les sentiments profonds de volonté passionnée dont ils se sentaient animés. Ces œuvres poétiques ou picturales sont comme ce pays si original et si accueillant, où se rencontrent toutes les races, où elles se pénètrent, se fondent peu à peu à la mode française, qui sait attirer les cœurs et les corps et imprègne ce sol de sa douceur, de sa grâce et de son exquise volupté. »*⁸⁴

« Ils » indexe sur un premier plan les artistes dont nous parlions plus haut.

Mais sur un deuxième plan, l'auteur compare leurs œuvres à l'identité d'Alger c'est-à-dire le nouvel Alger tel que la France l'a « imprégné », influencé et transformé.

81 T. BULOT et N. TSEKOS, *Op.cit.*, p.21.

82 T. BULOT et N. TSEKOS, *Idem*.

83 Extrait I voir annexe II.p.1

84 L. LEHURAUX, *Le Sahara. Ses Oasis. Alger*, Editions Baconnier, 1934. Retrouver sur le site Internet <http://www.Google.fr/alger_vue_par_les_voyageurs/alger-roi.net.html>

La perspective anthropocentrique ici réunit l'auteur, les artistes, les habitants d'Alger (de toutes les *races*) et la représentation de la ville elle-même puisqu'elle est désormais « accueillante » après avoir subi l'influence de la mode française « qui sait attirer les cœurs et les corps ».

Le but de l'auteur est, dans ce passage, d'indexer le génie des Français et non celui des artistes. Le génie parce qu'ils ont rendu cette ville accessible et ouverte aux autres. D'où l'opposition entre ouverture et fermeture d'Alger sur le monde qu'on retrouve chez Fromentin dont les œuvres furent analysées par El Boudali SAFIR (extrait VII voir annexe II p.11)

« *Apprivoisée, accueillante, elle semble, mollement étirée sur les pentes adoucies du Sahel, faire offrande, à ceux qui la visitent, de la magie de son nom africain, du charme irrésistible de sa blancheur, de son climat, de ses parfums. Sans compter son mirage d'Orient devenu accessible, qui lui attire en foule : voyageurs, peintres, écrivains, épris de romantisme pittoresque et venus là en quête de visions inédites, d'impressions neuves, de rêveries ou d'aventures ensoleillées.* »

D'après ces auteurs, la France a *apprivoisé* Alger et l'a rendu accessible aux étrangers donc à *l'Autre*. La représentation identitaire ici se base sur l'altérité, le regard posé sur *l'Autre*. Il n'est donc pas question de parler de cet Alger des Algériens, pour les auteurs de ces extraits, car il était à l'état sauvage, bestial.

En réalité, la représentation de l'identité d'Alger s'est faite en deux temps : dans un premier temps à travers l'image que renvoyait le regard français posé sur les Algérois. Une fois l'altérité non consommée, un fossé s'était alors creusé entre les deux communautés et du coup une volonté d'effacer toutes traces de *l'Autre*. Nous avons déjà vu comment les noms de lieux ont contribué à l'effacement (bien que jamais entièrement) de la mémoire d'Alger avec l'arrivée des Français.

Puis dans un deuxième temps et au début du XX^e siècle, lorsque les Français étaient bien installés, *l'Autre* ne leur faisant plus peur et ne pouvant plus nuire à leur image, ils décidèrent de créer le Comité d'Alger pour tenter de sauver le patrimoine historique d'Alger qui fut en quelque sorte une reconnaissance de l'identité d'El-Djazaïr mais sans l'identité de ceux qui l'avaient bâtie.

Cette idée, nous pouvons la déduire à travers l'analyse de l'emploi du deuxième déictique de la série des pronoms personnels qui nous intéressent : « elle ».

Nous allons nous appuyer sur deux extraits, l'un reprenant la première partie de la mise en mots de la Casbah par les étrangers, et le second la deuxième perception plus réaliste certes mais toujours unidirectionnelle.

a) Extrait V : « *Mais, à mon avis, la vraie Casba n'est pas là, dans ce tumulte et ces couleurs ardentes du réveil. La vraie ne se livre point ainsi aux regards du passant. Elle est retirée, murée et comme ensevelie derrière une triple barrière d'ombre, de silence et de refus. Ses maisons, presque sans ouvertures, ne reçoivent la lumière que du dedans. Ses portes basses, percées d'un guichet où s'encadre parfois une face méfiante, repoussent le visiteur par tous les clous et par toutes les pointes de leurs ferrures. Elle est comme en état de défense permanente.* »

b) Extrait V : : « *Les touristes pressés qui traversent rapidement Alger, qui ne voient que le boulevard de la République, ou qui parcourent au galop les rues luxurieuses de la Casba, ignorent ce qui reste encore de la ville barbaresque. S'ils se donnaient la peine de chercher, ou, tout simplement, de pousser un peu plus leurs investigations, ils ne tarderaient pas à s'apercevoir que, même après le passage des ravageurs et les démolitions en série, la vieille couleur locale indigène n'a pas totalement disparu.*

Il faut bien reconnaître, hélas! qu'elle est sérieusement menacée. Pour donner une idée très incomplète de ce que fut le vieil Alger, je suis obligé de faire appel à des souvenirs qui datent de plus de quarante ans. Mais ces souvenirs sont parmi les plus vivants, les plus colorés que j'aie gardés. »⁸⁵

Dans ces deux extraits (du même auteur), il s'agit d'un seul déictique « elle » qui pourtant ne renvoie pas au même Alger ou plus exactement à la même identité d'Alger qu'il désigne.

En effet, dans le premier texte, « elle » indexe Alger dans le sens de la *ville de l'Autre*, de l'Arabe, celle qui « repousse », qui « se méfie » et qui fait peur. Ses habitants dans leur burnous blancs sont comparés à des « fantômes » au lieu d'être comparés à des anges par exemples. Marcher dans cette ville se faisait *anxieusement* : « *Le labyrinthe voûté n'en finit pas. Anxieusement, on cherche, à chaque détour, la lueur amie d'un bec de gaz... »⁸⁶.*

Alors que dans le second texte, ce déictique communique le sens d'une ville « moderne », « apprivoisée », accueillante mais qui souffre : « *Lorsque je me livrais à ces promenades nocturnes, le vieil Alger était déjà bien abîmé. On avait démoli, à peu près complètement les anciens remparts. De grandes artères avaient été tracées dans le dédale des petites rues barbaresques. Dans la partie médiane de la ville, on avait ouvert, après la rue de la Lyre, une grande voie à peu près droite, qui, partie du rempart Médée, aboutissait aux remparts de Bab-el-Oued et traversait ainsi toute la vieille ville du Nord au Sud : c'est ce qu'on appelle la rue Randon, prolongée par la rue Marengo, percée désastreuse, qui a jeté par terre deux quartiers des plus pittoresques »⁸⁷*

85 L. BERTRAND, Ibid.

86 Idem.

87 Idem.

La différence, voire l'opposition qui se manifeste de ces deux emplois d'un même déictique peut s'expliquer à travers les différents types de croyances (associés chacun à des attitudes personnelles) explicités par Thierry BULOT et Nicolas TSEKOS⁸⁸. Dans le cas présent, il s'agit de la réunion des *croyances descriptives* et des *croyances inférentielles*. Les premières « *sont fondées sur l'observation directe de l'objet ou sur son expérimentation directe.* »; et les secondes « *sont des nouvelles croyances fondées sur des processus d'inférence à partir de croyances existantes.* »

En d'autres termes, pour beaucoup d'auteurs, la première expérience qu'ils avaient vécue à Alger leur manifestait un sentiment d'insécurité dont le point de départ fut d'abord linguistique. En effet, dès leur arrivée près des ruelles tortueuses de *ce labyrinthe de cauchemar*⁸⁹ les étrangers (tout particulièrement les Français) exigeaient un interprète, si on ne leur en avait pas trouvé un, ils sollicitaient l'aide d'un résident qui ne serait ni ennemi ni muet. Dans le pire des cas, ils devaient tracer sur les murs des marques ou des flèches avec de la peinture ou de la craie pour pouvoir ressortir du labyrinthe. De plus cette fracture urbaine fut annoncée dès les premiers jours après l'arrivée des troupes françaises : à peine l'acte de capitulation fut-il signé, qu'un décret de police urbaine (paru le 11 juillet 1830) fut placardé sur les portes de toutes les maisons de la Casbah dont le contenu était d'informer les habitants de la ville qu'ils devaient impérativement éclairer, et à leur frais, la façade de leur maison. Les habitudes des Algérois furent effacées l'une après l'autre, à commencer par l'intimité des demeures et des rues. Et à travers cette image de l'« indigène », de l'« arabe » et de ce « ... grand diable... »⁹⁰ d'Algérois, c'est toute l'identité de la ville qui était devenue un « quartier indigène », une « ville arabe » c'est-à-dire une ville dont il fallait effacer les traces d'un peuple qui l'a mal entretenue et qui ne la mérite pas.

88 T. BULOT et N. TSEKOS, *Op.cit.*, p.28.

89 Georges ROZET, L'Algérie. Voir corpus II extrait n°VIII, p.11.

90 Edmond DESPORTES, sur site Internet : <http://www.Google.fr/alger_vue_par_les_voyageurs/alger-roi.net.html>

91 Extrait n° V, Corpus II, p.5.

92 Extrait n°I, Corpus II, p.1.

Donc c'est à travers ces premières croyances descriptives que les Français ont dépeint leur représentation de l'identité algéroise. Par la suite, ces croyances ont développé ce que T. BULOT a appelé des croyances comportementales⁹³ : « *ce que l'individu pense être les conséquences de son comportement* » un comportement qui va provoquer la destruction d'une grande partie de la Casbah. En effet, tout un processus de destruction s'était mis en place pour « désaffecter » la Régence d'Alger des traces de ces *indigènes*. La conséquence fut la démolition de toute la basse Casbah dans le but de la remplacer par une nouvelle ville moderne qui reflète l'identité du nouvel occupant des lieux, et ce n'est qu'à ce moment là qu'El Djazaïr était devenue Alger la Blanche et tout ce qui était traditionnel « *romp(ai)t la symétrie* »⁹⁴ entre ses deux parties c'est-à-dire que l'ancienne partie était la cause du déséquilibre entre les deux civilisations. Le bâti traditionnel était « *une masse grise* »⁹⁵ qui rompait avec le beau, le naturel, la vraie civilisation.

Plus tard, lorsque les Français pensaient qu'ils étaient définitivement installés et que l'Algérie était désormais incontestablement française, les premières croyances descriptives avaient commencé à changer, et petit à petit un nouveau discours, valorisant cette fois-ci, se diffusait dans tous les milieux intellectuels. C'est là qu'apparaît la deuxième fonction du déictique « elle » illustrant des *croyances inférentielles*. En effet, c'est à travers un processus d'inférence que les auteurs ont déduit qu'ils avaient une source d'inspiration, d'originalité et d'exotisme juste devant leur yeux au moment où la mode des écrits exotiques poussait les artistes à aller très loin pour décrire l'aventure et l'inconnu. Les politiciens aussi avaient compris, à travers le même processus d'inférence, qu'ils avaient hérité d'une source de revenus inépuisable : le tourisme.

93 T. BULOT et N. TSEKOS. *Op.cit.*, p.29.

94 Maurice Wahl. *L'ALGÉRIE* Paris, FELIX LACAN, 1908. <<http://www.Google.fr/alger> vue par les voyageurs/alger-roi.net.html>

95 Léon LEHURAUX. *Op.cit.*

De ce fait, de la double indexicalisation référentielle et inférentielle, la représentation d'Alger eut une nouvelle donne, doublement interprétative, dans une triangulation indexicale. En d'autres termes, si nous prenons l'exemple de certains auteurs qui décrivaient leur nouvelle perception d'El-Djazaïr comme plus réaliste en admettant leurs erreurs ou celles de leurs dirigeants, il faut penser que cet acte est extrêmement chargé de sens. Exemple : Louis Bertrand (extrait V) : « *La pioche continue à détruire ce qui reste de la malheureuse Casba. Tous ces vieux logis qui avaient un caractère si heureusement local vont être remplacés par d'horribles bâtisses en ciment armé, dont la laideur n'a d'égale que la banalité. Il faut déplorer ce saccage, cet ignoble chambardement d'une ville, qui avait une physionomie originale entre toutes. Les malfaiteurs, qui en sont coupables, s'abritent derrière des raisons d'hygiène et d'utilité. Ils allèguent que les indigènes eux-mêmes ne veulent plus habiter des taudis malsains et malodorants, qu'il faut donc culbuter ce qui en subsiste. Et leurs élus, formés dans nos écoles, réclament l'assainissement et le confort modernes, au nom de nos principes de salubrité publique.* ». Ainsi, la double interprétation concerne dans un premier temps l'identité d'Alger en tant que pays admiré pour sa nature, son climat et pour l'énorme héritage (historique, culturel, financier et architectural) légué par toutes les communautés qui y ont séjourné. Dans un deuxième temps, elle concerne cet indigène qui a été écarté de la conception de l'identité ou la représentation d'Alger car la volonté de ces auteurs était de s'en approprier. Il n'était pas question de reconnaître, à cette époque, le génie d'un Algérien quel qu'il soit. En toute simplicité : Alger est un endroit magnifique sauf que les Algérois qui y habitaient n'ont jamais su le considérer à sa juste valeur. L'illustration la plus évidente dans ce cas est l'extrait de Léon LEHURAUX (extrait I) : « *C'est par sa lumière que l'Algérie est incomparablement séduisante, qu'elle est un pays où jamais l'on ne demeurera insensible à la grande puissance solaire.* »

Dans cette **Algérie dorée**, dans cette majestueuse ville d'Alger la **Lumineuse** qui vibre intensément d'une vie artistique et intellectuelle l'on apprécie, mieux que partout ailleurs la phalange de **nos peintres** qui, les premiers, ont jeté le cri joyeux et triomphant qui est **la chanson du Soleil !** »⁹⁶. Tout est dit dans ce passage où toute la beauté d'Alger est d'avoir un soleil plus brillant que celui du pays de l'auteur rendant chaque parcelle un tableau unique et un chef d'œuvre de la nature algérienne que personne n'a pu mettre en valeur avant les Français « *qui, les premiers, ont jeté le cri joyeux...* ». D'où la triangulation indexicale qui s'explique par le fait qu'en indexant la beauté d'Alger, l'auteur indexe la communauté française (à travers son génie, son civisme et son art qui lui ont permis de la rendre ainsi) et désigne l'Algérois comme un être en dehors de la représentation identitaire d'El-Djazaïr.

Nous pouvons représenter la double interprétation du déictique « elle » et de la triangulation indexicale comme suit :

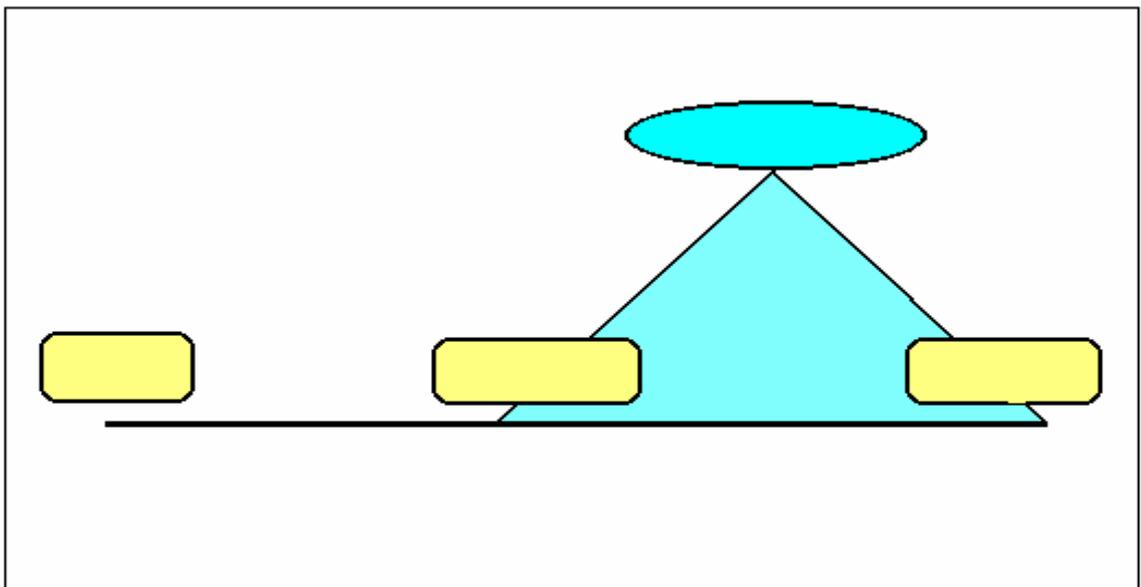


Fig. 2

96 L. LEHURAUX, *Op.cit.*

L'appropriation de l'espace algérois, désormais vu positivement, devient évidente suite à une lecture de certains textes littéraires et politiques.

Dans l'oeuvre de LEHURAUX, citée plus haut, où il confirme que les premiers à avoir su admirer et valoriser la beauté d'Alger sont les artistes français désignés par le déictique « nos » peintres. Cette indexicalisation symptomatique est présente un peu plus loin dans le même extrait à travers l'adjectif possessif « notre » : « *Mais ce n'est pas cela qui fait le charme d'Alger, ce n'est pas cela qui a séduit Henry de Montherlant qui a consacré des pages délicieuses à notre ville dont il ne peut voir une photographie, a-t-il dit, " sans un étrange attendrissement de coeur ". Les exigences redoutables de l'urbanisme moderne ne lui ont rien enlevé de sa séduction. On se sent attiré vers elle par un sortilège secret qui résulte sans doute de la pureté du ciel, de la couleur de la mer, de la tiédeur de l'air tout embaumé de parfums qui, pour être indéfinissables, n'en sont pas moins irrésistibles* ». Ces deux déictiques indexent une différence tolérée (avec l'espace) et un lieu approprié. En effet, le paysage algérien n'est en quelque sorte plus entaché par des « *Teurs farouches à tête de forbans – yeux blancs et dents brillantes – (qui) fument une longue pipe et se parlent à voix basse comme pour concerter un mauvais coup* »⁹⁶ puisqu'il n'appartenait plus à l'Autre, alors le temps était venu de renouer avec cette terre qui désormais était la leur. Certains Français ont même formé ce qu'ils ont appelé « le Comité du Vieil Alger » dont la tâche était justement de préserver le patrimoine en voie de disparition, un patrimoine désormais Français : « *Un groupe d'Algériens*⁹⁷ *amoureux de leur ville s'est ému de l'enlaidissement progressif de la cité, auquel nous assistons depuis vingt ans et, sous le nom du Comité du Vieil Alger, s'est donné mission de veiller à la conservation des édifices intéressants et des quartiers pittoresques* ». Que dire de plus ! N'est-ce pas là une appropriation des plus manifeste ?

96 A. DAUDET, Tartarin de Tarascón, Paris.1872. <http://www.Google.fr/alger_vue_par_les_voyageurs/alger-roi.net.html>

97 Ils s'agit ici de la population française d'Algérie.

On peut résumer les représentations de l'identité de la Casbah à l'époque de l'occupation française par le fait que ce fut une période où le nombre de communauté avait atteint son apogée. Chaque groupe, chaque communauté dessinait les traits d'une identité propre à elle. Dès le départ, le but des Français était de tout effacer pour mieux s'installer. Alger est alors passée d'une représentation linguistique et iconographique illustrant une laideur et une décadence inégalées à celle d'une ville *lumineuse* et *enchanteresse* où tout était beau sauf ses occupants d'origine, les algérois : les *indigènes*, les *Teurs*, les *barbares destructeurs assassins* et *pirates*.

II) De l'actuelle représentation casbadji :

A partir de notre questionnaire, nous avons voulu savoir si nos informateurs confirmeraient l'hypothèse selon laquelle la Casbah aurait disparue. Nous leur avons donc posé les questions suivantes :

- **Q11** : Beaucoup de personnes disent que la Casbah a disparu, êtes-vous d'accord avec cet avis ?
- **Q 12** : Si oui, à partir de quelle date ?
- **Q 13** : Quelle est la différence entre la Casbah d'avant et celle d'après la date que vous venez de précisez ?
- **Q 14** : Qui est responsable de cette disparition ?

Commençons par justifier la formulation et l'emploi de ces questions.

Sur un plan horizontal, c'est-à-dire pour expliquer la formulation de nos questions, puis vertical (le lien que nous avons jugé utile de mettre entre chaque question) il s'agit dans la onzième question (Q 11) d'argumenter la raison pour laquelle nous avons utilisé le verbe « disparaître » au lieu du verbe « changer ».

En effet, on aurait pu demander à nos informateurs de confirmer ou d'infirmer le changement de la Casbah; seulement, la « disparition » nous a été imposée par le terrain lui-même.

C'est notre première investigation et notre pré-enquête qui nous ont permis de constater que 90% de la population à laquelle nous avons eu affaire utilisait l'expression « la Casbah a disparu » et non « la Casbah a changé ». De plus le changement est un phénomène tout à fait normal chez tout élément, créature ou même une réalité qui vit. Le changement commence à partir du moment où la réalité dont on parle a été créée. L'être humain change parce qu'il grandit et les villes ou les quartiers changent parce qu'ils abritent une population en constante mobilité en plus du fait qu'ils sont en constante construction / déconstruction de leur bâti.

Mais la disparition est beaucoup plus significative pour un lieu car elle marque une rupture qui peut être sociale, économique ou historique. D'où l'importance de savoir (Q 12) s'il y aurait une date commune au cours de laquelle la Casbah aurait perdu une de ses caractéristiques vitales qui aurait fait qu'elle ne serait plus jamais pareille après. Ensuite, pour préciser la nature de cette rupture, il fallait connaître la différence entre la représentation de la Casbah avant et après cette date (Q 13) sans aucune précision pour pouvoir décrire le type de cette rupture à travers une analyse du discours que cette question impose et enfin, en préciser l'auteur à travers la quatorzième question (Q14).

Voici (dans la figure 3) les réponses obtenues représentant le nombre d'enquêtés qui pensent que la Casbah a disparu de ceux qui pensent le contraire.

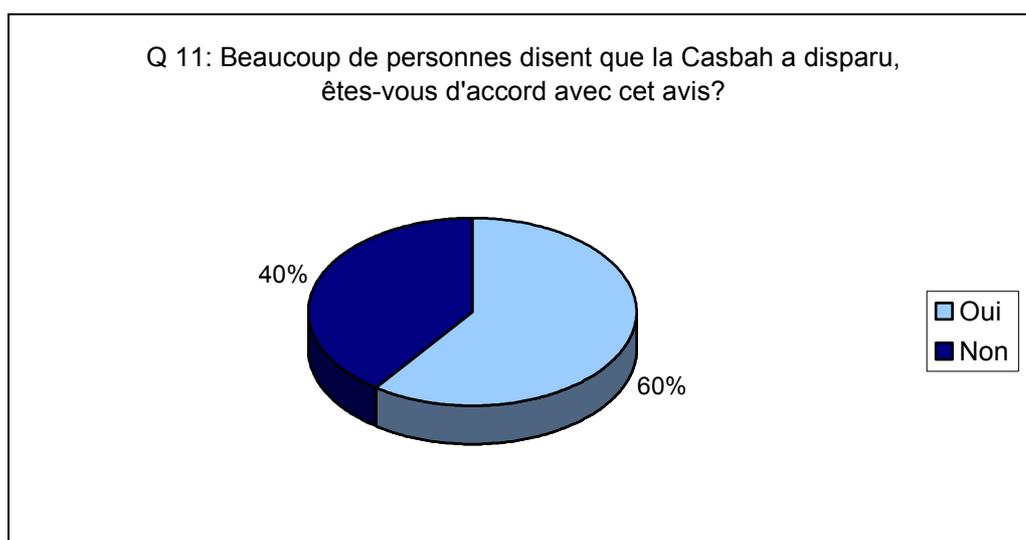


Fig. 3

La Figure 3 nous permet de constater que 60% de nos enquêtés pensent que réellement la Casbah a disparu alors que 40% pensent le contraire, ce qui pourrait nous permettre de confirmer l'idée d'un changement radical au niveau des représentations faisant qu'entre l'ancienne et la nouvelle Casbah il n'y ait plus aucune relation, d'où la disparition. Mais toujours est-il que 40% est un chiffre assez important par rapport au nombre global des informateurs, c'est pour cette raison que nous avons essayé de voir si l'âge ou le sexe de nos enquêtés étaient, ou non, des facteurs décisifs dans cette prise de position.

Toutes ces données sont résumées dans le tableau suivant :

Question posée :	Beaucoup de personnes disent que la Casbah a disparu, êtes-vous d'accord avec cet avis ?					
Par rapport au sexe des informateurs	Réponses des hommes			Réponses des femmes		
Par rapport à leur âge	<i>20-35 ans</i>	<i>35-50 ans</i>	<i>50-70 ans</i>	<i>20-30 ans</i>	<i>30-50 ans</i>	<i>50-70 ans</i>
Ceux qui ont répondu « Oui »	07	08	05	05	06	02
Ceux qui ont répondu « Non »	04	05	03	05	03	02
Totaux :	11	13	08	10	09	04
	32			23		

Tableau 3

Le tableau représente des données équilibrées, c'est-à-dire qu'à tous les niveaux, le nombre d'enquêtés qui pensent que la Casbah a disparu est supérieur à celui des enquêtés qui pensent le contraire. Seulement il nous faut expliquer ce que nos informateurs entendent par « disparaître ».

En réalité, des lieux peuvent disparaître physiologiquement lors d'une catastrophe naturelle ou autre, ils sont alors rayés de la carte géographique; ce qui n'est pas le cas de la Casbah. Nous pouvons déduire alors qu'il s'agit d'une disparition au niveau identitaire et que nos informateurs ne reconnaissent plus leur lieu de résidence tel qu'ils l'ont toujours connu.

Pour prouver la validité de notre conclusion et pour comprendre ce phénomène de disparition nous allons tenter de faire une analyse du discours que nos enquêtés ont produit en répondant aux questions 12, 13 et 14.

L'équilibre du tableau dont nous parlions plus haut bascule dès que nous comparons les réponses à la douzième question (Q12 : Si oui, à partir de quelle date ?)

Voici ces réponses dans le tableau 4

	Age	Date à partir de laquelle la Casbah a disparu.					
			1962	1988	1990	1994	1996
Informateurs masculins.	Entre 20 et 35 ans Nombre	01	01	01	01	01	
	Entre 35 et 50 ans Nombre	02	02	01	01	02	
	Entre 50 et 70 ans Nombre	01	03	01	01		
Informateurs féminins.	Entre 20 et 35 ans Nombre	01	02	02			
	Entre 35 et 50 ans Nombre	02	01	01	01	01	01
	Entre 50 et 70 ans Nombre	01	01				

Si la plupart de nos enquêtés sont d'accord pour dire que la Casbah a disparu, et bien ils sont loin de l'être quand il s'agit de préciser la date qui marque cette disparition. Selon eux, la Casbah a disparu à dix reprises puisqu'il y a dix dates différentes dans le tableau : 1962-1965-1966-1970-1980-1984-1988-1990-1994-1996. Pire encore, la lecture de quelques ouvrages et documents historiques nous a fait découvrir une réalité qui rend plus complexe l'analyse des données que nous avons obtenues. A titre d'exemple Louis Bertrand a écrit au XIX^e siècle déjà :

« Il faut regretter d'autant plus ces barbares destructions que le vieil Alger avait une physionomie bien spéciale, un caractère à part, qui ne se retrouvera plus. La rue algérienne, ou, plus exactement, la rue algéroise, se distinguait de toutes ses congénères africaines ou levantines, par un aspect tout à fait particulier... »⁹⁸

⁹⁸ L. BERTRAND, L'Alger Barbaresque. *Op.cit.*

Dans ce passage, l'emploi de l'expression « ne se retrouvera plus » et de l'imparfait de l'indicatif connotent la perte d'une composante élémentaire dans le paysage algérois. Un peu plus tard (au début du XX^e siècle c'est-à-dire en 1905) le Comité du Vieil Alger a été créé. En 1905 on parlait déjà d'un « *vieil* » Alger.

Alors en considérant le premier écart qu'il y a entre les dates que nous précisons nos informateurs (1962 et 1996) puis le deuxième écart entre 1905 et 1996, on se demande comment un lieu peut-il disparaître plusieurs fois au cours de plus de 91 années. Encore que le début de la disparition est limité au nombre de textes que nous avons pu trouver, il se pourrait qu'il y ait une autre date que nous ignorons et qui repousse cette date de disparition plus loin encore dans le passé et le bout de cette chaîne n'est pas encore visible puisque beaucoup de nos enquêtés pensent qu'elle est toujours la même.

L'explication qu'on peut proposer à ce stade, nous préférons l'avancer sous le statut de l'hypothèse. Ainsi nous pensons que toutes ces dates ne sont que l'illustration pertinente de la conclusion à laquelle nous sommes arrivés dans le deuxième chapitre : l'appropriation de la Casbah se fait d'une manière individuelle et non collective.

En effet, si nous prenons l'exemple de notre neuvième (n°09) informateur, dont la famille est installée à la Casbah depuis « *deux générations* » c'est-à-dire depuis un siècle à peu près, on découvrira que celui-ci pense que la Casbah a disparu au cours des années 1990. Alors qu'un autre informateur, le premier (n°1), précise que c'est à partir de 1962 que la Casbah a disparu pourtant il n'était même pas né à cette époque puisqu'il est âgé entre 20 et 35 ans.

Mais comment peut-on dire qu'un lieu a disparu à telle époque alors qu'on ne l'a jamais connu durant cette période ? Comment se fait-il que certains informateurs disent que la Casbah n'était plus propre à partir de 1962 alors que d'autres disent qu'elle ne l'était plus à partir de 1980, ont-ils une conception différente de la propriété ?

En réalité, c'est à travers cette disparition que nos enquêtés expriment leur appropriation du territoire casbadji. En effet, on dit qu'on a perdu quelque chose parce qu'on la possède, parce qu'on est propriétaire de cette chose.

Nous pensons que c'est le même phénomène qui se produit lorsque nos enquêtés disent que la Casbah a disparu.

L'avantage qu'ils ont c'est qu'ils habitent toujours la Casbah (pour la plus part d'entre eux), ce qui veut dire que eux sont toujours casbadjis parce qu'ils connaissent la norme casbadji.

II-1) La norme casbadji :

Il est très difficile d'établir une description détaillée de cette norme, nous allons tout d'abord expliquer ce que nous entendons par « norme » avant de tenter de faire une esquisse approximative mais des plus fidèle de l'actuelle norme casbadji.

La *norme sociale* est un concept très discuté de par le caractère propre de toute ville : la mobilité. Néanmoins, tout sujet occupant un espace se réfère à des repères synchroniques et non diachroniques. En d'autres termes, chaque génération définit l'espace qu'elle occupe au moment où elle y réside et se forge son propre portrait englobant les possesseurs de cet espace et excluant ceux qui ne possèdent pas les traits distinctifs adéquats, d'où la norme fictive d'une communauté. Ces traits distinctifs peuvent être d'ordre langagier, vestimentaire, comportemental ou autres...

Dans le cas de la Casbah, nous pensons qu'avant la colonisation, les traits distinctifs d'une communauté avaient une étroite relation avec les vêtements ensuite avec le langage car le commerce faisait entrer et sortir des milliers de personnes par jour parlant chacune sa propre langue sauf exception. Les vêtements facilitaient le processus d'identification. Plusieurs gravures démontrent la nette différenciation qui se faisait entre chaque membre d'une communauté.

Durant la période coloniale, la différenciation langagière se pratiquait beaucoup plus que la distinction à travers les tenues vestimentaires. Mais l'indépendance a favorisé l'apparition d'une mobilité sans précédent.

Chaque communauté tentait de préserver ses habitudes au moment où de nouvelles caractéristiques citadines rurales et de différentes classes sociales se mettait inexorablement en place.

Depuis, la norme casbadji se confond avec la norme algéroise (lien de parenté oblige) et avec chaque décennie à peu près, les différents repères changent alors que la stigmatisation double de violence⁹⁹. Ce qui nous a permis de déduire qu'il y a une appropriation de l'espace casbadji à travers sa supposée disparition, sont les réponses obtenues à la treizième question : « Q 13 : Quelle est la différence entre la Casbah d'avant et celle d'après la date que vous venez de préciser ? »

Nous avons préféré rassembler les données par décennies sans reprendre le discours produit en entier, mais juste les domaines qui ont constitué des éléments de différenciation.

Durant les années	D'après les informateurs n°	Discours : Ce qui a causé la disparition de la Casbah au cours de ces dates.
1960	01; 18; 20; 30; 33; 40 ; 44	L'effondrement des bâtisses; l'éducation; les traditions; la horma; le voisinage; la fraternité; la propreté; la politesse; les nouveaux locataires; le départ des vrais casbadjis
1970	02; 03; 10; 21; 23; 23 ; 24; 25; 45.	Les conditions de vie; la culture casbadji; l'architecture; les nouveaux locataires; la propreté; la mentalité rurale; le voisinage.
1980	06, 14, 17, 22, 26, 27, 31, 32, 53.	Départ des natifs; les moeurs ; la propreté; le calme; l'insécurité, l'effondrement des bâtisses; l'ambiance; le voisinage; la solidarité; le tourisme; El-horma; les nouveaux locataires.
1990	04, 08, 09, 11, 13, 19, 48, 50, 51,	Les moeurs et traditions; la nouvelle génération; l'éducation; la fraternité; la culture casbadji; l'insécurité; la démolition des vieilles bâtisses; les nouveaux locataires; le départ des vrais casbadjis; la négligence.

Tableau 5

⁹⁹ La violence est beaucoup plus verbale, nous l'avons retrouvée chez nos informateurs à travers l'utilisation de certains substantifs comme « bâtards » pour désigner ceux qui ne sont par originaire ou natifs de la Casbah.

Rappelons qu'ici, nous n'avons pas repris les propos de nos informateurs intégralement parce que ce qui nous intéresse sont les informations et non la façon avec laquelle elles sont communiquées. Nous y reviendrons dans les prochains paragraphes.

Ce tableau nous montre deux détails très intéressants : le premier est que chaque période est précisée par un nombre d'informateurs très proche des autres (sept pour les années 1960; neuf pour les années 1970; neuf pour les années 1980 et neuf aussi pour les années 1990). Le deuxième détail qui a attiré notre attention est que pour chaque période, on trouve presque les mêmes facteurs et causes de cette disparition. Nous avons mis en couleur identique chaque réponse récurrente (voir Tableau5), le constat est immédiat : très peu de réponses sont restées en noir ce qui renvoie à une anomalie certes, mais nous l'avons déjà expliquée plus haut : cette date n'est qu'une **marque** d'appropriation de la Casbah et ces facteurs ne correspondent à rien dans la réalité si ce n'est un positionnement personnel sur un territoire purement casbadji classé dans le passé puisqu'à chaque période les médias faisaient des constats négatifs sur cette cité antique. Autrement dit, chaque informateur s'innocente de ces constats négatifs en leurs fixant une date de validité, date à partir de laquelle il ne partageait plus les pratiques et les activités de ses concitoyens.

Prenons un exemple : une personne constate qu'elle a perdu sa carte d'identité, elle se rend au poste de police et remplit une déclaration de perte. Cet acte à travers lequel cette personne dit avoir perdu sa pièce d'identité va l'innocenter de tout mauvais usage de la carte. Elle est toujours la même personne bien que quelqu'un d'autre puisse l'utiliser à des fins personnelles, il en subira les conséquences puisqu'il y a une date à partir de laquelle la personne qui a perdu sa carte d'identité s'est lavée les mains de tout ce qui sera fait avec. Ainsi, ceux qui nous ont fixé une date à partir de laquelle la Casbah avait disparu s'innocentent en quelque sorte de tout ce qui se dira sur la Casbah d'après, eux ils font partie de ceux qui connaissent la norme. De plus, ils sont toujours sur place, ils font ainsi ce qui se faisait et non ce qui se fait parce que ce sont des vrais casbadjis.

Pour mieux expliciter cette idée, nous allons d'abord argumenter le choix de l'emploi du mot « marque » au lieu d'un autre, puis nous ferons appel aux principes d'indexicalisation, des présuppositions et des implicatures dans le but d'analyser le discours de nos informateurs. Cette analyse nous permettra de retrouver les traits caractéristiques de cette norme casbadji.

II-2) La marque et la trace :

La marque peut se distinguer de la trace, Fabrice Ripoll dit à ce sujet : « *La marque n'est pas un vestige du passé, elle a une fonction dans le présent et renvoie à des individus, groupes sociaux ou institutions qu'elle rend présents, même en leur absence.* ». Il ajoute : « *La trace désigne plutôt < ce qui subsiste du passé > autrement dit la matérialisation de l'action anthropologique dans l'espace physique en tant qu'elle a eu lieu dans le passé... »¹⁰⁰*

Nous pensons que la date à partir de laquelle nos informateurs conçoivent que la Casbah a disparu signifie une marque par rapport à leur propre représentation de l'identité casbadji. Une marque puisqu'elle délimite cette identité en un avant et un après. C'est aussi cette marque qui permet à ses auteurs de produire un discours sur la représentation identitaire.

II-3) Entre marque et signe casbadji :

Il y a dans le discours que nous avons pu recueillir grâce à la treizième question des déictiques très intéressants à analyser dont : / avant/ après/ aujourd'hui/ maintenant.

Tous ces déictiques sont employés dans des expressions ambiguës, expressions que l'analyse indexicale se fixe d'expliquer selon le contexte.

« *Avant* » est employé par les informateurs n° 11- 17- 18- 20- 21- 24- 27- 29 et 40. Neuf emplois différents d'un même déictique, en parlant d'un même lieu et par rapport à une même information.

100 F. RIPOLL, Réflexion sur les rapports entre marque et appropriation de l'espace.
<<http://www.Google.fr/marque-appropriation/creso-université-caen.html>>

Ce déictique est généralement associé à un autre « *après* » ou « *aujourd'hui* » pour décrire la différence qu'il y a entre la Casbah d'avant et celle d'après la date précisée. Ainsi, aucun emploi ne ressemble à l'autre puisque à chaque fois « avant » indexe une date différente pour des raisons plus ou moins différentes.

Ces motifs correspondent indirectement à la représentation de l'identité de la Casbah que se fait chaque informateur. En d'autres termes, chaque emploi renvoie à des critères différents auxquels la Casbah répondait à un certain moment et non à un autre, d'où sa non-conformité à un certain nombre de critères formant la **norme**.

Or, le problème qui se pose avec cette norme c'est qu'elle ne change pas avec chaque emploi de ces déictiques. Par exemple, avant les années quatre-vingts, la Casbah est dite *propre, sûre, calme* avec des *bâtisses intactes*, une culture casbadji collective et une vie de voisinage très bien assumée autour d'une communauté unie et solidaire. Après, les rues sont devenues sales, les « étrangers » (*les bâtards*¹⁰¹) ont occupé les lieux avec leur « *culture du Rif* »¹⁰² plongeant ainsi la vie dans l'*insécurité*¹⁰³ et l'insociabilité.

Ce sont, à quelques détails près, les mêmes différences qui sont énumérées par ceux qui pensent que la Casbah a disparu durant les années 1960, 1970 et 1990.

Pour expliquer cette ambiguïté, nous allons nous servir de l'analyse des implicatures conventionnelles et conversationnelles.

Pour ne pas nous perdre, rappelons que nous avons pris comme point de départ l'analyse indexicale des déictiques « avant » et « après », nous avons remarqué que ces derniers changeaient de sens communiqué pour chaque informateur.

Ensuite nous avons remarqué que d'un informateur à un autre, seule la date changeait dans la description de la Casbah d'avant et celle d'après la date marquant une rupture entre deux identités distinctes.

101 Propos de l'informateur n° 1.

102 Expression de l'informateur n°23.

103 D'après les informateurs 17, 27

Ce qui nous a paru anormal puisque ce qui a été perdu en 1962, l'a était en 1966 puis en 1970 et encore une fois en 1980 et ainsi de suite jusqu'en 1996.

Maintenant nous allons nous servir des implicatures pour tenter de comprendre ce qui se passe réellement dans le raisonnement de nos enquêtés.

Les implicatures font partie de la pragmatique du second degré qui est *l'étude de la manière dont la proposition exprimée est reliée à la phrase prononcée*. C'est Grice qui s'est intéressé le plus aux implicatures à travers le principe de coopération et les maximes conversationnelles (maxime de qualité, de quantité, de modalité et de relation). Dans les implicatures conventionnelles on trouve un contenu implicite introduit par un élément syntaxique, d'où la convention, et dans les implicatures conversationnelles, le contenu implicite n'est introduit par aucun élément mais se base sur la connaissance commune et l'historique conversationnel. Autrement dit, il s'agit pour les implicatures conventionnelles de considérer les énoncés non-vériconditionnels dont les intentions cachées sont portées par les mots et la syntaxe. L'implicite y est introduit au moyen linguistique. Pour les implicatures conversationnelles, elles sont déterminées par le principe de coopération et les maximes conversationnelles citées plus haut.

Passons à l'analyse.

II-3-1) La culture de la Casbah :

Notre sixième informateur pense que la Casbah a disparu à partir de 1988, il décrit la différence qu'il y avait entre celle d'avant et celle d'après comme suit :

- « *Départ des natifs* »¹⁰⁴

Pour une personne qui ne connaît rien sur la Casbah, cet énoncé est très ambiguë et nécessite, pour être décrypté, l'intervention de connaissances contextuelles et historiques.

104 C'est la réponse de l'informateur n°6 à la question n°13.

Ainsi, à travers l'énoncé ci-dessus l'information **posée** est que la Casbah a disparu à cause du départ des personnes natives. Le **présupposé** est qu'un jour ou au cours d'une période, les natifs quittaient la Casbah en masse et **l'implicature**¹⁰⁵ est ici conversationnelle qui exploite la maxime de quantité : « *il ne faut dire à son interlocuteur ni plus ni moins que ce qu'il doit savoir.* » et de modalité : « *sans ambiguïté et sans obscurité* ».

L'implicite communiqué ici est qu'à partir du moment où la Casbah est toujours surpeuplée, il y a eu d'autres personnes qui sont venues occuper les lieux à la place de ces natifs, et puisque la Casbah n'est plus la même, donc ceux qui ont causé sa disparition sont les nouveaux venus dont notre informateur ne fait certainement pas partie.

Cette idée glissée dans des expressions ambiguës de ce type nous en avons beaucoup relevé. Dans la réponse du septième informateur :

- « *L'évacuation des anciens habitants* ».

Le **posé** est que la disparition de la Casbah est dû à l'évacuation des anciens habitants; le **présupposé** est qu'un jour l'état a évacué des familles de la Casbah alors que **l'implicature** ici est exactement la même que la précédente : ce sont les nouveaux venus qui ont causé la disparition de la Casbah.

Sans changer d'implicature, observons l'énoncé produit par le deuxième informateur :

- « *La culture casbadji a disparu. Aujourd'hui c'est un amas de culture (48 wilayas se trouvent ici)* »

105 H.P. GRICE. *Logique et conversation*. Communication. 1979.

Le posé de cet énoncé est que la Casbah a disparu en même temps que la perte de sa culture. Le présupposé est qu'avant une certaine date, il n'y avait qu'une seule culture partagée entre toutes les familles, mais une fois celle-ci écrasée par d'autres cultures venues des quatre coins du pays, elle a disparu et a entraîné avec elle la disparition de l'identité de la Casbah. Quant à **l'implicature**, elle est ici conventionnelle puisqu'elle est introduite à travers « *aujourd'hui* ».

En effet, c'est *aujourd'hui* qui nous révèle la présence d'une date à partir de laquelle la Casbah avait disparu à cause de la disparition de la culture casbadji, et c'est à travers les « *48 wilayas* » que l'on comprend l'origine du problème : à leur arrivée, les nouveaux locataires (qui représentent ces 48 wilayas) ont gardé leurs culture c'est-à-dire leurs moeurs et coutumes ce qui a causé l'écrasement puis la disparition de la culture casbadji et du coup celle de l'identité de la Casbah.

Prenons un dernier exemple, dans cette catégorie d'énoncés, celui de l'énoncé produit par l'informateur n°23 :

- « *Les habitants de la Casbah étaient propriétaires de leur bâtisses et avaient une culture ancestrale. Tandis que les habitants venant après les années 70 étaient des locataires et d'une culture du rif* »

L'implicature ici est conventionnelle et introduite par « *tandis que* ». Ce que veut nous faire savoir notre informateur est que ceux qui sont locataires ne sont pas de vrais casbadjis et que c'est à cause d'eux et de leur culture du rif (en opposition avec la culture casbadji qui est citadine même si elle est ancestrale) que la Casbah a disparu. Il faut rappeler que la culture dont parlent nos informateurs ne renvoie pas aux connaissances mais aux moeurs et coutumes des uns et des autres.

Poussons un peu plus loin l'analyse et voyons qui est désigné comme responsable de cette disparition (Q14 : Qui est responsable de cette disparition ?)

Nous avons analysé les réponses des informateurs 02- 06- 07 et 23. Ils ont respectivement désigné comme responsable : « *les propriétaires* »; « *les responsables politiques* »; « *la vétusté des bâtisses* »; « *l'Etat et les arrivistes* ».

C'est là que les choses se compliquent : pour nos quatre informateurs, la différence entre la Casbah d'avant et celle d'après la date de sa disparition est la même : les nouveaux locataires ont effacé les traditions des gens de la Casbah après leur arrivée. Mais quand il était question de préciser qui devait en assumer la responsabilité, aucune réponse ne ressemblait à l'autre pourtant d'après eux le coupable est déjà tout désigné. Pour une seule cause, quatre propositions toutes différentes, y a-t-il un sens caché que nous n'avons pas pu déceler ?

Observons les autres réponses :

II-3-2) El Horma :

Le quarantième informateur nous apprend que ce sont « *les gens qui ont changé par rapport à l'éducation et les traditions, et surtout on trouve plus l'horma dans toutes les maisons comme avant* ».

Le posé dans cet énoncé est que la différence entre la Casbah d'avant et celle d' « *après l'indépendance* »¹⁰⁶ renvoie à un changement au niveau de l'éducation et au niveau des traditions, cette différence renvoie aussi à la disparition de la « *horma* ».

Le présumé est qu'avant l'indépendance, les gens étaient bien éduqués, que les traditions étaient communes et très bien respectées et surtout qu'il y avait une connaissance parfaite et une application minutieuse d'El-horma (l'intimité sociale) dans chaque foyer. Mais pour accéder au sens réellement communiqué, il faut faire appel à ce que nous pouvons appeler le « dictionnaire casbadji » qui nous permettra de préciser le fonctionnement des implicatures dans cet énoncé.

Il s'agit ici d'une implicature conventionnelle introduite par « *dans+toutes* ». En effet, tout ce qui précède la préposition et l'adverbe, a un double repère : temporel d'abord par rapport à la date précisée et spatial, ensuite, par rapport à l'éducation et aux traditions (dont la dignité sociale) qui caractérisaient toute la Casbah et donc « *dans toutes les maisons* ».

106 C'est la réponse du même informateur n°40.

A travers cette dernière expression, « **toutes** » est employé par opposition à « **quelques unes** ». En effet, implicitement on comprend qu'*aujourd'hui* (en opposition avec « comme **avant** ») il reste quand même **quelques** maisons où ces pratiques sont toujours préservées, dont certainement celle de l'informateur.

Ceci d'un côté, d'un autre côté, El-horma casbadji n'est pas celle de toutes les autres villes. Elle compte plusieurs règles qui doivent toutes être appliquées pour qu'on puisse parler de l'identité de la Casbah.

Elle concerne ainsi le partage des espaces (les terrasses pour les femmes et les rues ainsi que les places pour les hommes), les heures pendant lesquelles les hommes et les femmes ont le droit de se déplacer librement dans la maison. Il faut rappeler que dans beaucoup de bâtisses les sanitaires sont communs pour les familles occupant un étage, ce qui fait qu'il y avait des heures durant lesquelles les femmes pouvaient circuler avant et après le réveil (et le coucher) des hommes, mais pas lorsque ces derniers se préparent pour sortir travailler ou avant d'aller dormir. De plus, avant d'entrer, tout homme devait impérativement tousser pour signaler son arrivée aux femmes qui pourraient se trouver sur son chemin, elles auront ainsi le temps de rentrer chez elles ou de se cacher chez une voisine le temps qu'il disparaisse. Les femmes ne devaient pas être vues par un étranger, même pas par un voisin.

Les hommes ne devaient pas rentrer chez eux avant midi ou avant quatre heures, la maison appartenait aux femmes entre les heures de travail pour faire le ménage...etc.

Toutes ces règles font référence à El-horma de la Casbah qui, à travers une implicature conventionnelle, notre informateur nous apprend que le changement dont il parle concerne ceux qui ne connaissent pas ces règles, les étrangers ou les nouveaux locataires. Forcément lui, il connaît toutes ces pratiques puisque implicitement, nous avons déduit que la maison de notre informateur faisait partie des exceptions où la vie était toujours au rythme casbadji.

C'est exactement la même chose dont nous parle l'informateur n°32 lorsqu'il dit « *la vie de famille n'est plus la même ...* ». Celui qui ne connaît pas comment était la vie de famille à la Casbah ne peut pas comprendre ce changement radical de l'identité de la Casbah.

Là aussi, la disparition de la Casbah est dû à l'Autre, à celui qui ne connaît pas la norme casbadji. Cette norme qui renvoie à un certain nombre de critères ou de règles se retrouve dans presque toutes les réponses : la propreté, l'art, El horma, le respect, le sens du voisinage...Mais comment se fait-il que les nouveaux locataires se sont succédés les uns après les autres pendant plus de 91 ans alors que les critères eux n'ont pas changé ?

Autrement dit, si la propreté, le voisinage et le calme étaient perdus en 1970, comment se fait-il qu'ils ont été perdus une autre fois en 1990 et en 1996 ?

Notre enquête et notre analyse nous ont permis de faire la déduction suivante : toutes les représentations que se font les habitants de la Casbah de l'identité casbadji renvoient à un lieu qui a peut être existé un jour mais qui n'existe plus aujourd'hui, toutes les dates qu'on a obtenues en sont la preuve irréfutable. Ce qui est sûr c'est que ces représentations ne renvoient à rien d'autres qu'à leur propre personne. Toutes ces réponses, toutes ces descriptions n'étaient données que pour la description de soi.

Nous pensons que, comme toute logique peut très bien le concevoir, un lieu ne peut pas disparaître. Même en son absence matérielle causée par la nature ou par l'homme, son identité restera toujours gardée dans les livres et les mémoires sous forme de représentations.

Nos informateurs nous ont permis de comprendre qu'à travers leurs réponses ils ne nous transmettaient qu'un seul message : Nous, nous sommes de vrais casbadjis, les autres non, ce lieu nous appartient puisque nous connaissons tous ces secrets mais les autres non. On peut expliquer cette déduction à travers la notion de la face ou à travers le simple fonctionnement de la dialectique du Même et de l'Autre.

La notion de face est utilisée dans les interactions et l'analyse conversationnelle, mais à partir du moment où elle est étendue au domaine de « territoire », et puisque avant, pendant et après le moment où les informateurs remplissent le questionnaire il y a tout un échange qui s'installe pour engager la conversation et mettre à l'aise l'enquêté, nous pouvons justifier notre conclusion grâce à elle sans aucune hésitation.

Pour plus de précisions, certains auteurs¹⁰⁷ (dont Goffman)¹⁰⁸ disent qu'il y a deux faces complémentaires : la face *positive* et la face *négative*.

La face positive représente « *l'ensemble des images valorisantes que les interlocuteurs constituent et tentent d'imposer d'eux même dans l'interaction* » et la face négative est « *l'ensemble des territoires du moi : territoire corporel, spatial, temporel, biens matériels ou symboliques* »¹⁰⁹.

Ainsi, sachant qu'à maintes reprises les médias, les urbanistes et les sociologues avaient décrit la Casbah comme un bidonville : « *Les photos d'amas d'ordures, devraient faire l'objet d'une exposition, dans le cadre de journées d'études sur « l'hygiène et le cadre de vie ». Les résultats étaient destinés à informer un large public, au-delà du cercle restreint des chercheurs, à raconter l'histoire du lieu et surtout apprendre aux actuels habitants de la Casbah à lire leur espace à travers les tas d'ordures recouvrant des lieux autrefois prestigieux.* »¹¹⁰ (pour ne citer que cet exemple) tout informateur ayant une relation quelconque avec la Casbah et étant face à la question 11 (« *Beaucoup de personnes disent que la Casbah a disparu, êtes-vous d'accord avec cet avis ?* ») aura tendance à sentir une menace potentielle.

Elle s'inscrira dans les « *actes menaçants pour les faces* » car nous avons remarqués nos informateurs contrariés à chaque fois qu'on leur demandait de prendre position.

107 P. BROWN, S. LEVINSON, E. GOFFMAN,...

108 E. GOFFMAN, *Les rites d'interaction*, Minit, Paris, 1974.

109 P. CHARAUDEAU et D. MAINGUENEAU. *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris, 2002.

110 D. LESBET. « La Casbah, une cité en reste. » in *Réflexion, La ville dans tous ces états*. Ouvrage collectif sous la direction de M. MADI. Casbah édition, Alger 1998 p75-101.

Voici donc ce qui les dérange, le fait que s'ils disent oui elle a disparu alors qu'ils y vivent, ils reconnaîtront leur rôle négatif dans la société, ce qui menace leur face négative. Et s'ils disent non, ils se sentiront obligés d'argumenter cet avis ne serait-ce qu'oralement, certains l'on fait d'ailleurs dans les questionnaires sans qu'on leur demande comme l'informateur n°05 pour qui la Casbah n'a pas disparu pourtant il répond à la question suivante qui ne concerne que ceux qui disent oui : « *Si oui, à partir de quelle date ?* (Q12). Sa justification est : « *Certaines traditions ont disparu* », ce qui veut dire que beaucoup de choses positives demeurent encore à la Casbah, ce qui annule donc toutes les critiques et lui permet de sauver sa face.

Pour l'informateur n°28, la Casbah n'a pas disparu mais il répond quand même à la question n° 12, il pense que « *La Casbah n'a pas disparu, c'est un patrimoine national, il faut la sauver* ». C'est inconsciemment une stratégie pour répondre de la meilleure manière à cette question sans perdre la face. Stratégie parce qu'il l'organise en trois propositions : par la première, il confirme son avis « *La Casbah n'a pas disparu* », avec la seconde il l'assume et présente son atout pour la décrire « *c'est un patrimoine national* » et enfin avec la troisième proposition il prend la même position de ceux qui, en 1905, avaient créé le Comité du Vieil Alger. La sauver de qui ? Il pense que c'est l'Etat qui est responsable, mais responsable de quoi puisque pour lui, la Casbah n'a pas disparu ? La contradiction favorise l'hypothèse qu'en réalité notre informateur ne veut pas admettre que la Casbah a subi un changement radical décrit par certains comme une disparition.

Donc tout va dans un seul sens : sauver sa face, par n'importe quel moyen, n'importe quelle date et n'importe quelle stratégie.

Conclusion :

La conception de la Casbah était beaucoup plus fonctionnelle : elle devait abriter les différentes communautés de la société de l'époque, en leur permettant de vivre dans l'intimité et les traditions que chacune se fixait comme traits caractéristiques. La différence était au départ marquée au niveau d'abord spatiale : plus on montait vers la haute Casbah, plus le prestige des maisons reflétait le degré de l'aristocratie des familles. Cependant, il y avait les impasses (qui ont été beaucoup modifiées), elles délimitaient les frontières de chaque grande famille. A l'intérieur, d'autres marques comme les fontaines, la forme et la décoration des portes et des fenêtres permettait de savoir si la maison était occupée par une famille royale ou par des serviteurs.

Bref, tout particulièrement, la haute Casbah a été conçue de façon à ce que les espaces imposent le respect de l'intimité de chaque famille tout en maintenant le contact de chacune avec les maisons voisines.

Bientôt trois siècles après, beaucoup de bâtisses sont restées debout, l'ancienne forteresse garde toujours son intimité (ne serait-ce que des voitures qui ne peuvent toujours pas y circuler) mais rien n'est resté pareil. La mobilité spatiale a été si dense, le nombre des occupants des lieux a été tellement important et la conception même de ce qu'est la norme casbadji a été si discutée que l'identité de la Casbah se caractérise aujourd'hui par cette diversité, cette complexité et cette confusion qui se retrouve chez chaque enquêté et chez chaque habitant de la Casbah. Ils se disent tous casbadji, mais cette identité ne se manifeste chez personne puisque la Casbah n'est plus ce qu'elle était, les moeurs qu'elle doit elle devait imposer le respect ne sont plus pratiquées, ils veulent tous hériter du prestige d'être propriétaires d'un lieu aussi connu, aussi ancien mais qui tient toujours debout.

Aujourd'hui, à force de tirer chacun de son côté, l'identité de la Casbah a fini par être démembrée et l'on ne peut plus reconstituer son véritable portrait sans que cette complexité et cette confusion ne soient nettement visibles.

Ainsi, l'identité de la Casbah est représentée exactement comme son espace, c'est-à-dire individuellement, et non de façon collective. La norme casbadji s'est confondue avec la norme algéroise qui elle, a subi des changements des plus radicaux par rapport à la fonctionnalité des rues de la Casbah. A force d'essayer de dévoiler son secret, elle a perdu son caractère vital : l'intimité. Ce qui lui est arrivé peut être comparé à cette histoire de la poule aux œufs d'or. En essayant de voir ce qu'il y avait dans son ventre ses propriétaires trop entêtés l'ont tuée.

Donc, il n'y a rien qui différencie l'identité de la Casbah de celle d'Alger si ce n'est un langage assez particulier qu'on ne retrouve que chez très peu de personnes âgées. C'est ce que nous allons tenter de décrire et d'analyser dans le quatrième et dernier chapitre.

Chapitre IV

Des représentations langagières

« Dans la langue, un mystère, un vieux trésor se trouve... Chaque année, le rossignol revêt des plumes neuves, mais il garde sa chanson ».

F. Mistral. *Les Îles d'or*¹¹¹.

111 Dictionnaire des citations françaises et étrangères. Larousse, 1996. Entrée : langue.

Introduction :

A travers toutes nos lectures, il n'y a pas un seul texte, un seul roman, un seul poème ni même un seul article dans lequel on associe l'image de la Casbah au concept de paix. Bien au contraire, à croire les historiens, les membres d'expédition, les poètes et les descripteurs, elle a toujours fait peur surtout à ceux qui ne l'habitaient pas.

Le langage à la Casbah a toujours joué le rôle d'un laissez-passer pour certains et un handicap (voire un défaut fatal) pour d'autres. La raison principale est la diversité ethnique et la concentration d'un nombre très important de communautés d'origines diverses.

Dans ce chapitre, nous allons nous intéresser aux représentations langagières que se font les habitants de la Casbah. En d'autres termes, notre objectif est de définir et d'analyser le discours épilinguistique, son impact sur la perception d'autrui et sa relation avec la mobilité spatiale.

I) Rappel historique :

I-1) Avant le XIX^e siècle :

Nous avons vu qu'Alger a été sujette à plusieurs agressions et invasions qui ont chacune laissé des traces notamment linguistiques.

Entre l'an 25 et le XVI^e siècles, trois langues étaient majoritairement parlées à El-Djazair et trois autres l'étaient un peu moins¹¹².

D'abord la langue arabe est apparue avec l'arrivée des musulmans, et fut ensuite parlée par pratiquement tous les citoyens de la ville : les Turcs, les Maures et toutes les autres communautés résidentes ou de passage à Alger.

Les chrétiens résidents à cette époque parlaient eux aussi un arabe assez spécial mais qui a fini par être standardisé et commun pour une très grande communauté.

La deuxième langue était le turc. Elle était usitée par les Osmanlis, les renégats de différentes origines, par les Maures et évidemment la plupart des captifs chrétiens qui ont fini par bien maîtriser sa pratique.

Bien sûr, dans des conditions pareilles, il est tout à fait normal que, petit à petit, une nouvelle façon de parler s'installe et se généralise, il s'agit du franque. Cette langue était le fruit de plusieurs dizaines d'années de mélanges de trois ou quatre langues communes, comme l'espagnole, l'italien, le portugais... Haëdo nomme cette langue un jargon « *ou plutôt un patois de nègre arrivé de son pays, et récemment amené en Espagne* »¹¹³. A la fin des années 1600, pratiquement tout le monde parlait cette langue qui a contribué à faciliter les transactions commerciales d'abord et à détendre ensuite la tension sociale due à la fracture urbaine et à la diversité des codes linguistiques qui y régnaient.

112 Diego De Haëdo, *Op.cit.*, p.127.

113 Idem, p.128.

L'apparition de la langue franque peut être considérée comme un terrain d'entente que se sont partagé les habitants d'Alger à cette époque. C'est la preuve que la tension sociale qui caractérisait la dialectique du Même et de l'Autre était des plus fortes et qu'aucune solution n'était envisageable à part celle d'inventer carrément une nouvelle langue. C'est aussi la preuve qu'aucune communauté ne concevait un éventuel alignement quelconque.

Ces langues n'étaient pas les seules parlées à cette époque puisqu'un grand nombre de musulmans ont été emprisonnés en Espagne et en France ce qui a favorisé, dès leur expulsion vers Alger, la généralisation de la pratique du français, de l'espagnol et de l'italien dans les milieux arabes et turcs. Les enfants avaient une grande aisance à employer deux ou trois de ces langues acquises de leurs parents.

I-2) Durant la période coloniale :

Notre recherche ne nous a pas permis de retrouver les traces de la langue franque au XIX^e siècle. Nous essayerons de pousser un peu plus nos recherches lors d'un travail ultérieur car le côté historique ne nous intéresse ici que dans la mesure où il offre la possibilité de préciser le contexte et les conditions qui ont précédées notre époque pour mieux comprendre la réalité du terrain et dans la mesure du possible expliquer chaque phénomène ou pratique sociolinguistique.

Après la destruction de la basse Casbah et la construction des nouveaux immeubles modernes, la ville s'était divisée en deux grandes parties : la basse et la haute Casbah. A la haute Casbah on parlait beaucoup plus l'arabe dialectal (l'algérois) et le kabyle dans ces deux grandes variétés : celle des berbères de Kabylie et celui des berbères du sud algérien (de Ghardaïa) ou des Beni Mzab. A la basse Casbah les langues usitées étaient beaucoup plus nombreuses : le français, l'espagnol, le portugais, le maltais, l'italien, l'hébreux...etc.

Mais il paraît qu'il y avait une langue commune qui permettait la communication entre tous : le sabir. C'était un jargon commercial dont l'origine est espagnole *saber* qui voulait dire Savant. Elle était parlée par beaucoup de communautés grâce à sa grammaire très simpliste et ses mots très faciles à prononcer. Mais ne serait-elle pas une autre appellation donnée à la langue franque ?

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que l'objectif principal des Français était d'effacer l'identité d'Alger pour lui donner un nouveau visage et une nouvelle réputation (celle d'une terre française avec tout ce que cela comporte comme connotations). Tout un discours a été donc mis en place pour anéantir une civilisation et ce n'est que bien tard qu'une prise de conscience permit de sauver ce qui restait du prestige de ce caractère architectural très original de la ville.

Tout était alors jugé beau, la nature, les maisons, l'atmosphère, le port sauf les « *indigènes* » et tout ce qui avait une relation directe avec eux : leur façon de s'habiller, de se comporter et bien sûr de parler.

C'était l'époque de l'opposition culture dominante / culture dominée.

Avec l'apparition des écoles françaises et la formation des instituteurs indigènes donnant leurs cours en français, *l'Autre* n'était plus le Français (*El Gaouri*) en lui-même, mais sa culture et sa langue. Cet instituteur « *Présentateur des indigènes aux colonisateurs, présente en l'enseignant la culture française au siens. Mais du même coup et malgré lui, il apparaîtra comme un sur-indigène aux autorités coloniales en prenant le risque d'être vu comme un faux indigène par les musulmans. Car de part et d'autre, et c'est là une réalité historique, les communautés refusent la communication dans l'ordre ainsi établi.* »¹¹⁴

C'est ainsi que toute une génération apprit la langue française et du coup mis un pas dans sa culture.

114 Y. Nacib, *Mouloud Feraoun*. Collection *Classiques du monde*. Edition Mehdi, Alger 1982.

En effet, beaucoup de nos informateurs (surtout les personnes âgées) décrivent le charme de la vie à l'époque de la colonisation sur plusieurs plans associés aux moeurs, au langage, à certaines pratiques comme la *Bouqala* (que nous aborderons un peu plus loin) mais aussi par rapport à certains détails qui nous ont beaucoup intéressés : les cadeaux de fin d'année et la générosité de leur maîtres ou maîtresses qui leur enseignaient la littérature française.

La récurrence de ce genre de réponses nous a permis de déduire que la politique française avait réussi à avoir l'approbation de sa culture chez les enfants bien que leurs parents la refusaient catégoriquement. Cette image positive qu'ont pu se dessiner les Français surtout chez les enfants prouve qu'il y avait une politique dont la portée était lointaine : leur objectif était de gagner la confiance des jeunes puisque ce qui a marqué nos enquêtés étaient les cadeaux de fin d'année, les bonbons qu'on leur distribuait à chaque bonne réponse et les vêtements qu'ils recevaient parce que leur maîtresse avait remarqué un blouson déchiré en plein hiver ou un pantalon recousu.

Mais le plus intéressant dans tout cela est la maîtrise de la langue française de ces personnes. La plupart d'entre elles parlent un français correct, même lorsqu'elles n'étaient pas diplômées, elles savaient bien écrire dans un style très littéraire. Par contre, elles n'avaient aucune maîtrise de la langue arabe classique, très peu à l'oral et encore moins à l'écrit.

Par ailleurs, et s'agissant de la ségrégation raciale à cette époque, l'arabe dialectal était un facteur décisif puisque la distinction entre les tenues vestimentaires n'avait pas gardés toute la pertinence qu'elle avait avant l'arrivée des Français. Les caractéristiques de ce langage n'ont pas beaucoup changé par rapport au langage des personnes âgées d'aujourd'hui et dont nous allons donner une définition et une analyse au cours des paragraphes qui vont suivre.

II) Le langage casbadji ou la stéréotypie par excellence :

Dans cette partie nous allons tenter de retrouver les caractéristiques d'un éventuel langage casbadji s'il existe et sa relation avec le langage algérois.

Ce qui a animé notre curiosité est d'un côté cette très rapide expansion qu'a connue la ville d'Alger depuis l'indépendance et le grand nombre de ses nouveaux résidents venus de différentes régions. D'un autre côté, nous voulons savoir si le départ en masse des anciens casbadjis n'a pas eu une répercussion quelconque sur le parler algérois.

Dans un premier temps, nous avons choisi de poser une question directe à nos informateurs pour savoir si un langage casbadji existait ou non. Si nous avons choisi une question directe, c'est parce nous avons remarqué à travers notre pré-enquête que certains de nos informateurs pensaient que ce langage était le même que celui d'Alger en général et que rien ne le différenciait d'un autre parler. Ceci sur un plan horizontal, sur un plan vertical, la question 15 est classée après celle qui nous a permis de connaître le responsable de la disparition de l'identité de la Casbah.

Nous essayerons d'établir une relation entre ces deux questions et celles qui suivent pour confirmer la pertinence du raisonnement de chaque informateur, puis pour rechercher dans les réponses récurrentes une, voire des caractéristique de ce langage et du coup de la fracture sociale.

Les réponses que nous avons obtenues à la quinzième question sont réunies dans la figure suivante :

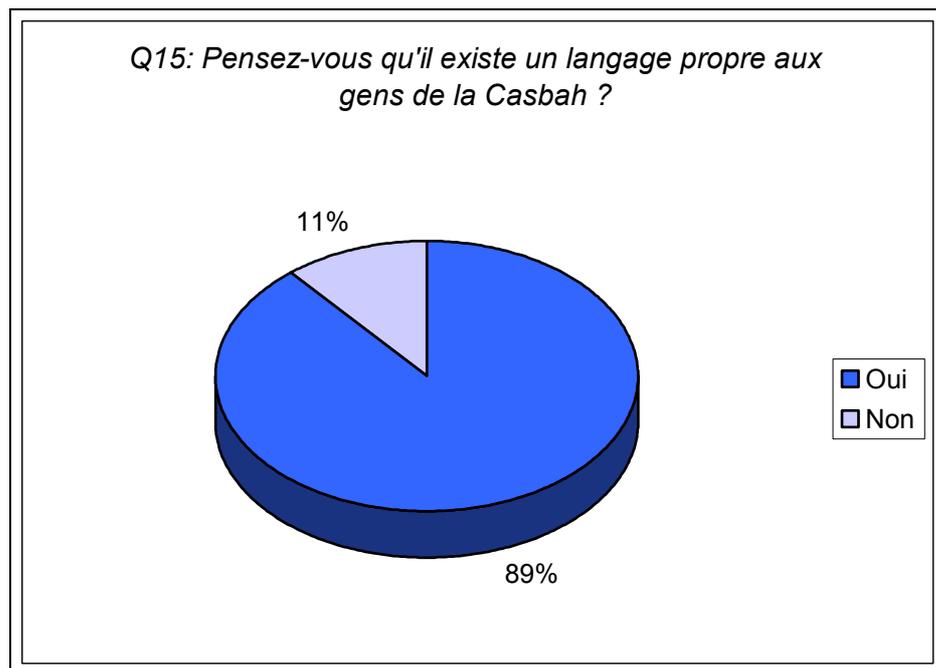


Figure 4

A travers la figure 4, nous remarquons que le taux de ceux qui pensent qu'effectivement un langage casbadji existe est très important soit 89 % alors que 11% seulement pensent le contraire. Ces chiffres alimentent un questionnement très important : - Quelle est la relation entre ce langage et le parler algérois ?

- Y a-t-il un langage dominant et un autre dominé ?
- Y a-t-il une quelconque influence entre eux ?
- Quelle est la relation entre ce langage casbadji et toutes les langues qui étaient parlées à Alger depuis des siècles ?

...

Pour répondre à quelques une de ces questions, nous avons choisi de ne pas nous intéresser au parler algérois dans le présent travail. La raison peut être résumée comme suit : en nous intéressant au langage algérois, nous n'aurions pas pu considérer la chose dans un seul sens, il aurait fallu confronter nos résultats auprès des habitants d'autres quartiers d'Alger ce qui nous obligerait à quitter notre terrain de recherche, chose que nous refusons de faire pour le moment mais que nous préférons

laisser à une enquête ultérieure. Faire appel à des informateurs en dehors de notre terrain nécessite le recueil d'un nombre important de questionnaires et un équilibre entre les quartiers où réside chaque enquêté ce qui nous compliquerait trop la tâche. Nous n'avons pas choisi la facilité avec les autres questions (16, 17,...22) mais l'objectivité. Nous pensons que si nous arriverions à bien maîtriser le terrain en lui-même, nous pourrions envisager une sortie à l'extérieur; sinon, la quantité des données qui sera obtenue rendrait l'image que nous voulons décrire encore floue et toute analyse serait plus ou moins insuffisante.

Les questions suivantes (de la Q16 à la Q22) ne concernent que la relation existant entre les gens de la Casbah et leur langage.

A travers la seizième question nous avons voulu déduire la représentation que se font nos informateurs de ce langage :

Q16 : Pour vous ce langage est :

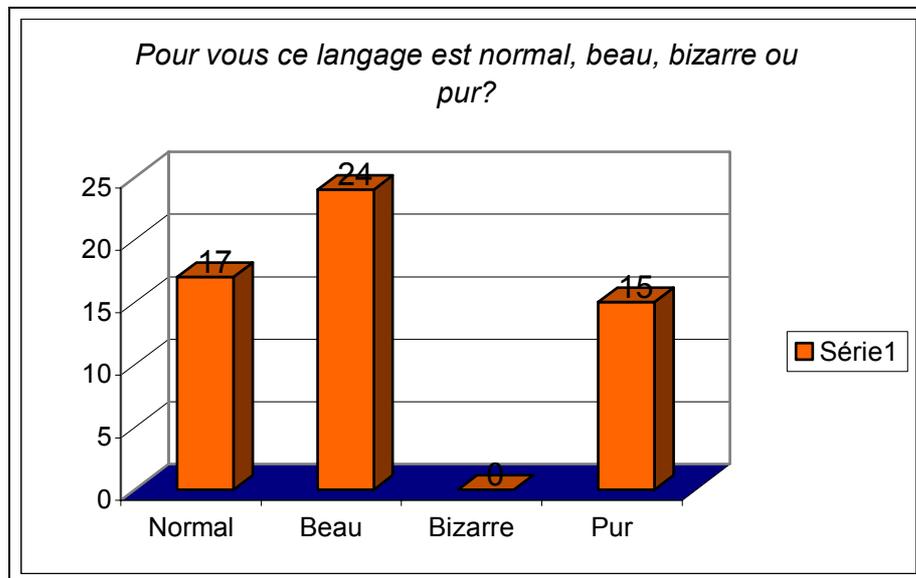
Normal

Beau

Bizarre

Pur

Les réponses sont regroupées dans le graphe suivant :



Graphe 13

Notre analyse s'articulera en deux parties :

II-1) La Beauté du langage casbadji, entre le mythe, les proverbes et les légendes :

Vingt quatre informateurs pensent que le langage casbadji est beau soit 43,63 %. Un chiffre très important vu le nombre de nos enquêtés. Mais qu'entendent-ils par beau ?

Cette qualification possède une double catégorisation : Beau par rapport au langage de *l'Autre*, par rapport à une stigmatisation et une ségrégation rendu évidente par cet adjectif; et beau dans le sens où ce langage véhicule un savoir et une maîtrise de tous les codes casbadjis impossible à déchiffrer par ceux qui ne sont pas originaires de la Casbah. Dans les deux cas le mouvement va *a fortiori* dans un double sens : *homophilie/ hétérophobie*¹¹⁵ à partir du moment où le langage non-casbadji ne serait pas beau, ce qui implique une *extrajection*¹¹⁶ catégorique selon la psychanalyse sociale.

Pour être plus précis, avant d'avoir choisi cet adjectif (*beau*), nos informateurs ont pris comme point de départ les autres parlers qui les entourent. Donc indirectement la qualification positive du langage casbadji par A^+ (appréciation positive) est le fruit d'une considération négative A^- (appréciation négative) des autres langages en interaction à la Casbah.

De ce fait, la polarisation $A^+ \leftrightarrow A^-$ renvoie à la vraie polarisation $I^+ \leftrightarrow L^-$. En sachant que **I** renvoie à chacun de nos informateurs, et que **L** renvoie à *l'autre*, à celui qui ne connaît pas et ne maîtrise pas le langage casbadji.

Le problème qui reste posé maintenant est de savoir qui est cet *Autre*, est-il à l'intérieur ou à l'extérieur de la Casbah ? Nous y répondrons dans les paragraphes qui vont suivre.

115 J. BRES, et C. DETRIE. « L'interpellation des stéréotypes ethniques et sociaux ». in *Le Français dans le monde : Le discours enjeux et perspectives*. Numéro spécial, Hachette édition, juillet 1996, p.122.

116 LAPLANCHE et PONTALIS. *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris 1981. p.258.

Nous pouvons nous demander également la vraie signification de cet acte de caractériser ce langage casbadji, majoritairement qualifié de beau. Cette caractérisation est due à une *stéréotypisation* collective dont la description nécessite une connaissance des références casbadjis. Ces références sont socio-culturelles, historiques et ethniques. En effet, parfois une simple expression renvoie à une histoire devenue un patrimoine que les casbadjis insistent à préserver.

Exemple : Lorsqu'une personne dit à une autre « *tssal fi Dar Ennakhla* », (c'est un locataire à *la maison au palmier*), il est impossible à la personne qui reçoit cette phrase de la comprendre si elle ne connaît pas l'histoire de cette maison. En quelques mots : ce fut l'une des seules bâtisses de la basse Casbah qui avait un palmier planté au centre de son petit jardin. A l'époque coloniale, les Français l'avait réservée aux personnes souffrantes de maladies nerveuses ou de troubles psychologiques et psychanalytiques. Ce qui veut dire que lorsqu'on est récepteur de cette phrase, il faudrait comprendre que l'on nous traite tout simplement de « *fou* ».

Ce qui est assez spécial dans le langage casbadji, c'est qu'il n'y a pas une seule expression, une seule idée ni même une seule phrase qui ne comporte ce genre d'énoncés, une sorte de références codées et classées dans les messages indirects servant à identifier les « vrais » des « faux » casbadjis.

« Vrai » et « faux » ne sont pas une spéculation de notre part, ce sont des adjectifs employés par nos informateurs eux-mêmes en répondant à la question n°18 (Dans quelle situation parlez-vous casbadji ?) comme l'informateur n° 25 en répondant à la question n° 13 (Quelle est la différence entre la Casbah d'avant et celle d'après la date que vous venez de préciser ?) comme les informateurs n° 18- 44- 50.

Cette opposition vrai/faux est apparue, comme nous l'avons vu plus haut, pendant la période coloniale et chez les Français en premier, sauf qu'à cette époque, ces derniers parlaient de la vraie / fausse Casbah et non de vrais et de faux casbadjis. Nous pensons qu'il n'y a pas une grande différence car si le référent n'est pas le même, le but lui, est identique : l'appropriation de l'espace casbadji.

En effet, lorsque ces auteurs français évoquaient la vrai/fausse Casbah, il faisaient référence à un lieu qu'ils percevaient à travers leur propre regard, une perception égocentrique qui ne visait à rien d'autre qu'une Casbah dont ils venaient de prendre possession. C'est exactement le même acte d'appropriation qu'accomplissent nos informateurs en parlant des vrais et faux casbadjis. Autrement dit, c'est parce qu'ils connaissent la valeur et les secrets du langage casbadji et étant eux-mêmes des gens de la Casbah, ils affirment que leur langage est « beau », ce qui implique que eux, ce sont de vrais casbadjis contrairement aux autres dont le langage est « différent » voire « très différent » mais qui ne fait que dévoiler leur fausseté puisqu'ils se disent casbadjis alors que « *la Casbah est pleine de gens qui sont venus de l'intérieur du pays ce qui a fait disparaître le charme de cette ville* » (Informateur n°18 répondant à la question 14) .

Ainsi, la beauté de ce langage renvoie à tous ces mythes, toutes ces légendes et tous ces proverbes qu'il faut connaître pour en apprécier la valeur et la signification réelle.

II-2) Langage *normal* ou griffe d'une *pure* authenticité ?

Deux chiffres assez proches l'un de l'autre mais qui renvoient à des interprétations complètement différentes : 17% pour la qualification du langage casbadji de « *normal* » et 15% pour le qualifier de « *pur* ».

La définition d'un langage normal ne pourrait jamais jouir d'un statut de pertinence car le concept lui-même n'en possède pas au niveau social et sociolinguistique. Mais dans notre cas, l'adjectif « *normal* » désignant le langage casbadji renvoie à deux réalités qui ont une relation directe avec les origines de chaque informateur. Certains disent donc que ce langage est *normal* parce que, soit ils le parlent depuis leur naissance en étant originaire de la Casbah et parce qu'ils n'ont jamais réfléchi à ce sujet (surtout à l'intérieur de leur quartier) comme les informateurs n° 15- 21- 27- 30- 43; soit ce sont d'anciens casbadjis qui n'y habitent plus et qu'à force d'avoir affaire aux autres parlers, ils n'ont plus de repères qui leur permettent de distinguer entre les

différents parlers algérois comme les enquêtés n° 9- 11- 17- 19- 27- 28- 31- 33- 34- 36- 42.

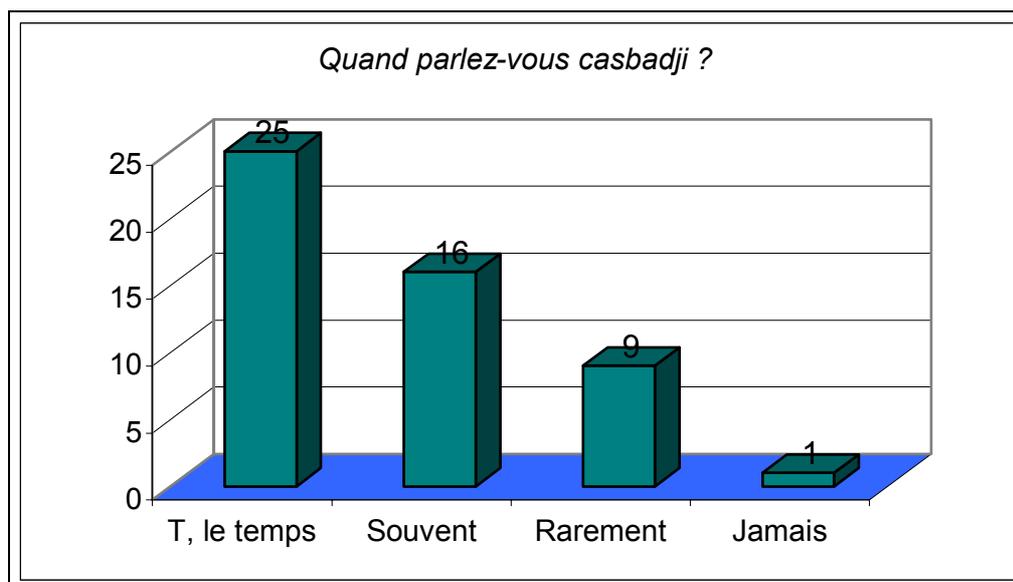
Ceux qui jugent que le parler des casbadjis est *pur* pensent à cette marque dont nous avons déjà parlé dans le chapitre précédent. Une marque retrouvée dans une façon de parler conçue de telle manière qu'elle permet de reconnaître la norme des *sang-pur*, ceux dont le langage renvoie à une griffe d'authenticité casbadji. Le choix de cette réponse est certainement dû à la connaissance quasi parfaite du système langagier casbadji.

Mais si nous devons mettre en relation ces deux chiffres, nous pensons qu'ils poseront un problème car le premier tend vers la banalisation alors que le second vers la spécification. L'explication qu'on peut apporter est que ces deux adjectifs aussi différents et différenciateurs qu'ils soient, peuvent avoir une référence commune à partir du moment où ce « normal » peut connoter le langage casbadji pur.

Maintenant pour savoir si nos informateurs parlent tous ce langage, nous avons voulu savoir quand et dans quelle situation le font-ils à travers les questions n°17 et 18

17) Quand parlez-vous casbadji ? Tout le temps <input type="checkbox"/> Souvent <input type="checkbox"/> Rarement <input type="checkbox"/> Jamais <input type="checkbox"/>
18) Dans quelle situation parlez-vous casbadji ?

Les résultats de la dix-septième question sont réunies dans le graphe n°14 ci-dessous :



Graphe 14

Pour mieux analyser ce graphe nous allons regrouper les réponses obtenues à la dix-huitième (Q18) question dans le tableau suivant :

Tableau 6 : Les réponses à la Q18 : *Dans quelle situation parlez-vous casbadji ?*

Informateur n°	Ils parlent casbadji	Total
4-5-8-11-13-16-17-18-22-23-25-27-28-39-42-55	<i>En compagnies des natifs ou des « vrais » casbadjis.</i>	16
6-10-24-30-32-35-38-41-45-	<i>Dans toutes les situations.</i>	9
2-14-26-33-36	<i>En famille.</i>	5
1-	<i>En compagnie des nouveaux débarqués.</i>	1

En analysant les données du graphe et du tableau, il nous apparaît clairement que 16,36% seulement de nos enquêtés parlent casbadji dans toutes les situations. Tous les autres le parlent soit en famille, soit avec ceux qui peuvent les comprendre ou, à très faible taux, avec ceux qui ne le comprennent pas. Cette réalité est très intéressante car elle prouve l'existence d'une réelle stigmatisation sociale et linguistique, mais elle est très particulière. Nous avons appris de nos informateurs que ce langage est doublement stigmatisé : d'un côté par ceux qui ne le comprennent pas et d'un autre par ceux qui le considèrent comme le « *langage démodé* ».

Nous expliquerons cette idée en deux points :

II-2-1) Le cercle des casbadjis :

Nous avons dit plus haut que le langage des originaires de la Casbah était caractérisé par la présence quasi dominante des proverbes, des dictons et des légendes. Ce qui implique que pour comprendre et interpréter le message d'un casbadji, il est impératif d'apprendre des dizaines, peut être des centaines de proverbes, connaître l'histoire de chaque bâtisse de la Casbah, connaître toutes les grandes figures et hommes célèbres de ce lieu ancestral sans oublier une prononciation assez spécifique à cette ancienne ville (nous y reviendrons en détails plus bas), il faut enfin maîtriser toute la culture de la Casbah. Culture parce qu'elle possède son histoire, ses répertoires et son cachet. Toutes ces caractéristiques dans un langage paraissent aujourd'hui une exagération voire une extravagance. C'est ce qui fait la particularité du langage des « vrais » casbadjis et c'est ce qui explique la première stigmatisation de la part de ceux qui ne peuvent pas comprendre la totalité de ce que disent les gens de la Casbah. Ils se sentent incapables de saisir le contenu d'un énoncé en arabe, leur propre langue.

C'est pour cette raison qu'aujourd'hui ce parler est en voie de disparition, on ne le retrouve que chez les personnes âgées et chez très peu de jeunes. D'où la deuxième stigmatisation alimentée par ceux qui comprennent le langage de la Casbah (qu'ils soient natifs ou non) mais qui le considèrent comme un langage démodé.

II-2-2) Le langage casbadji entre le beau et le stigmatisé :

Nous avons pu déceler la différence qui existe entre le langage des jeunes et celui des personnes âgées, non pas seulement au niveau du vocabulaire mais à tous les niveaux. Nous savons aujourd'hui, plus qu'hier, que le facteur *mobilité / non-mobilité*¹¹⁷ joue un rôle déterminant dans la territorialisation et la stigmatisation entre jeunes.

117 G. LEDEGEN, « Les < parler jeunes > salaziens dans l'évolution de la diglossie rouennaise : une étape intermédiaire ? » in *Cahier de sociolinguistique n°6 Sociolinguistique urbaine. Variations linguistiques : images urbaines et sociales*. éd. PUR. 2001. p.111

Les stratégies développées sont connues et beaucoup d'analyses sont toujours en cours pour tenter de comprendre pourquoi les jeunes inventent (directement ou indirectement) tout un nouveau langage (le plus souvent agressif, insolent et vulgaire) dit « à leur image » alors qu'il ont en déjà un.

Avant d'entrer dans les détails de cette différence, nous avons posé les questions (19 et 20) à nos informateurs :

19) *Pensez-vous qu'il existe une différence entre le langage des jeunes et celui des personnes âgées ?*

Oui Non

20) *Donnez des exemples de cette différence :*

<i>Ce que disent les jeunes</i>	<i>Ce que disent les personnes âgées.</i>

Les réponses obtenues pour la question n°19 sont représentées en graphe :

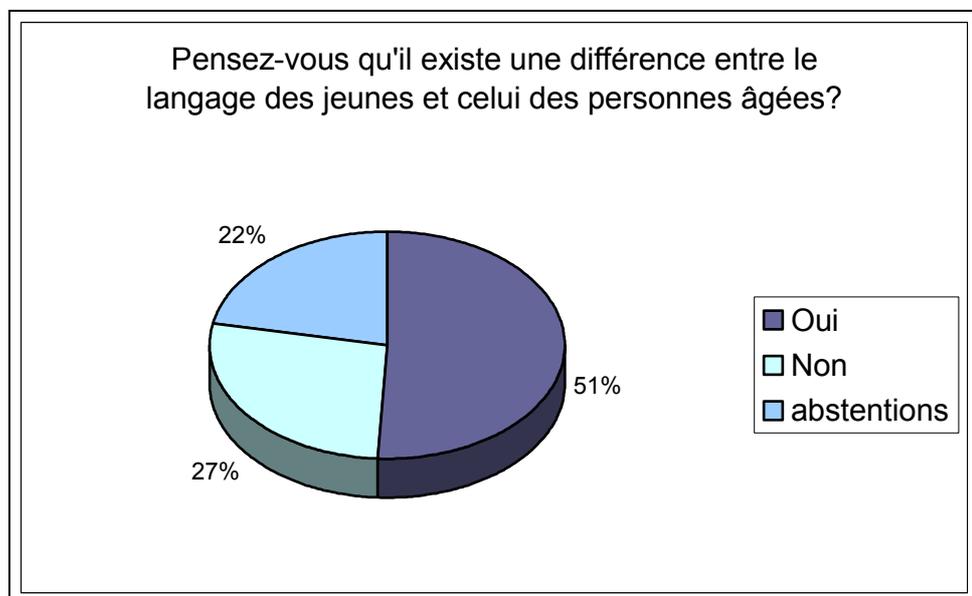


Figure 4

En considérant le nombre d'abstentions nous pouvons dire qu'un grand nombre de nos enquêtés (plus de la moitié) pensent qu'effectivement, il y a une différence entre les deux parlers : jeunes/personnes âgées.

Mais qu'est-ce qui explique ce nombre d'abstentions ? Et bien tout simplement parce que la plupart de ceux qui n'ont pas répondu à cette question ne connaissent pas le langage casbadji, même s'ils habitent la Casbah actuellement. Ce sont, dans leur majorité, de nouveaux locataires, c'est eux-mêmes qui nous le disent ou bien c'est la date à partir de laquelle ils habitent la Casbah qui rend ce fait évident.

Alors qu'est-ce qui distingue ces deux langages au niveau de leur réalisation ?

Voici les réponses de nos informateurs auxquelles nous avons ajouté celles que nous avons pu obtenir à travers une recherche très modeste auprès des personnes âgées qui gardent en mémoire une bonne partie de ce patrimoine culturel:

Ce que disent les jeunes	Ce que disent les personnes âgées.	Traduction
<i>Chriki</i> [riki]	Hbibi [hbibi]	Mon ami
<i>Defra</i> [d fra]	<i>Elffrak</i> [lfrak]	dix dinars (10 DA)
<i>Messaka</i> [m saka]	<i>khemssalef</i> [x msalef]	Cinquante dinars (50DA)
<i>Houbla</i> [hubla]	<i>âchrine elef</i> [ʒa ral f]	Deux cent dinars (200DA)
<i>Bouja</i> [bu a]	Sahal [s h l]	Il est parti.
<i>tchippa</i> [t ipa]	Rachoua [r wa]	Corruption
<i>Zguinga</i> / <i>mchoumer</i> [zginga] / [m um r]	Ysenter (chomeur) [jset r]	Il n'a pas un sou
<i>El Hadj</i> [lhadj]	Haʕi [haʕi]	Surnom d'un pèlerin.
<i>Ghedoua</i> [g dwa]	Ghedda [g da]	Demain
<i>Etaâb</i> [taʒb]	Echqa [qa]	La peine (la fatigue)
<i>Tesbah bkhir</i> [t sbaʒ bxir]	Tesabsou âla khir [t s bhu ʒla xir]	Bonne nuit
<i>Mkhabti</i> / <i>Alcoolique</i> [mxabti] / [lkulik]	Soukardji [sukarʕi]	Alcoolique
<i>Baadi</i> [baʒdi]	Zouli [zuli]	Pousse-toi (au féminin)
<i>Mrida</i> [mrida]	Mrita [mriʒa]	Malade (au féminin)
<i>ʒabssi</i> [ʒabsi]	Tbissi [tbiʒi]	Assiette
<i>Hdech</i> [h d]	Hdach [hda]	Onze (11)
<i>Chahrine</i> [ahrin]	<i>Chahrayen</i> [hraj n]	Deux mois
<i>Ya kho</i> [jax]	<i>Oulidou</i> [ulidu]	Untel
<i>Sbah el khir</i> [sbaʒ lxir]	<i>Nharek mabrouk</i> [nhar k m bruk]	Bonjour
<i>hkaya</i> [hkaja]	<i>mhadjia</i> [mhaʕja]	Un conte
<i>Cousina</i> [kuzina]	<i>Khyama</i> [xj ma]	Cuisine

<i>Youmine</i>	[jumɪn]	<i>Youmayene</i>	[jumaj n]	Deux jours
<i>Belkhaf</i> / <i>Bihbih</i>	[b l x f] / [biħbiħ]	<i>Bihfiħ</i>	[biħfiħ]	Très rapidement
<i>Khalti</i>	[xalti]	<i>Khtiti</i>	[xtiti]	Ma tante
<i>Ya mô</i>	[jam]	<i>Mohamed</i>	[muħ m d]	Monsieur (Untel)
<i>Manaqderch</i>	[man qd r]	<i>Manaqdarchi</i>	[man qd r i]	Je ne peux pas.
<i>Lousti</i>	[lusti]	<i>Oukhayti</i>	[uxajti]	Ma belle sœur
<i>Djeddi</i>	[ɣ di]	<i>Didou</i>	[didu]	Mon grand père
<i>Eldjalda</i>	[lɣ lda]	<i>Etezdám</i>	[t zdám]	Porte monnaie
<i>Laâdjouz</i>	[l ɜɣuz]	<i>yemma</i>	[j ma]	Maman
<i>Echikh</i>	[ix]	<i>Baba</i>	[b b]	Papa
<i>Intik</i>	[etik]	<i>Labess</i>	[l b s]	Ca va bien.
<i>Ettaycha</i>	[taj a]	<i>Mia dourou</i>	[mja duru]	Cinq dinars (5 DA)
<i>Sankouha</i>	[ɣ nkuħa]	<i>Khamsinalef</i>	[x msin l f]	Cinq cent dinars (500 Da)
<i>Plassa</i>	[plasa]	<i>Moutaâ</i>	[muɤaz]	Un endroit
<i>Bite</i>	[bit]	<i>Ghorfa</i>	[g rfa]	Une chambre
<i>Nsoug</i>	[nsug]	<i>Nsouq</i>	[nsuq]	Je conduis
<i>Kamel / complet</i>	[kam l]	<i>Betmam</i>	[b t m m]	Au complet, au total
<i>Ndeouch</i>	[nd w]	<i>Nhamem</i>	[nh m m]	Je prends un bain.
<i>Douka</i>	[duka]	<i>Dorkatik</i>	[d rk tik]	Maintenant.
<i>Bida</i>	[biða]	<i>Bitá</i>	[biɤa]	Blanche
<i>Lebra</i>	[l bra]	<i>Lemfiħa</i>	[l mfiħa]	L'aiguille
<i>Seroual</i>	[ɣ rwal]	<i>seroual</i>	[s rw l]	Pantalon
<i>Lalcoule</i>	[l lkul]	<i>L'alcool</i>	[lalcol]	L'alcool
<i>Fendjal</i>	[f nɣ l]	<i>Fnidjel</i>	[fniɣ l]	Tasse à Moka
<i>Hna</i>	[ħna]	<i>Henna</i>	[ħ na]	Ici
<i>Ouach bik</i>	[wa bik]	<i>Ech bik</i>	[ɛ bik]	Qu'est-ce que tu as ?
<i>Laârada</i>	[l ɜrada]	<i>Essaden</i>	[sad n]	Les invitations
<i>Djayah</i>	[ɣaj ħ]	<i>Mehless</i>	[m ħlɛs]	Nigaud
<i>Foulara</i>	[fulara]	<i>Mendil</i>	[m ndil]	Foulard
<i>Elâeqach</i>	[l ɜ qa]	<i>lefsous</i>	[l fsus]	Les perles
<i>Lbassan</i>	[lbas n]	<i>lmebzel</i>	[lm bz l]	Le petit bassin d'eau dans les coins des hammams
<i>Lbid</i>	[lbid]	<i>Ouled eldjadj</i>	[ulɛd elɣɣ]	Les œufs.
<i>Balek</i>	[b l k]	<i>Twalem</i>	[twal m]	Peut être

Tableau 7

Notre connaissance du terrain algérois nous a permis de comprendre qu'à travers les premières lignes de ce tableau, il apparaît clairement que le langage des jeunes est celui d'Alger en générale alors que celui des personnes âgées renvoie au parler de la Casbah.

Ce parler, dit de jeunes, peut être défini en deux parties : le parler algérois standard **PAS** et le parler algérois des jeunes dits branchés **PAJB**¹¹⁸. Branchés parce qu'ils l'utilisent dans la rue, entre eux, très peu en famille mais jamais avec leurs enseignants ou ceux envers qui ils doivent témoigner un respect aussi minime soit-il. Par contre, le **PAS** est utilisé partout sans aucun risque de conflit ou de contrainte entre eux.

Pour préciser l'opposition de départ (parler algérois/ parler casbadji), nous pouvons dire qu'elle concerne le langage casbadji (**PC**) et le **PAS**, mais pas le **PAJB**. La raison est que le **PC** possède un système tout comme le **PAS** mais pas à l'image du **PAJB** qui n'en possède pas et qui se limite à une palette lexicale dont le but est de marquer un territoire et une identité.

Pour être plus précis, le système dont est doté le **PC** concerne par exemple la terminaison des expressions négatives avec « chi » comme dans [man q r i] « *manaqdarchi* » (je ne peux pas); [man kt b i]« *manektebchi* » (je n'écris pas); [man ĥder i]« *manahdarchi* » (je ne parlerai pas)... La terminaison des indicateurs de temps et de lieux est elle aussi spécifique avec (tic) dans la plupart des cas comme dans [duqatik]« *douqatic* » (maintenant); [t matik] *tematic* (là-bas)...

Nous ne nous attarderons pas davantage avec plus de détails car nous pensons que c'est toute une étude qui doit être faite pour préciser les caractéristiques spécifiques de ce langage (nous y reviendrons un peu plus bas mais modestement).

Mais d'où vient la stigmatisation ?

Le **PC** est en réalité doublement stigmatisé : de par le fait qu'il soit considéré comme un langage dépassé qui renvoie à un Alger qui n'est plus; et de par le fait qu'il soit presque incompréhensible et utilisé par une infime minorité qui n'est même pas originaire de la Casbah.

118 Dans le tableau nous avons mis en bleu le PAS et en vert le PAJB; le parler casbadji (PC) est en jaune clair.

En effet, au cours des discussions qui s'engageaient avec nos informateurs, autour d'une question, nous avons remarqué que beaucoup d'entre eux changeaient de façon de parler dès qu'ils se rendaient compte qu'il s'agissait d'une enquête dont l'un des objectifs était le langage des gens de la Casbah. La plupart de ces informateurs nous ont dit qu'ils ne parlaient casbadji qu'en compagnie de gens natifs de la Casbah. Nous avons repéré deux groupes : ceux dont la famille est à la Casbah depuis deux ou trois siècles, et ceux qui se sont récemment installés.

Les premiers n'emploient le PC qu'entre eux soit par timidité ou complexe, soit par arrogance, ils agissent exactement comme leur parents car ces derniers ne rataient pas une seule occasion pour marquer leur territoire. Le fait même de ne pas parler avec tout le monde le casbadji est un acte d'appropriation de l'espace et un rejet des autres, pour les anciens de la Casbah, c'est une façon de marquer leur appartenance à la vieille cité d'origine et de rejeter la présence des autres. C'est du moins ce que notre enquête nous a révélé. En d'autres termes, les anciens habitants de la Casbah et plus précisément les propriétaires (qui étaient majoritaires à l'époque coloniale) appelaient les gens des autres quartiers d'Alger *Ness El-fahss* [n s lfaħs] (ceux qui viennent de l'intérieur du pays ou des zones rurales). Alors que eux, ils se donnaient le titre de *Ness Lahder* (les gens de la ville). La stigmatisation était nettement observable dans chaque coin de rue de la Casbah. Mais après l'indépendance, le nombre de locataires s'est tellement multiplié que les propriétaires se comptaient sur les bouts des doigts. Le résultat fut logique : ceux qui sont restés voulaient (et veulent toujours) marquer leur différence et leur appartenance à une ancienne et grande famille de la Casbah à travers un langage qui n'a subi aucune modification et des moeurs qui renvoient à ce qu'on a vu plus haut : la *norme casbadji*.

Parmi ces habitudes, la *Bouqala* dont le nombre diminue inexorablement et très peu de femmes connaissent aujourd'hui les vers de cette poésie particulière. Ces personnes ne parlent casbadji qu'à ceux qui le comprennent et sont donc vues comme des gens « snob » et « vaniteux », d'où la stigmatisation, le rejet de ce langage resté figé et dont les références sont toujours dans le passé et jamais dans le présent.

En dehors des limites de l'actuelle Casbah, le langage des natifs n'a aucune référence temporelle avec la vie d'aujourd'hui, tout ce qui est dit renvoie à des repères installés cela fait plusieurs dizaines d'années.

Les seconds informateurs qui parlent casbadji avec les gens natifs de la Casbah le font pour s'intégrer, pour se faire accepter parmi eux en sachant qu'il est mal apprécié ailleurs. Leur but est de s'approprier le territoire qu'ils viennent d'occuper et de se doter de cette fameuse « *griffe d'authenticité* ». Ceux-là usent de ce que WEBER appelle les *stratégies de compensation*¹¹⁹. C'est-à-dire que les locuteurs de cette catégorie utilisent deux ou trois codes d'après telle ou telle situation à des fins qui leurs sont propres, leur comportement est alors qualifié en sociologie et en psychologie sociale de *rationnel*¹²⁰ pour atteindre le titre d' « *idéal-type* »¹²¹.

Ainsi, les personnes originaires de la Casbah stigmatisent le parler algérois (quand ils parlent casbadji partout et sans aucun complexe) pour préserver leur titre et la valeur de leur réputation : casbadji. Tandis que les algérois stigmatisent le vrai parler casbadji parce qu'ils ne peuvent pas tout comprendre et parce qu'il renvoie à une époque où les mœurs n'étaient pas du tout les mêmes.

Mais en définitive, si la Casbah est en ruine, pourquoi les « *vrais* » casbadjis continuent à revendiquer leur appartenance à ce lieu dit *prestigieux* surtout par les médias et les historiens ?

Nous sommes arrivé à conclure qu'en fait, ces gens ne veulent pas s'approprier la Casbah en tant que territoire, mais en tant que mémoire. La preuve est la Fondation Casbah et la plupart des autres associations qui luttent pour les programmes de rénovation et de préservation du patrimoine.

119 WEBER Max, « Essais sur quelques catégories de la sociologie compréhensive », in *Essais sur la théorie de la science*. Presses Pocket, Paris, 1992, p.301-364.

120 *Idem.*, p.23.

121 *Idem.*, p.180.

A titre d'exemple seulement, la Fondation Casbah a représenté cette cité antique un peu partout dans le monde, ses membres ont publié plusieurs revues et propositions de programmes de rénovation. Son siège est à la Casbah mais il n'y a pas un seul membre fondateur qui y habite.

Ils sont tous installés à Alger mais se disent de vrais casbadjis. C'est la preuve que pour ce qui est du cas de la Casbah, on ne s'approprie pas le terrain mais l'identité qu'elle représente, la mémoire qu'elle véhicule et le prestige auquel elle faisait référence avec toutes les familles aristocratiques qui s'y sont installées. Le langage est l'un des meilleurs moyens qui permettent cette appropriation.

III) Les spécificités du langage casbadji :

Revenons maintenant à ce parler de la Casbah. Pour mieux le caractériser au niveau linguistique, nous allons partir de la notion de l'idéal-type dont on a parlé plus haut mais en tentant de retrouver l'idéal-type linguistique casbadji. Pour ce faire, nous baserons sur un seul des cinq axes¹²² à savoir : *Parler et traits linguistiques spécifiques*.

Dans un premier temps nous allons essayer de reproduire dans un tableau ces traits linguistiques qui marquent l'opposition du **PC** et du **PAS** (parler algérois standard)¹²³. Puis dans un deuxième temps nous essayerons d'analyser les caractéristiques d'une production orale restée spécifique à la Casbah : la Bouqala.

122 L. MESSAOUDI, *Parler citadin, parler urbain. Quelle différence ?* Communication présentée lors du colloque de Kenitra, Maroc 2003, p.105.

123 Nous n'allons pas nous intéresser au parler algérois car notre objet ici est le langage casbadji qui, lui est très proche. C'est pour cela que nous nous limiterons à l'opposition de ces deux derniers pour mettre en évidence ce qui les distingue.

Tableau 8 : L'opposition des réalisations phonétiques casbadjis par rapport au PAS

Phonologie consonnes	Exemple du PC	Exemple du PAS	Traduction
[d] / [ṭ]	[biṭa] [mriṭa]	[bida] [mrida]	Blanche malade (fem)
[s] / [ʃ]	[ʃ rual]	[s rual]	Pantalon
[t] / [ṭ]	[tbisi]	[ṭabsi]	Une assiette
[q] / [g]	[nsuq]	[nsug]	Je conduis
Phonologie voyelles	Exemple du PC	Exemple du PAS	Traduction
[ă] / [wa]	[ă bik]	[wa bik]	Qu'est-ce que tu as ?
[a] / []	[hda]	[hd]	Onze
Différenciation par effacement	Exemple du PC	Exemple du PAS	Traduction
Effacement du « i »	[manqul i] [manruḥ i]	[manqul] [manruḥ]	je ne dirai pas je ne partirai pas
Effacement du [a] dans les mots qui marque la paire [ay n] / [in]	[jumaj n]	[jumin]	Deux jours.
Effacement du segment [tik] dans la terminaison de quelques indicateurs de temps et de lieu. [a] / [atik]	[t matik] [ămbaâdatik]	[t ma] [umbaâd]	Là-bas. Après
L'accentuation	Exemple du PC	Exemple du PAS	Traduction
Consonne accentuée en fin de mot précédée d'un « a »	[h ña] [gh d'a]	[hna] [gh doua]	Ici Demain

Ces traits spécifiques ne sont mentionnés que parce qu'ils s'opposent au PAS et toutes les autres prononciations, les autres noms, pronoms, verbes et adverbes sont plus ou moins identiques dans les deux parlers. Cette ressemblance est certainement due au fait qu'au départ (avant la colonisation) le parler algérois était identique au langage casbadji : El-djazaïr se limitait à l'actuel territoire de la Casbah. La mobilité sociale très dense et l'expansion de ce territoire qui ont commencé à l'époque coloniale ont fait que le langage de la ville s'était petit à petit divisé en deux parties : l'algérois et le casbadji. Cette hypothèse reste à confirmer car elle s'inscrit dans une étude diachronique qui ne constitue pas notre objet ici bien que partiellement.

III-1) Les consonnes :

- La réalisation du segment [t̪] apico-dental sourd casbadji s'oppose au segment [d] apico-dental sonore dans certains adjectifs comme « blanche »
——→ [bida] pour l'algérois et [biṭa] pour le casbadji et « blanc »
——→ [bi d] pour l'algérois et [bi t̪] pour le casbadji. De même pour l'adjectif « malade » ——→ [mrida] pour l'algérois et [mriṭa] pour le casbadji.
- La réalisation de la consonne [ʃ] fricative alvéo-apicale non voisée mais uvulaire, s'oppose à celle du [s] fricatif alvéo-apical non voisé dans quelques noms dont « pantalon » ——→ [ʃ rwal] pour le langage casbadji et [s rwal] pour le langage algérois.
- Le segment [t̪] apico-dental sourd algérois se réalise différemment en [t] alvéo-apical occlusive et non-voisée dans le langage casbadji comme dans certains noms comme pour une « assiette »
——→ [t bsi] pour le casbadji et [ṭabsi] pour l'algérois
ou comme dans : « étage »
——→ [t b q] dans la réalisation casbadjie et [ṭab q] dans la réalisation algéroise.
- Au moment où l'opposition entre le [q] uvulaire doté d'une affrication plus ou moins importante des algérois s'oppose à la consonne [g], qui renvoie à une pratique non urbaine, dans pratiquement toutes les réalisations, elle ne s'oppose avec le langage casbadji que dans très peu de verbes comme « conduire » ——→ [nsug] pour l'Algérois et [nsuq] pour le langage casbadji.

III-2) Les voyelles :

- Le segment [] casbadji s'oppose au niveau de sa réalisation au [wa] algérois dans beaucoup d'emplois plus précisément dans les phrases interrogatives :
[bik] ——→ [wa bik] } (Qu'est-ce que tu as ?)
[qal k] ——→ [wa qal k] } (qu'est-ce qu'il t'a dit ?)

■ Le langage casbadji se distingue du langage algérois également dans certaines réalisations de la voyelle [a] qui se réalise en [] comme dans la prononciation de quelques chiffres :

■ [hda] chez les casbadjis → [hd] chez les algérois (onze <11>)

[mjatal f] dans le langage casbadji → [mj t l f] dans le PAS (100 000)

III-3) Différentiation par effacement :

■ Par effacement nous entendons la disparition d'un ou de plusieurs segments qui permet de différencier les deux parlers. Nous avons pu en trouver deux cas :

a) Les locuteurs casbadjis ont tendance à achever les mots dont le sens renvoie à la paire avec [aj n] comme dans [jumaj n] alors que les Algérois achèvent la réalisation de ces segments avec [in] ou [jumin] (Deux jours) : effacement du [a].

b) Au lieu du « a » algérois se trouvant à la fin de quelques indicateurs de temps et de lieux, les réalisations casbadjis terminent ces mots par [atik] comme dans [t ma] pour les algérois et [t matik] pour les locuteurs casbadjis.

III-4) L'accentuation :

Il s'agit de l'accentuation de quelques consonnes. Certaines réalisations en présentent un exemple parfait comme dans les consonnes systématiquement accentuées chez les casbadjis lorsqu'elles sont précédées d'un « a » comme [ĥ ña] pour un locuteur de la Casbah, alors qu'un Algérois le réalise [ĥna] (ici).

III-5) Le langage casbadji et le phénomène des proverbes en cascade :

Le proverbe est utilisé dans une circonstance où très peu de mots permettent de résumer la pensée d'une personne, ces mots font partie d'un patrimoine ancestral et un savoir qui renvoie à la culture de chaque communauté, d'où la norme citée plus haut, p.104.

Lorsqu'il s'agissait de décrire le langage casbadji, tous nos informateurs nous ont confirmé l'existence d'un vrai phénomène spécifique à ce parler ancestral : les proverbes en cascade. En effet, ce qui est particulier est le fait que ces derniers soient en nombre très important et recouvrant pratiquement toutes les situations.

Le locuteur casbadji acquiert très vite le qualificatif « sage » du fait de l'usage abondant de dictons et proverbes témoins d'une grande culture et une expérience inégalée de la vie. C'est une culture transmise, c'est normal mais ce qui est exceptionnel aujourd'hui, c'est que la plupart des informateurs ignorent le sens des mots qu'ils emploient.

Par exemple, pour signifier qu'une personne a tardé pour accomplir une tâche quelconque, les casbadjis disent « *mersoul mendès, rah fleghris dja fedras* »

[m rsul m ndas / rah flağris a f dr s] —————> *L'envoyé de « mendès », parti pendant les semences, n'est revenu qu'à la récolte* (traduction approximative).

Ici le mot « mendès » que nous pensons être un nom propre, n'est connu par aucun de nos informateurs. Tout comme les noms contenus dans le proverbe qui renvoie à l'image de deux être inséparables que les gens voient tout le temps ensemble, à chaque apparition ils leur disent : « *sayla ou maâmoud* »

[şayla u mazmud] —————> Deux être inséparable que jamais quelqu'un n'a vu l'un sans la compagnie de l'autre.

Là aussi l'histoire du couple est méconnue par tous, surtout après l'usage très répandu d'une expression algéroise qui renvoie exactement au même sens :

« Aïcha ou Bindou » : [zi a u bædu] —————> Aïcha et Bindou.

Dernier exemple de ces proverbes qui comportent des noms dont il ne reste aucune trace, lorsqu'une femme n'est pas forte en ménage, ou qu'elle est négligente, on lui dit : « *Tahzan âlik eljouana eli âïcha michet lihana* » :

[t hz n zlik jwana li zaj a mzi et lihana] —————> Joana aura pitié de toi, elle qui vit dans l'humiliation.

Nous préférons dès maintenant mettre toutes nos traductions sous réserve puisqu'en l'absence de données précises nous avons émis nos propres hypothèses sur le sens. La prononciation du mot « Joana » n'a aucun rapport avec les segments arabe ou casbadjis, d'où notre hypothèse que ça ne peut être qu'un nom propre, celui d'une femme qui devait avoir la réputation de vivre dans l'humiliation à cause de son hygiène négligée car, et nous n'apprendrons peut être rien à personne lorsqu'on affirme que, la propreté de la Casbah fut à une époque (beaucoup plus, turque) exemplaire.

Tous ces proverbes ont en commun l'usage d'un nom propre le plus souvent celui d'une personne étrangère à leur communauté. Les casbadjis ne donnent pas à leurs enfants le nom de « Mendès », de « Sayla », « Maâmoud » ni de « Joana ». La raison est que les personnes étrangères étaient connues par toute la communauté casbadji et selon que telle ou telle personne avait une bonne ou mauvaise réputation, on inventait un dicton qui devenait commun à chaque circonstance similaire avec sa première production. Nous avons pu retrouver d'autres proverbes populaires qui ne sont pratiquement plus en usage aujourd'hui. Nous avons remarqué que la plupart avaient une relation directe ou indirecte avec le foyer, donc par inférence aux femmes puisque quand on parle du foyer à la Casbah, ont fait référence aux femmes : c'est l'espace féminin par excellence, prenons quelques exemples :

* « tqôod hetta ytib elmessous » : [t q3 d ĥ ta jtib lm sus] —————> ce proverbe renvoyait à des personnes très lentes car il était connu dans la tradition culinaire d'ajouter du sel à un plat qui tarde à cuire. Donc moins un plat est salé, plus il tarde sur le feu alors quand il n'est pas du tout salé...

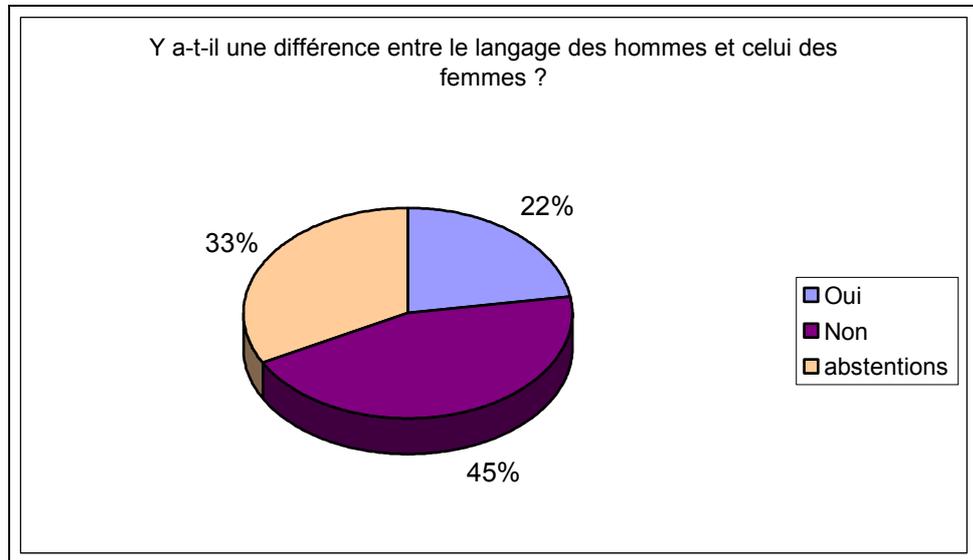
* « ila counte fi dar ehleb fi tashoum » : [ila kunt fi dar hl b fi ʃaʃum]

—————>« Quand tu es installé chez une famille, trais le lait dans leur tasse ». Dans le sens où il faut suivre les coutumes de la famille qui nous héberge pour éviter tout conflit.

C'est ce qui nous amène à évoquer cette distinction : langage masculin/ langage féminin.

III-5) Langage masculin vs langage féminin :

Nous avons commencé par poser la question à nos informateurs, les réponses sont résumées dans le graphe suivant :



Ici le taux des abstentions est très important à cause de la méconnaissance des informateurs de la réalité de l'endroit qu'ils habitent. Ceux qui pensent qu'il n'y a aucune différence représentent le taux le plus élevé 45%. Mais, si 22% de nos enquêtés pensent qu'il y a une distinction c'est qu'il y a matière à étudier, mais laquelle ?

Lorsque nous avons poussé notre enquête un peu plus loin, nous avons pu isoler un certain langage typiquement féminin mais qui n'est pas casbadji, il est plutôt algérois. Ce sont quelques expressions qu'emploient la plupart des femmes dans des circonstances différentes comme lorsqu'elles éprouvent un sentiment de honte : « bouh aliya » : [buħ ɣlija], ce qui ne peut être traduit d'une façon objective vu le nombre de situations dans lesquelles cette expression peut être utilisée : elle peut donc avoir le sens d'une simple erreur comme lorsqu'on dit : « Je suis bête ! » ou avoir le sens d'une terrible honte comme lorsqu'on dit : « quelle honte ! ».

C'est pratiquement le même phénomène qui se passe lorsqu'une femme dit : « ya mehanti » : [ja m hanti] en étant face à une très mauvaise nouvelle ou lorsqu'elle fait le constat d'une erreur irréparable. Le sens peut alors aller d'une expression comme « Ce n'est pas vrai ! » lorsqu'on reçoit une nouvelle inattendue, à l'effondrement que l'on exprime face à un événement catastrophique.

Mais ce qui est féminin par excellence à la Casbah, n'est pas un langage propre mais une prose dite féminine qui est la Bouqala.

III-6) La Bouqala ou la tradition orale féminine typiquement casbadji :

La seconde invasion des musulmans dans tout le Maghreb au XII^e siècle a favorisé l'émergence d'une nouvelle forme de prose et de poésie. Cet aspect strophique basé sur un *modèle-matrice* s'était révélé d'un usage beaucoup plus fréquent et avec le temps essentiellement masculin.

En effet, ce sont les hommes en premier, qui ont contribué à cet essor et ont développé dans chaque communauté un certain type de versification propre et approprié. Il faut rappeler qu'avant cette époque, la poésie se limitait dans cette région à un registre plutôt magique et primitif. Ce n'est que vers le XIII^e et XIV^e siècle qu'un modèle parfaitement construit et *normé* de matrice débuta la distinction des usages selon les lieux et les communautés. C'est donc l'époque où une forme très proche de la Bouqala vit le jour et a pu jouir d'une autorité poétique éminente : le *Ĥawfi* toujours dans un milieu strictement masculin. Il a fallu ensuite attendre plus d'un siècle et demi, entre le XV^e et le XVI^e siècle pour constater que les femmes se sont approprié cette forme de poésie dont elles ont modifié quelques structures pour qu'elle soit appelée une poésie féminine avant de se doter d'un nom qui la distingue du *Ĥawfi* : le *Ṭaḥwif*¹²³.

123 La majorité de ces informations ont pour source l'ouvrage de M. YELLES-CHAOUICHE, *Le Ĥawfi. Poésie féminine et tradition orale au Maghreb*. OPU, Alger, 1990.

C'est à cette époque qu'un genre presque identique se répandait à Alger sous le nom de Bouqala. Cette dernière s'est très vite transmise aux villes avoisinantes comme Blida et Cherchell.

Ce qui caractérise cette forme de poésie ce sont les pratiques qui l'accompagnent lui donnant ainsi une fonctionnalité proche des « rites prophylactiques et divinatoires »¹²⁴.

Nous ne pensons pas pouvoir faire une description plus exhaustive que celle de S. BENCHNEB :

*« L'officiante accomplit les préparatifs, purifie le vase, le remplit d'eau jusqu'au bord et récite l'invocation. Ensuite toute femme qui le désire, c'est-à-dire qui désire consulter le sort à ce moment là fait un nœud à sa ceinture ou à un foulard en pensant à une personne absente ou présente. L'officiante n'est plus dans ce cas qu'une espèce de directrice de séance. Une des femmes de l'assemblée récite alors à l'improviste un poème improvisé ou appris par cœur. Les nœuds sont défaits et chacune des femmes qui ont participé à la consultation en faisant un nœud dit le nom de la personne à laquelle elle avait pensé. Les présages que peut recéler un poème sont tirés et commentés à la ronde. »*¹²⁵

Bien sûr, certaines pratiques ne sont pas identiques à toutes les communautés comme par exemple suite à un poème récité, ladite directrice de l'audience, décide de désigner au hasard qui des femmes doit révéler le nom de la personne concernée par le présage du poème. Mais dans l'ensemble, telles sont les circonstances dans lesquelles se pratique la bouqala.

Dans ce passage nous n'allons pas analyser en détail les poèmes de la Bouqala bien que cette analyse soit intéressante à plus d'un titre. Nous nous limiterons à l'étude de quelques vers qui nous permettront de comprendre la relation qui existe entre cette pratique linguistique populaire et la mise en mots de la ville voire les représentations langagières qui peuvent la caractériser.

124 M. YELLES-CHAOUCHE, *Op.cit.*, p.126.

125 S. BENCHNEB, *Du moyen de tirer des présages de la Bouqala*, AIEO, Alger, 1956. p31-32.

D'abord pourquoi est-ce que la Bouqala est typiquement féminine ?

Ce qui a favorisé l'apparition et le développement de la Bouqala est le fait qu'elle permettait aux femmes de se soulager de leur souffrance en attendant leurs maris marins, dont elles restaient sans nouvelles des mois durant. Le soulagement provient du fait que cette forme poétique était en elle-même un présage jouant le même rôle qu'une boule de cristal pour une voyante.

« Dans les siècles où la piraterie sévissait sur les bord de la méditerranée, le marin courait constamment de grands périls, et les épouses vivaient dans une mortelle angoisse tout le temps que durait la course à laquelle prenait part leurs maris. Reviendraient-ils jamais ? Cette question, dans leur impuissance à lui trouver une réponse, elles la posaient au vase magique. »¹²⁶.

Prenons un exemple :

Passage I : [ħb t lqaz l n n f r t z rbija]

[u 3m lt ħ rquš dḥ b ħ ta lw dnija]

[f rhi ja j ma sazdi w la lija]

Au sens propre : *« J'ai installé un tapis au fond du jardin, je me suis faite toute belle. Mère, sois fière de moi car mon bien aimé m'est revenu. »*

Au sens figuré, pour celle qui attend le retour d'un amant, c'est un poème de bon augure qui lui annonce son arrivée dans les jours à venir.

La souffrance des femmes de marins est elle aussi présente dans quelques vers de la Bouqala à travers lesquels on déconseille aux jeunes filles d'épouser les marins comme dans le passage suivant :

126 S. BENCHNEB, *Op.cit.*, p.30-31.

Passage II: [sfina t ɛri tw sikum ja bn t]

[la t xdu lb ɛri j rmi l qlub f ɟbka bla ɟfqa]

[u jx li dmu3 t ri t ri]

Au sens propre : « *Le passage rapide d'un navire vous met en garde les filles, n'épousez jamais un marin car il fait de vos cœurs des prises dans son filet et vous laisse cruellement en sanglots et sans pitié.* »

Au sens figuré, ces vers servent à exprimer la douleur et l'inquiétude d'une épouse qui souvent, frôle le sentiment du regret d'avoir accepté d'être une femme dont le mari est rarement en sa compagnie.

Donc, dans un premier temps, la Bouqala est une sorte de pratique féminine qui vise à consulter le présage et à extérioriser des sentiments de douleur, de peur mais de joie aussi.

Ce n'est pas tout, à mieux considérer le contenu des vers, on remarque très rapidement que la Bouqala possède un caractère essentiellement citadin. On peut même dire qu'elle est une sorte de *marquage* du territoire citadin casbadji.

En effet, dans beaucoup de vers, on trouve des mots, des expressions ou même toute une phrase dont le sens renvoie à un des lieux de la ville, ce sont alors des verbes comme « monter » et « descendre » associés soit à la terrasse de la maison soit, au jardin ou à la cour au centre de la demeure; des noms de lieux comme le Hammam ou comme certaines pratiques commerçantes propres à la ville. Exemple :

Passage III : [ajez ɟla b b darna jf ɟal f ɟakri]

[qotlu ja ɟb b f ɟali ɟla q di]

[qali ja xlilti ɛ ta i ɟandi]

[nf ɟal k ɟqaɟ mn dɛ b u nzidl k m n ɟ ndi]

Au sens propre, ces vers narrent l'histoire d'une rencontre entre un couturier ambulancier et une jeune fille désirant une robe sur mesure. Le couturier lui demande alors de descendre pour qu'il prenne ses mesures en lui promettant de lui faire plus que ce qu'elle demande et sans prendre d'argent.

Au sens figuré, cette Bouqala est un présage de bon augure pour la fille qui a fait le nœud si elle vient de connaître un garçon.

Ce qui nous importe ici est cette activité de commerce qui renvoie à un espace essentiellement citadin.

A part ces mots qui renvoient aux lieux de ville, il y a dans la Bouqala des mots qui sont typiquement casbadjis, ce qui est une marque aussi puisque nulle part ailleurs on ne peut les trouver. Ce qui veut dire que la maîtrise de la pratique de la Bouqala est un signe d'appartenance à la Casbah, d'où la marque.

Dans le passage III, le mot [zakri] renvoie à une couleur : le rouge. Cette désignation est strictement casbadji, car les couleurs possèdent des appellations spécifiques qu'on ne trouve nulle part ailleurs, en voici quelques exemples.

Tableau 9 : Noms des couleurs en langage casbadji.

Couleur	Dans le langage casbadji
Rouge	[zakri]
Beige	[t bni]
Bleu ciel	[f ruzi]
Bleu marine	[friki]
Mauve	[siklami]
Rose	[za ni]
Marron	[q ştli]
Vert clair	[z rzi]
Noisette	[jĥ l]

C'est ainsi que bien plus que les noms de couleurs, beaucoup de mots sont utilisés dans la bouqala lui donnant un caractère essentiellement casbadji comme les noms des mosquées : « Sidi Âbd Errahmen », « Sidi Bougdour »...ou les noms de parties des bâtisses de la Casbah comme le Patio : [wesṭ dar], ou le couloir : [şhin].

Toutes les données qui viennent d'être explicitées démontrent l'existence d'une pratique langagière féminine ce qui veut dire qu'en effet, il y a bien un langage féminin à la Casbah mais pourquoi la plupart de nos enquêtés ont répondu négativement ?

La raison est aujourd'hui évidente lorsqu'on passe quelques jours du mois de Ramadhan à la Casbah (c'est durant ce mois que la Bouqala est le plus pratiquée pendant la soirée) : plus aucune femme ne pratique ce jeu surtout depuis la décennie noire qu'a passé l'Algérie en général et la Casbah en particulier.

Il faut, en effet, savoir que pendant plus de dix ans, les toits – espace strictement féminin et lieu de pratique de la Bouqala par excellence – leurs étaient interdits à partir de cinq heures de l'après midi jusqu'au lendemain à 8h30 ou 9h00.

Les conséquences furent logiques : un grand nombre de Bouqala est aujourd'hui introuvable, et de jour en jour ce patrimoine s'amenuise au point où lors de quelques émissions radio, à peine une dizaine ou une vingtaine de strophes sont proposées alors que le registre de départ est estimé à plusieurs centaines.

Donc il est tout à fait normal qu'il n'y ait plus de différence entre le langage des hommes et celui des femmes surtout en l'absence du jeu de la Bouqala.

Conclusion :

Notre objectif de départ était de tenter de retrouver un éventuel langage casbadji, ses caractéristiques et le discours épilinguistique qui l'accompagne ainsi que son impact sur la perception d'autrui. Notre enquête et nos lectures nous ont permis d'arriver aux déductions suivantes :

Enormément de mots, d'expressions qui faisaient le système du parler casbadji ont été perdus aujourd'hui mais ce langage continu à exister à travers les quelques productions que nous avons énumérés plus haut. Reconnaître un casbadji est toujours possible aujourd'hui mais on ne retrouve plus que les personnes âgées dans cette catégorie. En effet, nous avons découvert que le parler casbadji est doublement stigmatisé : d'un côté par ceux qui ne le comprennent pas parce que leurs parents ne sont pas de la Casbah et que la plupart des mots ont un sens qui leur est inconnu. D'un autre côté par ceux qui le comprennent parfaitement mais pensent que c'est un langage dépassé qui n'a aucune relation avec la vie d'aujourd'hui.

Cette double ségrégation a fait que le parler de la Casbah n'est utilisé qu'en famille ou qu'entre casbadjis qui stigmatisent, de leur côté, le parler algérois et le parler de ceux qui ne sont pas d'Alger. Les casbadjis s'approprient ainsi, non seulement la Casbah, mais tout Alger puisqu'à l'origine la ville se limitait à l'ancienne citadelle : la Casbah actuellement.

En fin de compte nous avons déduit que le langage des personnes âgées est celui de la Casbah alors que celui des jeunes était celui d'Alger en général ou le PAS (parler algérois standard).

Par ailleurs, nous avons remarqué que la rapidité avec laquelle nos informateurs changeaient leur façon de parler à partir de la quinzième question implique que dans une conversation avec un casbadji, il y a toujours des moments de test au cours desquels les locuteurs réajustent leur façon de parler selon que leur interlocuteur est ou n'est pas un « vrai » casbadji.

Mais comme peu de personnes connaissent la signification des mots de ce langage on peut dire que bientôt le parler casbadji n'existera plus et on aura perdu toute trace de son existence.

Aujourd'hui, le stock linguistique casbadji s'amenuise de plus en plus et pour retrouver le sens de quelques mots il a fallu contacter beaucoup de personnes qualifiées de « vraies casbadjies » qui nous ont aidé à comprendre des mots comme [m şul] qui est un adjectif dont le sens est « gisant » (un corps gisant à même le sol); ou [sf l] qui veut dire « en bas », ou encore le nom de toutes les couleurs énumérées plus haut et que presque personne n'utilise.

Enfin, nous avons tenté de retrouver la distinction entre le langage masculin et féminin si elle existe, nous avons découvert qu'aujourd'hui, cette distinction n'est plus évidente puisque très peu de femmes pratiquent le jeu de la Bouqala qui fut la tradition orale féminine spécifique et typiquement casbadji. La richesse de ce jeu est elle aussi en voie d'extinction : il ne reste plus en circulation que très peu de strophes dont le sens n'est plus transmis tout comme ces mots dont le signifiant existe toujours mais le signifié fait désormais défaut.

Serait-ce le déclin l'identité casbadjie ?

Notre conclusion est partielle car la dernière question à elle seule peut constituer un sujet de recherche approfondie. Nous avons tenté de défricher un terrain qui n'a jamais été étudié d'un point de vue ethno-sociolinguistique et dont le parler garde une bonne partie de son mystère.

Conclusion générale :

La Casbah a animé notre curiosité par la spécificité de son bâti, de son histoire et de l'épaisseur sociospatiale qui la caractérise. Elle représentait la Ville d'Alger alors qu'aujourd'hui on parle du quartier de la Casbah. Elle a vu passer sur son territoire des peuples de diverses d'origines et a vu circuler dans ses rues un nombre aussi important de langues et de langages. Elle est l'une des seules à avoir gardé une grande partie de son bâti d'origine. Ce dernier est irrémédiablement en décalage avec le temps présent : l'espace casbadji n'offre pas les commodités des autres villes du monde, d'où la multitude de questionnements qu'il génère.

Nous avons donc tenté de répondre à quelques unes des questions qui nous ont semblées les plus pertinentes pour un premier travail de défrichage qu'on est en train de faire puisqu'il n'y a aucune étude sur le terrain de la Casbah vue de cet angle c'est-à-dire ethno-sociolinguistique.

Nous avons commencé par nous demander si elle avait pu garder son statut de ville ou non. Notre recherche nous a permis de savoir que l'opposition espace / temps est aujourd'hui fatale puisque ceux qui y habitent ne la considèrent pas comme une ville. C'est ce qui a créé un autre conflit entre les habitants de la Casbah et leur espace de vie. Nous avons appris de la Mairie de la Casbah que beaucoup de personnes (surtout les nouveaux locataires) s'autorisaient à démolir carrément leur maison pour être relogés : c'est une preuve irréfutable de ce conflit. Néanmoins comme nous l'avons vu, la Casbah peut être appelée ville au niveau géographique, historique, et plus ou moins économique.

Cette double opposition espace/temps et espace/habitants a inévitablement généré un conflit entre ceux qui se disent originaires de la Casbah et ceux qui ne le sont pas. Les premiers se disent casbadjis et les autres ne revendiquent pas leur appartenance à cet espace. L'analyse du discours nous a permis de répondre à notre seconde question qui vise à décrire les représentations que les habitants de la Casbah se font de leur lieu de résidence. Nous sommes arrivés à conclure que l'appropriation

de l'espace se fait d'une manière quasi-individuelle et chaque personne ou chaque famille se fixe ses limites personnelles des différentes parties de la Casbah.

Ce qu'on peut dire à propos de cette représentation de l'espace casbadji aujourd'hui c'est qu'il n'y a plus de distinction entre la haute et la basse Casbah. Bien que beaucoup de choses soient différentes, la perception de l'espace qu'on ces gens de la Casbah ne correspond pas à leur perception de la société casbadji. Autrement dit, l'espace n'est pas découpé selon les communautés pour la simple raison qu'il n'y a aucune communauté qui s'est installée à tel ou tel endroit dont elle serait propriétaire. Pourtant, les espaces ont toujours été partagés à la Casbah. Nous avons vu que ces concepteurs lui ont données d'abord une fonction avant de lui donner un plan. Les familles qui y résidaient à l'époque turque avaient un certain code de déplacement selon les heures de la journée et de la nuit et selon leur rang social, leur âge et leur sexe. Les maisons des riches avaient leurs marques et celles des serviteurs avaient aussi les siennes et chaque impasse avait la fonction de tracer les frontières d'une famille ou d'une communauté. Les femmes avaient un espace propre et les hommes aussi.

L'arrivée des Français avait complètement effacée ces repères, la rencontre entre les deux sociétés a été fatale puisque la basse Casbah fut complètement rasée et si ce n'était pas la crise économique qu'avait connue la France en 1842, toute la ville aurait payé ce rejet de l'«autre ». Les évènements allaient de mal en pi puisque non seulement les impasses ont été énormément modifiées voire complètement détruites, mais des familles entières ont été invitées à quitter les lieux durant les années 1950, elles ont été relogées à Kouba, Salembier et Climat de France. Plus aucun endroit n'avait pu garder sa fonctionnalité et l'indépendance n'a rien arrangé, bien au contraire. En quittant leurs maisons pour occuper celles des Français au lendemain du 5 juillet 1962, des dizaines de logements sont restés vides prêts à accueillir ceux qui allaient venir des zones rurales à la recherche d'un avenir meilleur. Toutes ces familles avaient apporté avec elles leur us et coutumes et bien sur leurs langages.

Quelques temps après, en plus de toutes ces nouvelles rencontres qui s'opéraient sur le terrain casbadji, sont apparues les habitations illicites qui très rapidement ont formé des quartiers dit « spontanés ». Nous nous sommes alors demandé ce qu'est devenue l'identité casbadji au yeux de ses habitants après toutes ces années d'échanges, de contacts et d'influences.

Aujourd'hui, il faut que les gens sachent que l'on ne s'approprie plus l'espace mais l'identité casbadji. Une identité faite sur mesure par les médias, les responsables politiques et les historiens. En effet, nous avons découvert que la Casbah était caractérisée par une diversité et une hétérogénéité très complexes. Son bâti renvoie à des mœurs qui n'existent plus, ses habitants la décrivent comme on ne pourra jamais la voir puisque leur repère est toujours le passé alors que le titre qu'elle détient (classée au patrimoine mondial) ne reflète pas du tout l'état dans lequel elle se trouve : elle n'est plus qu'un simple projet qui n'a jamais réellement commencé, faute de budget, et un avenir en constante discussion dans des plans de rénovation, de réhabilitation, de réaménagement, de réfection...

Cette identité, la plus part du temps fabriquée peut être appropriée à travers un code : le langage dit "vrai" casbadji. C'est ce qui a fait l'objet du dernier chapitre à travers lequel nous avons pu retrouver ses caractéristiques. Un parler spécifique que ne pratiquent que les personnes âgées et très peu de jeunes à cause de sa rareté, sa complexité, et sa stigmatisation. En réalité, ce langage est en lui-même artistique avec ses proverbes en cascade, ses légendes très anciennes et ses repères introuvables aujourd'hui. D'où la double stigmatisation que nous avons découverte : d'un côté stigmatisation de la part de ceux qui ne comprennent pas les implicites du langage casbadji qui sont en nombre incalculable (nous l'avons vu avec l'exemple de la maison au palmier). D'un autre côté, de la part de ceux qui pensent que c'est un langage dépassé usité par les personnes âgées uniquement.

Ce langage nous a souvent été qualifié de parler « *redjlaoui* » (comme pour l'informateur n°22 qui veut dire une façon de parler plutôt masculine ou *virile* comme pour l'informateur n°26). C'est ce qui nous a poussé à chercher s'il y avait une distinction entre le parler des hommes et celui des femmes. Notre conclusion était que réellement il y a de cela quelques années seulement, les femmes avaient une toute autre façon de parler le casbadji surtout avec les proverbes du jeu de la Bouqala. Elles avaient leur propre système de référence parce que les hommes n'étaient pas sensés connaître les secrets de ce jeu typiquement féminin.

Mais aujourd'hui, surtout après la décennie noire qu'a connue l'Algérie, ce langage n'est plus ce qu'il était et une dizaine d'années a suffi pour effacer un grand nombre de mots, de strophes et presque toutes les caractéristiques de ce parler féminin. C'est ce qui explique le nombre quasi-dominant des informateurs qui nous ont répondu négativement à la question qui visait à mettre en évidence la distinction entre le langage des hommes et celui des femmes.

Les représentations identitaires, spatiales et langagières à la Casbah s'individualisent de plus en plus et le déclin d'une culture et d'une société est presque admis par tous. S'ils affirmaient leur appartenance à la société casbadji en étant d'accord avec l'idée de la disparition de la Casbah comme nous l'avons déjà vu, ils sont surtout d'accord qu'une façon de vivre n'existe plus mais et à laquelle ils ont appartenu un jour. Les résultats auxquels nous sommes arrivés n'ont fait que déclencher d'autres questionnements beaucoup plus complexes.

En réalité si nous avons choisi l'approche du terrain par les questionnaires c'est parce qu'aucune donnée ethno-sociolinguistique n'est à notre disposition sur la Casbah aujourd'hui. C'est pour cette raison que nous avons choisi de partir d'un point de vue empirico-inductif car c'est cette enquête qui nous permettrait de formuler des hypothèses pour un travail de recherche ultérieur. Une approche par entretiens nous aurait pris beaucoup plus de temps et la quantité de données collectées ne pourrait pas faire l'objet d'une étude exhaustive vu le temps qui nous a été accordé : une année.

Par ailleurs, l'avantage de notre questionnaire est qu'il nous a permis de mieux cibler d'autres axes d'étude et de recherche. Nous nous sommes demandé dans le troisième chapitre si l'identité de la Casbah telle qu'elle est décrite aujourd'hui était fabriquée, faite sur mesures pour les besoins d'un lieu de mémoire et d'Histoire au service de la politique. C'est la lecture de plusieurs articles de presses, de plusieurs romans, de plusieurs décrets concernant la Casbah, l'analyse sémiotique et iconographique de beaucoup de peinture, d'esquisses, de plans d'architecture et de photographies qu'il faudrait comparer à la réalité pour pouvoir apporter une réponse. A quel moment se manifeste le langage casbadji entre les gens de la Casbah et pour quelles raisons ? Pour comprendre cela, il faudrait faire plusieurs enregistrements, analyser plusieurs interactions et investir le terrain d'une manière beaucoup plus discrète qu'avec le questionnaire ou l'entretien. L'enregistrement est le meilleur moyen mais sont coût en temps et en moyens matériels et financiers constituent son inconvénient majeur.

Notre questionnaire nous a permis de confronter le quantitatif au qualitatif à travers une analyse du discours aussi modeste qu'elle soit, mais qui nous a quand même permis de défricher un terrain encore jamais abordé de ce point de vue. Le terrain après cette étude nous semble davantage plus intéressant grâce à toutes les hypothèses qu'il met en évidence et qui peuvent constituer chacune, des sujets de recherche, à nous, d'abord, puis à tous ceux qui veulent comprendre le fonctionnement d'une société à travers son langage et dans un lieu en décalage avec le temps et l'espace environnant qu'est la Casbah d'Alger. Parmi ces hypothèses, nous pouvons proposer les questionnements suivants :

- L'idéal-type casbadji est-il basé uniquement sur le langage ?
- Est-ce que les représentations des gens de la Casbah changent en fonction des projets de rénovation ?
- Si le parler casbadji est majoritairement usité par les personnes âgées, serait-il en voie de disparition ?

- Peut-on retrouver les traces du parler casbadji tel qu'il était usité à l'époque turque puis les réinjecter dans les pratiques langagières d'aujourd'hui ?
- Quel effet aurait cette tentative sur les comportements sociolinguistiques des actuels habitants de la Casbah ?
- Dans la plupart des projets de réhabilitation, de réfection et de rénovation de la Casbah, il est d'abord question de reloger les actuels résidents, ne serait-il pas une façon d'exprimer le rejet de l'*Autre* ?

Bibliographie

- ARMENGAUD, Francis., *La pragmatique*. Que sais-je. 1990.
- AYDALOT. P., *Critique de l'économie urbaine*, Paris, Cujas, Tem n°11, 1976.
- AZZI. Djamel., *Momo, Miroir de la Casbah*. Ed El Maarifa, 2003.
- BAKHTINE M., *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, Paris, 1979.
- BAILLY., *Territoires et territorialités*, in *Encyclopédie d'économie spatiale*, Paris, Economica (Bibliothèque de Science Régionale), 1993.
- BAUDRILLARD J., « *La genèse idéologique des besoins* »
dans *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1969.
- BEAUGE Gilbert., *Les mots et les images. Alger 1550-1930*. in *Alger, une ville et ses discours*. Editeurs Naget Khadda et Paul Siblot.
Collection : *le fil du discours*. Praxiling. 1996.
- BEAUMONT Catherine et HURIOT Jean-Marie., *Penser la ville*, ouvrage collectif dirigé par PH. DERYCKE, JM. HURIOT et D. PUMAIN.
Collection Villes. Anthropos, Ed ECONOMICA, 1993.
 - BENATIA F., *Etude préliminaire à une rénovation de la Casbah*.
Alger, 1974.
- BERQUE J., Médinas, *Villeneuve et bidonvilles*. Dans *les Cahiers de Tunisie*. Institut des Hautes Etudes. Tunis, 1958.
- BERTRAND M., « *Territoires, espaces, sociétés : première approche des mobilités géographiques* » dans *Cahiers de MRSH* 3, 35-53, 1994.
- BLANCHET Philippe., *La linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche ethno-sociolinguistique*.
Presse Universitaire de Rennes, 2000.
- BOUHAZER H., *Des voix dans la Casbah*. Dans, *Théâtre militant*.
Paris : François Maspero, 1960.
- BOURDE P., *A travers l'Algérie*. Paris : Charpentier éditeur, 1880.
- BOURDIEU P., *La distinction*. Edition de Minuit, Paris, 670 pages, 1979.

- BOURDIEU P & SAYAD A., *Le déracinement*. Paris : Edition de Minuit, 1964.
- BOYER H., *Matériaux pour une approche des représentations sociolinguistiques. Eléments de définition et parcours documentaire en diglossie* dans *LANGUE FRANCAISE* 85, 102-121, 1990.
- BRAHIMI H., *Casbah lumière*. Chronique France : Edition Joëlle Losfeld, 1993.
- BULOT Thierry., *Langues en ville : une signalisation sociale des territoires*. Dans Rouen : *Reconstruction, langages (sociolinguistique normande : langues en ville)*, Etude normande, 1, Association Etudes Normandes, Mont Saint Aignan, 59-71, 1998.
- BULOT Thierry., *La production de l'espace urbain à Rouen : mise en mot de la ville urbanisée*. In T. Bulot (dir.) et N. tsekos, *Langue urbaine et identité (Langue et urbanisation à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons)*, L'Harmattan, 41-70, 1999.
- BULOT Thierry & TSEKOS Nicolas., *L'urbanisation linguistique et la mise en mots des identités urbaines*. in T. Bulot (dir.) et N. Tsekos, *Langue urbaine et identité (Langue et urbanisation à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons)*, L'Harmattan, 19-34, 1999.
- BULOT Thierry, BAUVOIS Cécile & BLANCHET Philippe., *Sociolinguistique urbaine, Variation linguistique : image urbaine et sociale*. Cahier de sociolinguistique n°6, PUR, 2001.
- CALVET Louis Jean., *Les voix de la ville*. Payot. 1994.
- CALVET Louis Jean., *La sociolinguistique*. Presses Universitaires de France, Paris, 1993.

- CALVET Louis Jean & DUMONT Pierre., *L'enquête sociolinguistique*.
L'Harmattan, Paris, 1999.
- CERTEAU, M. De., *L'écriture de l'histoire*. Paris : Edition de Minuit, 1981.
- CHARAUDEAU, P. & D. MAINGUENEAU., *Dictionnaire
d'analyse du discours*, Seuil, Paris, 2002.
- CHARNEY, J.P., *La vie musulmane en Algérie d'après la jurisprudence
de la 1^{ère} moitié du XX siècle*. Paris : PUF, 1965.
- CHENOUF. Aissa., *Les Juifs d'Algérie, 2000 ans d'existence*. El Maarifa
Edition, Alger, 1999, p.22.
- CHEVALY Maurice., *La Casbah d'Alger aux sources du souvenir*.
Ed, Autre temps, 1992.
- CHOMBART DE LAUWE, PH., *Des hommes et des villes*. Paris : Payot,
1963.
- CHOMBART DE LAUWE, PH., *Les villes. Entretiens interdisciplinaires
sur les sociétés musulmanes*. Paris : Ecole pratique des hautes
études, Sorbonne, 1958.
- CICOUREL, A., *La sociologie cognitive*. Paris : PUF, 1979.
- CORNU. M., *Libérer la ville*, Casterman, Paris, 1977.
- DELUZ J.J., *L'urbanisme et l'architecture d'Alger*. OPU, 1988.
- DIMEO G., *De l'espace vécu aux formations socio-spatiales*. Dans
Géographie sociale, n°10, 13-20, 1990.
- DOKALI Rachid., *Les mosquées de la période turque à Alger*. SNED,
Alger, 1974.
- DUBY. G., *Préface à l'histoire de la France urbaine*, Tome I, Seuil, Paris,
1980.
- DUCROT, O., *Le dire et le dit*. Paris : Edition de Minuit, 1985.
- DUCROT, O., *Je trouve que*. Dans *Sémantikos*. Vol, 1 Paris, 1975.
- DUCROT, O., *Analyse pragmatique*. Dans, *Communication*. n°32. Paris, 1980

- FERDI Sabah., *Mosaïque des eaux en Algérie. Un langage mythologique des pierres*. Régie Sud Méditerranée. Maroc, 1998.

- FREMONT. A., *Géographie sociale*, ouvrage collectif avec J. Chevalier Hérin, J. Renard, Ed. Masson, Paris. 1984.
- FROMENTAIN, E., *Une année dans le Sahel*. Paris : Sycomore, 1981.
- GARMADI J., *La sociolinguistique*. PUF, Paris, 1981.
- GARNIER G., *L'agglomération rouennaise*. SIVOM/ Edigraphie, Rouen, 1991.
- GIARD, J & ASCHER, F., *Demain la ville ? Urbanisme et politique*. Paris : Edition Sociale, 1975.
- GOFFMAN, I., *Façon de parler*. Paris : Edition de Minuit, 1987.
- GOFFMAN, I., *Les rites d'interaction*, Minuit, Paris, 1974.
- GRAFMEYER. Y., *Sociologie urbaine*, Nathan Université, Paris, 1994.
- GRICE, H.P., *Logique et conversation*. Communication. 1979.
- Guide d'Alger. Ed., Guides Addiwan. 2001.
- GUION Paul., *La Casbah d'Alger*. Publisud, 1999.
- Haëdo. Diego de., *La vie à Alger les années 1600*. Edition G.A.L, 2004.
- HATIER-REVZ, J., *Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive*. Dans, *Eléments pour une approche de l'autre dans le discours*. Paris : DRLAV, n°26, 1982.
- HUREAU Jean., *L'Algérie aujourd'hui*. Edition Jeune Afrique, 1974.
- JUILLARD C., *Sociolinguistique urbaine (La vie des langues à Zinguinchor-Sénégal)*, CNRS Edition, Paris, 1995.
- KERBRT ORECCHIONI, C., *Déambulation en territoire altérique*. Dans, *Stratégie discursive*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1978.
- KHODJA H., *Le miroir. Aperçu historique et statistique sur la régence*

- d'Alger*. La bibliothèque arabe- Sindbad, 1985.
- L'AFRICAIN. Léon., *Description de l'Afrique*. Nouvelle édition traduite de l'italien par A. Epaulard. Maisonneuve, Paris 1956.
 - LABOV William., *Le parler ordinaire*. Minit, Paris, 1978.
 - LAFONTAINE Dominique., *Les attitudes et les représentations linguistiques*. Dans *Le Français en Belgique : Une langue, une communauté*, Duculot Louvain-La-Neuve, 1997.
 - LAJOIE G., *Approche quantitative de la ségrégation urbaine : analyse comparée de l'évolution 1982-1990 dans les grandes villes françaises*. Dans *Données Urbaines*2, 1998.
 - LABSET, Dj., *La Casbah d'Alger. Gestion urbaine et vide social*. Alger : O.P.U, 1985.
 - LAMIZET. B., *Le sens de la ville : essai de sémiotique urbaine*, éd. L'Harmattan. 2000.
 - LAMIZET. B., « Qu'est-ce qu'un lieu de ville ? » in, *Marges linguistiques* n°3, mai 2002 dans <<http://www.marges-linguistiques.com>>
 - LAPLANCHE et PONTALIS. *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1981.
 - LAUGIER de Tassy, *Histoire du royaume d'Alger*. Amsterdam, H. du Sauzet 1725.
 - LEFEBVRE, H., *La production de l'espace*, Anthropos, Paris, 1974.
 - LECONTE F., *La famille et les langues (Une étude sociolinguistique de la deuxième génération de l'immigration africaine dans l'agglomération rouennaise*, l'Harmattan, Paris, 1997.
 - MAINGUENEAU, D., *Nouvelle tendance en analyse du discours*. Paris : Hachette Edition, 1987.
 - MANESSY G., *Mode des structurations des parlars urbains*. Dans *Des*

- langues et des villes*. ACCT, Didier-Erudition, 7-23, Paris, 1991
- MANZANO F., *Identité et frontière : linéaments d'une recherche sur le contact normano-breton*. Dans *La Bretagne Linguistique* 9, 105-125, 1997.
 - MAURAI J., *La crise des langues*. CILF/ Le Robert, Québec/Paris, 1985.
 - MEGDICHE C., *Approche sociologique des relations interethniques en milieu urbain*. Dans *La Bretagne Linguistique* 9, 273-282, 1998.
 - MELIANI F., *Epilinguisme et mixité identitaire : le cas de jeune issus de l'immigration maghrébine*. Dans *Linguistique et anthropologie*. Université de Rouen, Mont Saint Aignan, 131-144, 1996.
 - MERDACI, A., *La Casbah, une cité en reste*. Dans, *Réflexion : La ville dans tous ses états*. Alger : Casbah Edition, 1998.
 - MESSAOUDI, L., *Parler citadin, parler urbain. Quelle différence ?*
Communication présentée lors du colloque de Kenitra, Maroc 2003
 - OSTROWETSKY S., *Sociologues en ville : introduction*. Dans *Sociologie en ville*. L'Harmattan, 9-17, Paris, 1996.
 - PAQUOT. T., in *Sciences humaines*. n° 70, Mars 1997.
 - PASQUALI Eugène., *La Casbah d'Alger*. Mémoire de fin d'études, 1951.
 - PEYTARD J., *Evaluation sociale dans les thèses de Mikhaïl Bakhtine et représentation de la langue*. Dans *Langue Française* 85, 6-12, 1990.
 - Racine Jean Bernard, *La ville entre Dieu et les hommes*, Paris, Anthropos, 1993.
 - RAVEREAU André., *La Casbah d'Alger, et le site créa la ville*.
Edition Sindbad, 1989.

- REMY J & VOYE L., *La ville, vers une nouvelle définition*. L'Harmattan, Paris 1992.
- ROZET & CARETTE., *Voyage dans la régence d'Alger 1833*. Suivi par le docteur HOEFER, Fred. Etats Tripolitains. Tunis : Bouslama, 1980.
- SEARLE, J., *Les actes de langage*. Paris : Hermann, 1972.
- SIBLOT, P., *Le Discours, enjeux et perspectives. Le poids des mots ...entre langue, culture et discours*. Dans *Le Français dans le monde. Recherches et applications*. Numéro spécial. Paris : Hachette Edition, 1996.
- SPERBER, D & WILSON, D., *La pertinence*. Paris : Edition de Minuit, 1989.
- TIZON P., *Qu'est-ce que le territoire ?* Dans *Les territoires du quotidien*, 17-34, L'Harmattan, Paris, 1996.
- TODOROV, T. & BAKHTINE, M., *Le principe dialogique*. Paris : Edition le Seuil, 1981.
- TSEKOS N., *Discours epilinguistique et construction identitaire, l'Imaginaire linguistique des locuteurs d'Athènes*. Dans *Questions de glottopolitique*. URA CNRS 1164/FDSL, Mon Saint Aignan, 83-91,1996
- TSEKOS N & BULOT T & GROBE S., *L'évaluation en discours : La mise en mots des fractures urbaines*. Dans *Cahiers de Linguistique Sociale*, 28-29, 301-307, 1996.
- TURIN Yvonne., *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale, écoles, médecines, religion. 1830-1880*. Librairie François Maspero, avec le concours du CNRS, 1971.
- VILLOT., *Mœurs, coutumes et institutions des indigènes de*

l'Algérie. Constantine : Arnolet, 1875.

- Weber M., [*Die Stadt*], *La Ville*, traduit par Pr. Fritsch, Paris, Aubier-Montaigne, Traduction 1982.

- WINKIN Y., *Pratique de la ville : introduction à l'ethnographie urbaine...* Dans *La ville Arts de Faire, manière de Dire*, 99-118, Praxiling, Montpellier, 1994.

- <[http://www.google.fr/casbah-algérie-travail et vie quotidienne. htm](http://www.google.fr/casbah-algérie-travail-et-vie-quotidienne.htm)>
- <[http://www.Google.fr/alger vue par les voyageurs/alger- roi.net.html](http://www.Google.fr/alger-vue-par-les-voyageurs/alger-roi.net.html)>
- Le Petit Lexique de L'Urbain : <<http://www.crdp-Lyon.cndp.fr>>

Annexe I

Corpus I :
Le questionnaire

+

Population des enquêtés

Université d'Alger.
Faculté des Langues et des Lettres.
Département de Français.

Questionnaire

Elaboré par Mr Réda **SEBIH**

Dans le cadre d'une recherche portant sur les représentations langagières et la mise
en mots de la **Casbah**.

Informateur n° :

1) Vous êtes :

H

F

2) Votre âge est entre :

20 et 35 ans

35 et 50 ans

50 et 70 ans

3) Quelle est votre profession ?

Fonctionnaire

Commerçant

Sans profession

Autre.....

4) Habitez-vous la Casbah maintenant ?

Oui

Non

* Depuis combien de temps ?

.....

* Dans quelle rue habitez-vous ?

.....

* Depuis combien de temps l'avez-vous quittée ?

.....

* Dans quelle rue habitiez-vous ?

.....

5) Pour vous la Casbah est :

Un quartier

Une ville

Une cité

6) En combien de **grandes** parties pouvez-vous découper la Casbah ?

2

3

4

Si plus précisez....

7) En partant de votre propre opinion, décrivez chacune des parties que vous avez énumérez en mettant une croix dans la case qui vous semble adéquate :

			Tout le temps	Souvent	Rarement	Jamais	
Partie A, Nom :	Aspect des lieux	Ils sont propres					
		Ils sont calmes					
	caractère des habitants	Leur langage est :	Normal	Peu différent	T. Différent	Beau	Bizarre
		Leur politesse est	T.Bonne	Bonne	Moyenne	Mauvaise	Absente

			Tout le temps	Souvent	Rarement	Jamais	
Partie B, Nom :	Aspect des lieux	Ils sont propres					
		Ils sont calmes					
	caractère des habitants	Leur langage est :	Normal	Peu différent	T. Différent	Beau	Bizarre
		Leur politesse est	T.Bonne	Bonne	Moyenne	Mauvaise	Absente

			Tout le temps	Souvent	Rarement	Jamais	
Partie C, Nom :	Aspect des lieux	Ils sont propres					
		Ils sont calmes					
	caractère des habitants	Leur langage est :	Normal	Peu différent	T. Différent	Beau	Bizarre
		Leur politesse est	T.Bonne	Bonne	Moyenne	Mauvaise	Absente

8) Délimitez chaque partie dans le tableau suivant :

Partie \ Ses limites	Elle commence à partir de	Elle se termine à :
Partie A : Nom :		
Partie B : Nom :		
Partie C : Nom :		
.....

9) Y a t-il un endroit à la Casbah que vous n'appréciez pas ?

Oui

Non

10) Pourquoi ?

.....
.....

11) Beaucoup de personnes disent que la Casbah a disparu, êtes-vous d'accord avec cet avis ?

Oui Non

12) Si oui, à partir de quelle date ?

.....

13) Quelle est la différence entre la Casbah d'avant et celle d'après la date que vous venez de préciser ?

.....
.....

14) Qui est responsable de cette disparition ?

.....

15) Pensez-vous qu'il y a un langage propre aux gens de la Casbah ?

Oui Non

16) Pour vous ce langage est :

Normal Beau Bizarre Pur

17) Quand parlez-vous casbadji ?

Tout le temps Souvent Rarement Jamais

18) Dans quelle situation parlez-vous casbadji ?

.....

19) Pensez-vous qu'il existe une différence entre le langage des jeunes et celui des personnes âgées ?

Oui Non

Population des enquêtés :

Informateur n°	Sexe	Profession	Tranche d'âge	Habite ou non la Casbah.
01	Masculin	Commerçant	20 et 35 ans	Oui
02	Masculin	Fonctionnaire	50 et 70 ans	Oui
03	Masculin	Retraité	50 et 70 ans	Oui
04	Masculin	-	20 et 35 ans	Oui
05	Masculin	-	20 et 35 ans	Oui
06	Masculin	-	20 et 35 ans	Oui
07	Féminin	-	50 et 70 ans	Oui
08	Masculin	-	20 et 35 ans	Oui
09	Masculin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Oui
10	Masculin	-	50 et 70 ans	Oui
11	Masculin	-	50 et 70 ans	Oui
12	Féminin	Fonctionnaire	20 et 35 ans	Oui
13	Féminin	Fonctionnaire	20 et 35 ans	Oui
14	Masculin	Fonctionnaire	50 et 70 ans	Oui
15	Masculin	Fonctionnaire	20 et 35 ans	Oui
16	Masculin	Fonctionnaire	20 et 35 ans	Oui
17	Masculin	Retraité	50 et 70 ans	Oui
18	Féminin	Sans profession	50 et 70 ans	Non
19	Féminin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Oui
20	Féminin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Non
21	Masculin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Non
22	Féminin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Non
23	Masculin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Oui
24	Masculin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Non
25	Masculin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Non
26	Féminin	Fonctionnaire	20 et 35 ans	Oui
27	Féminin	Sans profession	20 et 35 ans	Oui
28	Féminin	Sans profession	35 et 50 ans	Non
29	Féminin	Fonctionnaire	20 et 35 ans	Oui
30	Féminin	-	35 et 50 ans	Non
31	Masculin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Oui
32	Féminin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Non
33	Féminin	Sans profession	50 et 70 ans	Oui
34	Masculin	Retraité	50 et 70 ans	Non
35	Masculin	-	-	-
36	Masculin	Commerçant	35 et 50 ans	Oui
37	Féminin	Sans profession	20 et 35 ans	Oui
38	Féminin	-	20 et 35 ans	Oui
39	Féminin	Fonctionnaire	20 et 35 ans	Oui
40	Masculin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Non
41	Masculin	Fonctionnaire	50 et 70 ans	Oui

Informateur n°	Sexe	Profession	Tranche d'âge	Habite ou non la Casbah.
42	Masculin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Oui
43	Masculin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Non
44	Féminin	sans profession	35 et 50 ans	Oui
45	Féminin	Fonctionnaire	20 et 35 ans	Oui
46	Masculin	Commerçant	20 et 35 ans	-
47	Féminin	Sans profession	20 et 35 ans	Oui
48	Masculin	Commerçant	20 et 35 ans	Non
49	Masculin	Commerçant	20 et 35 ans	Non
50	Masculin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Oui
51	Féminin	Sans profession	35 et 50 ans	Non
52	Féminin	Sans profession	35 et 50 ans	Non
53	Féminin	Sans profession	50 et 70 ans	Oui
54	Masculin	Fonctionnaire	50 et 70 ans	Oui
55	Masculin	Fonctionnaire	35 et 50 ans	Non
56	Féminin	-	20 et 35 ans	Oui
57	Féminin	Fonctionnaire	50 et 70 ans	Oui
58	Féminin	Fonctionnaire	50 et 70 ans	Oui/Non

Remarque :

La plupart de nos informateurs ont soit habité la Casbah pendant un certain temps, soit il l'habitent encore. Nous avons voulu savoir quelle incidence pourrait avoir cette action par rapport à leur représentation de l'identité et l'espace casbadji.

Annexe II

Corpus II :
Les extraits.

Annexe 2

Corpus II¹

I) Extrait I :

Présentation de Léon LEHURAUX de l'Académie des Sciences Coloniales
*Alger la lumineuse*¹

« Alger est au fond d'un golfe qui s'incurve régulièrement comme les deux branches d'un immense croissant. De hauts coteaux, à pentes raides, la dominent. Entrevue de l'avion ou du paquebot, la ville ressemble à un gigantesque amphithéâtre et apparaît, dans sa blancheur, très homogène ; mais aussitôt débarqué, l'on s'aperçoit qu'elle est la réunion de deux cités absolument dissemblables, superposées l'une à l'autre.

En bas, une ville construite toute en longueur entre les dernières pentes de la colline et la mer, a l'aspect de n'importe quelle grande ville européenne avec ses immeubles à multiples étager et ses grandes artères. C'est l'Alger moderne, aux larges rues commerçantes, abondamment éclairées le soir et animées par une circulation intense où se côtoient toutes les races méditerranéennes.

On passe, sans transition, de la vie occidentale la plus raffinée à la vie orientale en gravissant les ruelles tortueuses et étroites qui conduisent au quartier arabe, dernier témoin du passé dans l'évolution et la transformation de la vieille cité barbaresque. Une masse grise couronne la colline et domine toute la rade : c'est la Casba, antique citadelle des Deys dont une partie est aujourd'hui transformée en Musée de l'Armée d'Afrique et porte le nom du maréchal de France Franchet d'Espérey, le glorieux vainqueur de la bataille d'Orient.

Aux abords mêmes de la ville, c'est le triomphe des fleurs. Les jardins qui avoisinent les villas sont des parterres incomparables. Suivant l'époque de l'année, les roses polychromes s'épanouissent orgueilleusement, ou bien c'est le mois du bougainville et de la glycine tapissant les murs de toutes leurs grappes violacées, et alors les maisons deviennent invisibles sous ce tapis éclatant. Les environs d'Alger ne sont qu'une couronne embaumée, un collier vivant autour d'une ville blanche, où les entrelacs de verdure et de fleurs splendides sont avivés de lumière ardente.

Alger la Blanche baignée d'or, radieuse sous la magie de son soleil, a toujours été honorée des artistes et des poètes attirés par cette belle cité aux vivantes colorations.

1 : Tous ces textes ont été relevés du site Internet : <<http://google.fr/Alger> vue par les voyageurs/alger-roi.net.htm>.

Nombreux sont les peintres et les écrivains qui se sont enivrés de cette richesse d'atmosphère et qui ont laissé, sur la cité enchanteresse, des oeuvres dans lesquelles

ils ont voulu traduire les sentiments profonds de volonté passionnée dont **ils** Je sentaient animés. Ces œuvres poétiques ou picturales sont comme ce pays si original et si accueillant, où se rencontrent toutes les races, où elles se pénètrent, se fondent peu à peu à la mode française, qui sait attirer les cœurs et les corps et imprègne ce sol de sa douceur, de sa grâce et de son exquise volupté.

On aimerait que cette petite anthologie de l'art et de la littérature algérois, fort incomplète certes et qui sera, espérons-le, suivie d'autres albums, aidât à faire comprendre tout cela, à faire comprendre l'âme de notre chère Algérie et de sa belle capitale qui se repose et se balance sur la mer comme une immense mouette blanche. Je ne puis commenter ces quelques pages où l'on trouve de l'azur et des flammes, des oripeaux superbes, des femmes arabes mystérieuses sous le voile blanc, en des tableaux ravissants. Feuilletons ensemble l'album et déambulons de conserve, en flâneurs, dans cette ville française d'Afrique dont certaines rues, à peine européanisées, ont gardé leurs noms un peu pédants mais combien délicieux, comme disait mon cher et regretté ami Paul Duclos, qui adorait s'y promener en solitaire Hercule, du Sagittaire, des Lotophages, de la Licorne, Scipion, etc...

Nous irons d'abord à la Casba et nous ferons, chemin faisant, d'intéressantes observations chez cette population musulmane qui laisse surprendre ses secrets intimes et se montre au naturel dans ce quartier, où elle se sent bien chez elle. **Ici**, la vie indigène est prise sur le vif, la maison musulmane montre une façade impénétrable et concentre toute la vie au dedans. Celle du pauvre voisine avec la demeure du riche ; toutes deux ont le même aspect : un mur blanc sans fenêtre, une porte basse rarement entr'ouverte, aucune ornementation extérieure. Mais les intérieurs diffèrent, sauf un trait commun qui frappe : l'extrême propreté du home. Si nous avons la fortune d'être accueillis dans la somptueuse demeure d'un riche notable, nous serons surpris et émerveillés. Dès le seuil franchi, l'on débouche généralement par un couloir obscur dans une cour dallée en mosaïques au milieu de laquelle une eau abondante coule dans une vasque très élégante. Des colonnades en marbre soutiennent le premier étage : un large chemin rectangulaire dessert les pièces du rez-de-chaussée qui reçoivent l'air et la lumière par de grandes baies vitrées donnant sur la cour. Un escalier en colimaçon conduit à l'étage où l'on retrouve des colonnades en bois sculpté, cette fois. Parfois, la maison est surélevée d'un second étage semblable au précédent, puis ce sont les terrasses dominant la **ville arabe**, les quartiers européens et la rade ; de ce belvédère, on voit, à ses pieds, les rues étroites où grouille fine population pittoresque composée d'échantillons de toutes les races africaines.

En descendant vers la cité, dans le labyrinthe de rues et de ruelles de la ville arabe, nous rencontrons les jeux de lumière les plus imprévus. Les étages en porte à faux qui surplombent, les longues voûtes très sombres sous lesquelles on s'engage parfois, font passer sans transition d'une demi-obscurité à la lumière aveuglante d'un carrefour, où le soleil que rien n'arrête se réfléchit sur un mur blanc. De loin en loin, la boutique d'un marchand de légumes pique une note verte ou rouge, voisinant avec des quincailleries ou d'odorantes rôtisseries, puis des cafés maures d'oie s'échappe le son

monotone d'une flûte en roseau. Le long des murs, de nombreux Arabes accroupis ne semblent pas dérangés dans leur rêverie par le passage des ânes lourdement chargés qui les frôlent.

Que de choses à visiter, à admirer ! C'est la vie intense d'un port moderne où se succèdent les paquebots de luxe et les navires de commerce, les remorqueurs, les lourds chalands et les barques légères, témoins sans cesse en mouvement d'un important trafic d'exportations et d'importations. C'est aussi, au pied des coteaux de la Bouzaréah et de Notre-Dame-d'Afrique, ce magnifique boulevard Front-de-Mer contre lequel la mer vient se briser. Mais ce n'est pas cela qui fait le charme d'Alger, ce n'est pas cela qui a séduit Henry de Montherlant qui a consacré des pages délicieuses à notre ville, dont il ne peut voir une photographie, a-t-il dit, " sans un étrange attendrissement de cœur ". Les exigences redoutables de l'urbanisme moderne ne lui ont rien enlevé de sa séduction. On se sent attiré vers elle par un sortilège secret qui résulte sans doute de la pureté du ciel, de la couleur de la mer, de la tiédeur de l'air tout embaumé de parfums qui, pour être indéfinissables, n'en sont pas moins irrésistibles.

Ce qui plaît dans le panorama d'Alger, c'est la franchise de sa couleur. La mer est d'un bleu sombre, la ville d'un blanc de lait, les montagnes environnantes sont toutes fauves comme des troupes de lions qui se chauffent au soleil, et le ciel semble un dais de satin plus doux de ton que la turquoise. Il n'est guère possible d'imaginer tableau plus hardi et mieux composé. Il n'est pas besoin de dons particuliers pour admirer la riche coloration des moindres objets, la limpidité de l'atmosphère, les teintes inoubliables dont se parent les montagnes environnantes, les eaux calmes de la mer ou les espaces lointains de la verdoyante Mitidja. Le promeneur le plus placide retient difficilement un cri d'admiration quand, au tournant d'un chemin champêtre, il se trouve en présence d'un de ces paysages grandioses qui étonnent par leur beauté et qui prennent des tons si expressifs au lever du jour ou sous les rayons du soleil couchant. A quelque endroit que l'on se trouve on découvre toujours la mer, la ville et les montagnes ; mais selon que l'on est plus ou moins élevé, la ville se développe ou se rétrécit et la mer l'environne alors d'une grande nappe bleue ou frissonnent de longues raies de lumière.

Rien ne blesse les yeux dans ce tableau simplement composé et qui tire toute sa valeur de l'excessive pureté de l'atmosphère. Et cet ensemble est si vaste, les dégradations de teintes qui suivent le mouvement du soleil lui donnent une telle vie, que l'on ne peut se rassasier d'admirer. Mais ce ne sont pas ses changements d'aspects qui le font aimer des yeux. Il enchante par sa grandeur, par son sentiment, par sa beauté sans pareille. Les choses très belles s'affirment et ne se discutent pas. On les sent, et c'est suffisant. C'est tout cela qui enthousiasme les artistes et les écrivains. L'Algérie se montre fière d'avoir été la divine inspiratrice de tant de vocations picturales, dominées par le talent magistral de Dinet, chef de cette belle Ecole africaine qui compte chaque année à la villa Abd-El-Tif, qui est la Médicis d'Alger, de nouveaux émules de ce maître admirable.

On ne saurait assez se réjouir de voir l'éclosion de talents qui, en étant dignes, se

consacrent à la gloire du soleil, à la dévotion de la lumière, qui magnifient ce bel élément dont les Anciens faisaient une divinité : la Flamme, force attirante. belle. réconfortante ; la Clarté, vivification de toutes choses. C'est par sa lumière que l'Algérie est incomparablement séduisante, qu'elle est un pays où jamais l'on ne demeurera insensible à la grande puissance solaire. Dans cette Algérie dorée, dans cette majestueuse ville d'Alger la Lumineuse qui vibre intensément d'une vie artistique et intellectuelle. l'on apprécie, mieux que partout ailleurs. la phalange de nos peintres qui, les premiers, ont jeté le cri joyeux et triomphant qui est la chanson du Soleil ! »

II) Extrait II :

Jean VIGNAUD.

*”LA Kasbah d'Alger... Elle surgit, dès que le paquebot franchit la passe entre les deux éperons des jetées.
La multitude de ses terrasses, de ses minarets, dressent dans le soleil leurs coupes, leurs cubes éclatants.
Et tout de suite, la curiosité, la crainte, vous étreignent. »*

III) Extrait III

Alphonse DAUDET, *Tartarin de Tarascon*.

« ... SOUDAIN, comme un bouquet d'étoiles, une grande mélodie claire s'égrenait doucement dans le ciel, et, sur le minaret de la mosquée voisine, un beau muezzin apparaissait, découpant son ombre blanche dans le bleu profond de la nuit, et chantant la gloire d'Allah avec une voix merveilleuse qui remplissait l'horizon. ».

IV) Extrait IV :

René JANON, *Hommes de peine et Filles de joie*.

*« D'AUTRES attroupements encombrant ce pittoresque forum, violemment ensoleillé, de la Place du Gouvernement : **ici**, des montagnards kabyles et des paysans arabes, engoncés dans leurs épaisses cachabias de laine rousse ; **là**, de vieux pêcheurs napolitains en cote bleue, la pipe plantée dans une tête de vrai loup de mer, une casquette de marinier sur le coin de l'oeil, tiennent de longues palabres dans un jargon chantant et aliacé. Ils se racontent des exploits professionnels, évoquent des souvenirs de Palerme, de Sardaigne ou de Capri, échangent des conseils de navigation qui vous font venir l'eau à la bouche, comme des recettes culinaires, pour peu qu'on aperçoive derrière eux un petit bout de port et qu'on sente le souffle enivrant d'une brise marine. »*

V) Extrait V

Louis Bertrand, *L'Alger barbaresque*, Nouvelles Editions du siècle, Paris 1938.

« C'est dans ces dispositions un peu puérides qu'à l'automne de 1891, je me lançai à la découverte du vieil Alger. Mais je dois dire aussi qu'à cette naïveté qui était mienne se joignaient une ferveur et une passion extraordinaires pour le pays inconnu qui s'offrait à moi.

----- Et d'abord, rien qu'à pénétrer dans ces quartiers indigènes de la haute ville, au sortir d'une maison européenne, ou des boulevards de la ville moderne, j'avais l'impression d'un brusque recul dans le temps, comme si, en un instant, j'avais franchi des siècles. Ce que je voyais n'avait pas bougé peut-être depuis les frères Barberousse. Et, en même temps, les seuls noms des rues mettaient en branle mon imagination et m'ouvraient les perspectives de l'histoire.

----- Comme ils sont évocateurs, ces noms des rues du vieil Alger! Quel est l'officier de bureau arabe, le rond-de-cuir désœuvré et romantique, qui, au temps de la conquête, inventa ces noms extraordinaires? Il mériterait assurément de donner le sien à quelque boulevard de l'Alger moderne.

----- Grâce à cet anonyme de génie, une méchante plaque indicatrice clouée sur un mur décrépît vous évoque toute l'Afrique de la légende et de l'histoire, avec sa flore et sa faune, avec les aspects éternels de ses grands paysages, tandis que l'azur du ciel se découpe entre les hauts murs des maisons étagées qui descendent vers la mer et les mâtures des navires.

----- Rue de la Mer Rouge, rue des Pyramides, rue de la Girafe, rue du Palmier, rue de la Grenade!... C'est l'Afrique du Tour du monde et des livres d'images, - oasis, caravanes, chameaux et chameliers, explorateurs et tueurs de lions. **Là-bas**, rue des Lotophages, nous voici en pleine antiquité homérique... Les Syrtes de la Libye fument derrière la ligne des sables. Ulysse et ses compagnons débarquent sur l'inhospitalière côte africaine... Rue Hannibal, on songe à Carthage, on voit Salammbô qui danse sur sa terrasse, au clair de lune, devant le golfe endormi... Rue Micipsa, rue Jugurtha, rue Caton, rue Salluste, histoire numide et romaine. Sophonisbe, réfugiée dans son harem, à la pointe du rocher de Cirta, boit la coupe de poison envoyée par son amant. Le conquérant latin, le sénateur ou le proconsul se prélassent, à l'heure de la sieste dans le xyste ou sur le belvédère de sa villa... Rue des Abdéramès, rue des Maugrebins, rue Barberousse! Voici le flot de l'Islam envahisseur, l'Afrique des Croisades, des corsaires, des esclaves et aussi celle des Mille et une nuits... Enfoncez-vous maintenant dans ce couloir obscur, aux demi-ténèbres douteuses, sous l'enchevêtrement des rondins de thuya qui soutiennent les étages en surplomb : c'est la rue Médée, ou, plus sinistre encore, la rue du Diable, -l'Afrique des sorcières et des djinns, des vendeuses de philtres, des incantations et des maléfices...

----- Ce réseau de vieilles rues montantes et tortueuses, c'est ce qu'on appelle improprement la Casba. (La vraie Casba, c'est la citadelle qui domine la ville.)

----- Le matin, à l'aube, la Casba, habituellement voilée et silencieuse, a des éclats et comme des réveils de vie joyeuse. Çà et là, s'ouvrent des carrefours et des placettes, où les marchands de fleurs et de légumes étalent leurs éventaires. Et, comme des torrents qui dévalent entre des roches blanches, elle a deux ou trois longues rues toutes vibrantes de lumière, toutes fourmillantes de haillons multicolores, toutes

pleines de cris et d'odeurs.

----- C'est le moment où les marchands de poisson montent ses escaliers, en tapant sur les plateaux de leurs balances et en balançant leurs corbeilles toutes dégouttantes d'eau de mer.

----- Mais, à mon avis, la vraie Casba n'est pas **là**, dans ce tumulte et ces couleurs ardentes du réveil. La vraie ne se livre point ainsi aux regards du passant. Elle est retirée, murée et comme ensevelie derrière une triple barrière d'ombre, de silence et de refus. Ses maisons, presque sans ouvertures, ne reçoivent la lumière que du dedans. Ses portes basses, percées d'un guichet où s'encadre parfois une face méfiante, repoussent le visiteur par tous les clous et par toutes les pointes de leurs ferrures. Elle est comme en état de défense permanente. Le soir surtout, après le couvre-feu, cette solitude et cette obscurité prennent quelque chose de menaçant. On monte dans le noir et dans un silence un peu oppressant. On glisse sur les marches grasses et sur les débris des ruisseaux. Le labyrinthe voûté n'en finit pas. Anxieusement, on cherche, à chaque détour, la lueur amie d'un bec de gaz... Soudain, un frôlement presque imperceptible. On se retourne non sans un petit mouvement de crainte. Un fantôme drapé de blanc vous suit. Il vous suit longtemps. Ses pas ne font point de bruit sur les dalles. Et puis, tout à coup, il disparaît derrière une de ces portes bardées de clous, qui se referme sur lui sans faire plus de bruit que ses pieds nus...

----- Lorsque je me livrais à ces promenades nocturnes, le vieil Alger était déjà bien abîmé. On avait démoli, à peu près complètement les anciens remparts. De grandes artères avaient été tracées dans le dédale des petites rues barbaresques. Dans la partie médiane de la ville, on avait ouvert, après la rue de la Lyre, une grande voie à peu près droite, qui, partie du rempart Médée, aboutissait aux remparts de Bab-el-Oued et traversait ainsi toute la vieille ville du Nord au Sud : c'est ce qu'on appelle la rue Randon, prolongée par la rue Marengo, **percée désastreuse**, qui a jeté par terre deux quartiers des plus pittoresques. Enfin, les fossés des fortifications étaient remplacés par des boulevards en escaliers... Quand on regardait, de la place du Gouvernement, l'amphithéâtre de la ville, on s'apercevait que la tache blanche formée par les anciennes constructions mauresques se rétrécissait de plus en plus. Elle était comme noyée dans le pullulement des maisons européennes. D'année en année, j'ai vu la tache diminuer. Elle est encore perceptible. Dieu sait pour combien de temps. La pioche continue à détruire ce qui reste de la malheureuse Casba. Tous ces vieux logis qui avaient un caractère si heureusement local vont être remplacés par d'horribles bâtisses en ciment armé, dont la laideur n'a d'égale que la banalité. Il faut déplorer ce saccage, cet ignoble chambardement d'une ville, qui avait une physionomie originale entre toutes. Les malfaiteurs, qui en sont coupables, s'abritent derrière des raisons d'hygiène et d'utilité. Ils allèguent que les indigènes eux-mêmes ne veulent plus habiter des taudis malsains et malodorants, qu'il faut donc culbuter ce qui en subsiste. Et leurs élus, formés dans nos écoles, réclament l'assainissement et le confort modernes, au nom de nos principes de salubrité publique.

----- Quoi qu'il en soit, on ne peut que déplorer une dévastation si radicale. On

pouvait au moins sauver la partie la plus originale de la vieille ville, ces étranges et mystérieuses ruelles de la périphérie, celles qui débouchent sur le boulevard de la Victoire, ou sur le boulevard de Verdun, et qui se creusent comme des puits, ou des galeries souterraines, avec leurs culs-de-sac pleins de ténèbres, leurs arcs voûtés, leurs petits escaliers aux pavés inégaux. On aurait pu y installer le quartier des souks, après avoir restauré et assaini ces vieilles maisons. C'était le décor tout indiqué pour les objets d'art indigènes, pour les boutiques à l'usage des touristes. Dans ce quartier-musée, on aurait pu ressusciter les anciennes industries locales, en faire une sorte de conservatoire de toute une civilisation en voie de disparaître.

-----Il faut regretter d'autant plus ces barbares destructions que le vieil Alger avait une physionomie bien spéciale, un caractère à part, qui ne se retrouvera plus. La rue algérienne, ou, plus exactement, la rue algéroise, se distinguait de toutes ses congénères africaines ou levantines, par un aspect tout à fait particulier : en pente, la plupart du temps, c'est une rue montante ou descendante, avec des escaliers, ou des paliers, très rapprochés, des profondeurs de pénombre ou d'obscurité où le regard se perd, après avoir traversé des surfaces éblouissantes de blancheur et de soleil. On ne peut pas dire que cela ne ressemble à rien. Si! cela évoque certaines venelles de Gênes ou de Naples, dans le quartier des ports, ou encore du vieux . Nice, mais sans la blancheur rituelle de la Ville Blanche, sans les hautes maisons aux rares petites fenêtres grillagées, sans les saillies en surplomb soutenues par des rondins de thuya, les portes en plein cintre avec leurs jambages et leurs linteaux en marbre blanc, leurs chambranles ornés de guirlandes, où se découpe, dans les angles, le croissant islamique, leurs auvents en cèdre sculpté et couverts de tuiles émaillées. A l'intérieur, l'étroit patio avec son étage à arcades, ses colonnettes de marbre, ou de pierre ordinaire, peintes en bleu de ciel...

-----Rien de pareil ni au Maroc, ni en Tunisie, à plus forte raison au Caire ou à Damas. A Fez, c'est souvent beaucoup plus fastueux, beaucoup plus vaste surtout. Mais c'est très différent. La petite maison secrète et blanche sans autre luxe que sa porte en marbre de Carrare ou en pierre sculptée, son patio médiocre lambrissé de faïences peintes, est quelque chose de strictement algérois.

-----Les touristes pressés qui traversent rapidement Alger, qui ne voient que le boulevard de la République, ou qui parcourent au galop les rues luxurieuses de la Casba, ignorent ce qui reste encore de la ville barbaresque. S'ils se donnaient la peine de chercher, ou, tout simplement, de pousser un peu plus leurs investigations, ils ne tarderaient pas à s'apercevoir que, même après le passage des ravageurs et les démolitions en série, la vieille couleur locale indigène n'a pas totalement disparu.

-----Il faut bien reconnaître, hélas! qu'elle est sérieusement menacée. Pour donner une idée très incomplète de ce que fut le vieil Alger, je suis obligé de faire appel à des souvenirs qui datent de plus de quarante ans. Mais ces souvenirs sont parmi les plus vivants, les plus colorés que j'aie gardés. Et, aujourd'hui, c'est encore une joie pour moi de recommencer en imagination les promenades passionnées que j'ai faites dans tous les quartiers où il subsistait des vestiges du passé... »

VI) Extrait VI

Edmond DESPORTES.

« Dans le matin encore brumeux, le boulevard de la République, bordé du piquet de ses lampadaires, semblait attendre une revue.

Mais nul défilé ne fit surgir d'écusson aux frontons officiels, éclater de cuivres aux carrefours luisants et il était trop tôt pour arborer les grands pavois.

Nous montâmes d'une marche : Alger est une ville stratifiée et les couches de civilisation ont feuilleté la cité, sans souci de chronologie.

La rue d'Isly elle-même s'ouvrait à peine aux cris des collecteurs de poubelles, aux feux d'artifice des soudeurs de rails, aux arômes de café et d'imprimerie fraîche et il fut nécessaire de faire un nouveau pas vers les hauteurs, c'est-à-dire vers le passé. Rien de plus facile au demeurant, puisqu'un simple raidillon découvre une cité insoupçonnée...

Et soudain, la rue de la Lyre nous éclaboussa d'un tumulte de cris et d'odeurs. D'un coup, nous bouscula vers les étals de ses marchés, nous poussa vers des pyramides de tomates, des fadeurs de viandes, des rutilances de soieries. Elle nous coinça un moment pour nous jeter au nez, en une seule fois, tous les parfums de ses rascasses.

Alors, toutes ses richesses nous enveloppèrent, toutes ses pauvretés nous cernèrent ; chacun, dans la foule, ayant quelque chose à nous tendre, un gueux : ses plaies, un confiseur : ses rahat-loukoum.

Un remous de burnous nous rejeta dans un parterre ridicule de thym et de laurier-sauce. Mais le fou, qui fait commerce de poudres et d'herbes, nous libéra quand le vendeur de poulpes nous eut déployé sous le nez toute sa marchandise fripée ; et il restait encore celui qui vend trois carottes et trois navets et celui qui fait des couffins et cet antre qui étale des estomacs de moutons...

D'un coup, le porteur de casiers, un échafaudage gigantesque sur la tête, nous refoula rue Randon, d'un balek sonore qui couvrit la voix des sardiniens.

Ainsi se resserrait le lien et nous n'eûmes plus qu'à nous laisser porter, soucieux de ne pas contrarier le courant, de ne pas heurter la vague, mais, hélas, la vague était clapotis et nous dûmes accepter le désordre des bruits, la discordance des odeurs, la fantaisie des mouvements papillotants.

Et nous pûmes même nous y habituer, penser même à une symphonie, réaliser même que cette vie d'une rue contenait, à elle seule, plus d'histoire que tous les monuments classés, que toutes les plaques commémoratives.

Mais il était indispensable de saisir au passage chacun des éléments complémentaires de cette gamme sans s'attarder sur aucun, car les notes jaillissaient, mais elles se fondaient et il en demeurait quelque chose de plus profond, qui semblait une harmonie.

Toutes les ruelles de la Casbah déversaient là leurs processions.

Il en descendait par la rue du Rempart Médée, par la rue Porte-Neuve, par la rue Caton. Il en montait par la rue Scipion, par la rue du Divan, par la rue du Chêne.

La voie étroite oscillait déjà, à cette heure matinale, d'un mouvement de houle ininterrompu que dominait la danse des chèches et des chéchias.

On entrevoyait des visages mornes, des bouches ouvertes sur des cris qu'on n'entendait plus. On devinait, à des pieds débordant sur la rue, des hommes affalés au seuil des cafés-maures.

Nous aperçumes, sur le bord du trottoir, le grand diable de coiffeur, armé d'un rasoir. Mais nous n'avions pas le temps de savoir si c'était pour une barbe ou pour un sacrifice, car on nous entraîna vers un étal de poterie et il fallut craindre un écroulement de marmites.

On comprenait, à des gestes encore plus larges que les autres gestes, qu'une juive encadrée de pendentifs querellait un mozabite à propos d'ordures ou d'une traite acceptée. <http://perso.wanadoo.fr/bernard.venis>. On devinait dans les arrière-boutiques, des tractations qui ne devaient être qu'à leur début puisque le vendeur jurait, par Dieu, qu'il ne rabattrait rien.

Un café nous brailla soudain aux oreilles toute la puissance de ses disques égyptiens, mais, à mesure que nous allions, la musique s'adoucissait, nasillait et il n'en resta plus qu'une mélodie lointaine, étrangement conforme à tout ce que nous sentions, aux couleurs raides des foutahs, aux odeurs de cuir neuf, - aux reflets des cuivres, au parfum des épices.

Une voiture passait. Devant elle, mètre à mètre, les marchands enlevaient leurs casiers de rougets, leurs corbeilles de courgettes, leurs caisses à poules et dégageaient la route. Des ânes nous poussaient de leur museau tendre, évitaient de nous marcher sur les pieds, se sachant lourdement chargés.

Puis des Sénégalais débouchèrent, dépassant la foule de toute la hauteur de leur tête cerclée de rouge.

Ils venaient de la [caserne d'Orléans](#) et riaient, satisfaits de leurs chaussures éclatantes, de leurs écussons de laine et de se tenir par le petit doigt. Ils s'arrêtaient à chaque boutique pour acheter des fixe-chaussettes.

L'écrivain public, assis sur son carré de sac, derrière son encrier et son tas de sable fin, nous sollicitait. Nous dûmes refuser, n'ayant pas de réclamation à adresser au Président de la République, de supplique pour le Gouverneur, de mandat pour l'oukil judiciaire. Il en fut de même pour le vendeur d'amulettes, car les charmes sont choses dangereuses et nous ne désirions d'ailleurs ni mort d'homme ni naissance d'enfant.

Il fallait aussi bien négliger le marchand de jujubes, le vendeur de babouches, décliner l'offre d'un beignet, d'un serroual, d'un cornet de tramousses, d'un chargement d'arachides. Le temps manquait.

Poussés de plus en plus impérativement nous nous demandions à quoi servait tant de boutiques où il paraissait si difficile de s'arrêter.

Mais à quoi bon s'arrêter quand tout, à la fois, vous sollicite, quand un parfum de chypre appelle une odeur de cassette, quand s'enchaînent les chansons aigres-douces, quand des couleurs vives rebondissent et que toutes les nourritures vous sont révélées dans une atmosphère de grillades, de salaisons, de verger, de marée ? '

Et maintenant le calme.

De la rue Randon à la rue Marengo, il semblait qu'une nappe ténue de miel et de poix avait agglutiné une foule inquiète et déchaînée.

Et soudain, l'on sortait de la foule et les phonographes se taisaient, les odeurs se diluaient, plus un âne ne nous poussait...

Une grille s'ouvrait devant nous. Un jardin, un parc s'étendaient à nos pieds.

Il avait semblé que rien ne nous délivrerait jamais de l'emprise du nombre, du vertige des clameurs. Et voilà que des plates-bandes encadraient notre marche, qu'un jet d'eau fignolait ses ogives, que des arbres pleins d'oiseaux, des sentiers emplis d'ombre, des massifs de fleurs fraîches nous accueillait et nous dirigeaient et nous restituaient doucement à la ville... »

VII) Extrait VII : El-Boudali SAFIR. *Alger vue par Fromentin.*

1830 ! Alger, refuge d'audacieux corsaires, jusque-là inviolable, et que n'avaient pu vaincre ni l'Armada de Charles-Quint, ni les galères de l'amiral Duquesne, est à la fin réduite ! Son prestige d'invincibilité s'écroule et, aux yeux du voyageur d'Europe, égaré sur la mer, elle n'a plus cet aspect de bête fauve à la blanche crinière, accroupie au flanc de la colline; prête à bondir sur sa proie au moindre geste, malgré les vagues, malgré le vent.

Apprivoisée, accueillante, elle semble, mollement étirée sur les pentes adoucies du Sahel, faire offrande, à ceux qui la visitent, de la magie de son nom africain, du charme irrésistible de sa blancheur, de son climat, de ses parfums. Sans compter son mirage d'Orient devenu accessible, qui lui attire en foule : voyageurs, peintres, écrivains, épris de romantisme pittoresque et venus là en quête de visions inédites, d'impressions neuves, de rêveries ou d'aventures ensoleillées.

S'il ne fut pas le tout premier, Eugène Fromentin fut tout au moins l'un des principaux de ces voyageurs captivés et pensifs.»

VIII) Extrait VIII

Georges ROZET, *L'Algérie.*

« Dans ce labyrinthe de cauchemar, éclairé par de minces lames d'azur, par un carré de mer entrevue ou par une branche de figuier, imbibée de soleil, qui jaillit d'un mur, c'est un mélange affolant de races, de types, de couleurs, d'odeurs et de bruits. »

Annexe III

Illustration de la séparation géographique entre la haute et la basse Casbah.

(Voir dans le dossier, document photo, Casbah.)

,

-

.

()

,

,

,

.

.

)

,

(

.

.

"

"

,

.

,

"

"

.

,

"

"

.

الجمهورية الجزائرية لديمقراطية الشعبية

وزارة التعليم العالي و البحث العلمي

جامعة الجزائر
كلية الآداب و اللغات

مذكرة ماجستير

تخصص علم الكلام

التحديد المفردى و التصورات الكلامية لقصة الجزائر

تحت إشراف
الأستاذة لونيى آسية.

من تقديم
سبيح رضا.

السنة الجامعية 2005